Numéro

247

DOVE CAMERON
X OLIVIER
ROUSTEING
La beauté Balmain

MONICA BELLUCCI
Diva éternelle

JEAN PAUL GAULTIER
X NICOLAS DI FELICE
Interview exclusive

COUTURE
CHARNELLE

Septembre 2024

Sensuel

CHANEL

CHANEL

PRADA.COM

PRADA
PRADA
MILANO

Chandelier par Philippe Parreno

LOUIS VUITTON

Chandelier par Philippe Parreno

LOUIS VUITTON

louisvuitton.com

DIOR.COM - 01 40 73 73 73

DIOR

DIOR.COM - 01 40 73 73 73

DIOR

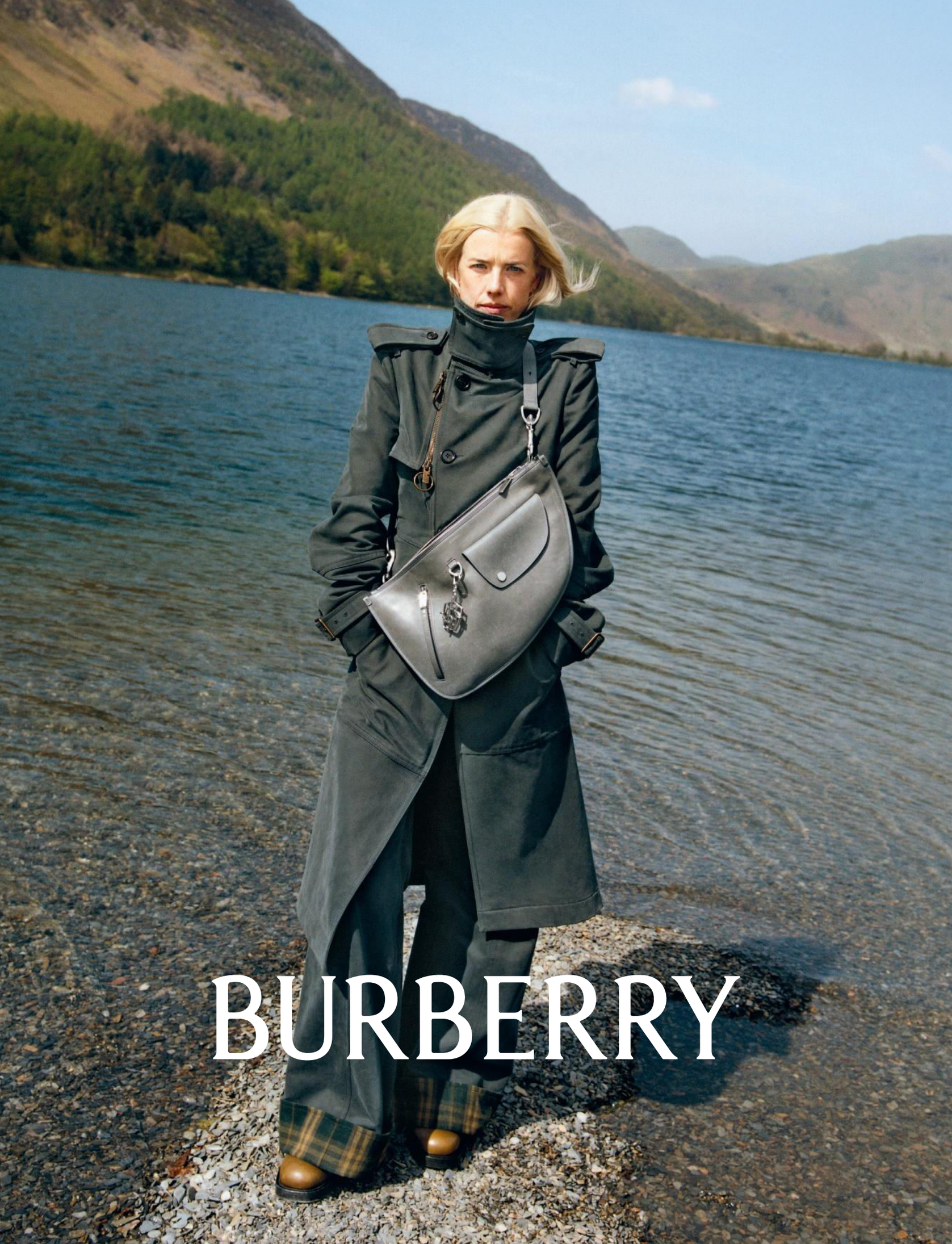
SAINT LAURENT

FALL 24 COLLECTION
YSL.COM

PHOTO RETOUCHÉE

FALL 24 COLLECTION
YSL.COM

Photographie retouchée


BURBERRY

miumiu.com

MILEY CYRUS
PHOTOGRAPHIÉE PAR STEVEN MEISEL

DOLCE & GABBANA

253

© GUESS, INC. 2024
PH. NIMA BENATI
ART. DR. PAUL MARIANO

Sommaire

Ci-dessus : photo de couverture Fabien Montique, réalisation Maher Jridi.

Joan Smalls chez No Smoking Period porte un haut, une jupe et un turban en tulle transparent, une culotte, une ceinture et des bijoux, SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO.

Coiffure : Anne Sofie Begtrup avec les produits Oribe chez Wise & Talented.
Maquillage : Harold James chez The Wall Group.
Manucure : Joanna Memmi chez Home Agency.

Ci-dessus : photo de couverture Kenny Germé, réalisation Edem Dossou.

Dove Cameron porte une robe BALMAIN.

Coiffure : Jacob Rozenberg chez The Wall Group.
Maquillage : Lottie chez Forward Artists.
Manucure : Mel Shengaris chez Forward Artists.

Ci-contre : photo de couverture Tom Munro, réalisation Charles Varenne.

Beauïse Genç chez Viva Model MGMT porte une veste en fausse fourrure et une culotte, EMPORIO ARMANI.

Coiffure : Peter Gray chez Home Agency.
Maquillage : Wendy Rowe chez Artlist Paris.

Fabien Montique – Kenny Germé – Tom Munro.

FENDI.COM

FENDI

ROMA

Photographie retouchée

BVLGARI

ROMA 1884

Sommaire

Photos de couverture : Bastiaan Woudt,
réalisation Rebecca Bleynie.

En haut : Lulu Wood chez Oui MGMT porte un manteau-cape en taffetas, un bustier et une culotte en jersey brodé, CHANEL HAUTE COUTURE.

À gauche : Laura Reyes chez IMG Models porte un haut bénitier drapé et une jupe droite portefeuille en laine, CHRISTIAN DIOR HAUTE COUTURE.

En bas : Lulu Wood chez Oui MGMT porte un masque, DOLCE & GABBANA ALTA MODA.

Coiffure : Anne Sofie Begtrup avec les produits Oribe chez Wise & Talented.
Maquillage : Maria Olsson avec les produits Byredo chez Wise & Talented.

Bastiaan Woudt.

DISPONIBLE SUR DIOR.COM
j'adore
LE PARFUM
L'OR
DIOR

Sommaire

44 GUEST LIST. Ils collaborent à Numéro
53 ÉDITO

WHAT'S UP ?
54 La sélection mode du mois. Par Léa Zetlaoui
56 Les nouveaux lieux. Par Léa Zetlaoui et Matthieu Jacquet
58 After hours. Par Léa Zetlaoui
60 Les expositions à ne pas rater. Par Matthieu Jacquet

SACRÉ NUMÉRO
62 Monica Bellucci. Propos recueillis par Delphine Roche et Olivier Joyard, portraits Jean-Baptiste Mondino

FACE À FACE
72 Jean-Paul Gaultier x Nicolas Di Felice. Propos recueillis par Delphine Roche, portraits P.A Hüe de Fontenay

78 Olivier Rousteing x Dove Cameron. Propos recueillis par Delphine Roche, portraits Kenny Germé, réalisation Edem Dossou

MUSIQUE
90 Coco Jones, étoile montante du R'n'B. Propos recueillis par Alexis Thibault

ACCESSOIRES
94 Objets de désir. Photographie Laura Bonnefous, réalisation Fernando Damasceno

ART
100 L'artiste du mois : Jamian Juliano-Villani Propos recueillis par Nicolas Trembley
106 Julie Mehretu. Par Thibaut Wychowanok

Jean-Baptiste Mondino – P.A Hüe de Fontenay – Kenny Germé.

PANTHÈRE

DE

Cartier

Sommaire

PHOTO
104 Chia Huang remporte à Arles le prix Dior de la Photo. Par Delphine Roche

CINÉMA
112 *Emilia Pérez* de Jacques Audiard. Par Olivier Joyard
118 *Megalopolis* de Francis Ford Coppola. Par Olivier Joyard

HORLOGERIE
122 Secrets. Par Rebecca Bleynie, direction artistique Blandine Chabani, illustration Eva Olivier

BEAUTÉ
128 Délectation. Photographie Mathieu Trautmann, réalisation Laurence Hovart

MODE
140 Couture charnelle. Photographie Bastiaan Woudt, réalisation Rebecca Bleynie
158 Blue velvet. Photographie Anthony Arquier, réalisation Joana Dacheville
176 Divine Joan. Photographie Fabien Montique, réalisation Maher Jridi
186 Paris mon amour. Photographie Matthias Vriens, réalisation Samuel François

Anthony Arquier – Fabien Montique – Matthias Vriens.

Publicis EtNous

Sommaire

202 Volupté. Photographie Tom Munro, réalisation Charles Varenne
216 Sensualisme. Photographie Elina Kechicheva, réalisation Irina Marie
228 À fleur de peau. Photographie Koto Bolofo, réalisation Rebecca Bleynie

HAUTE JOAILLERIE
240 Luxure. Photographie Toby McFarlan Pond, réalisation Rebecca Bleynie

POINT DE VUE
248 L'érotisme ambigu de GaHee Park. Par Éric Troncy

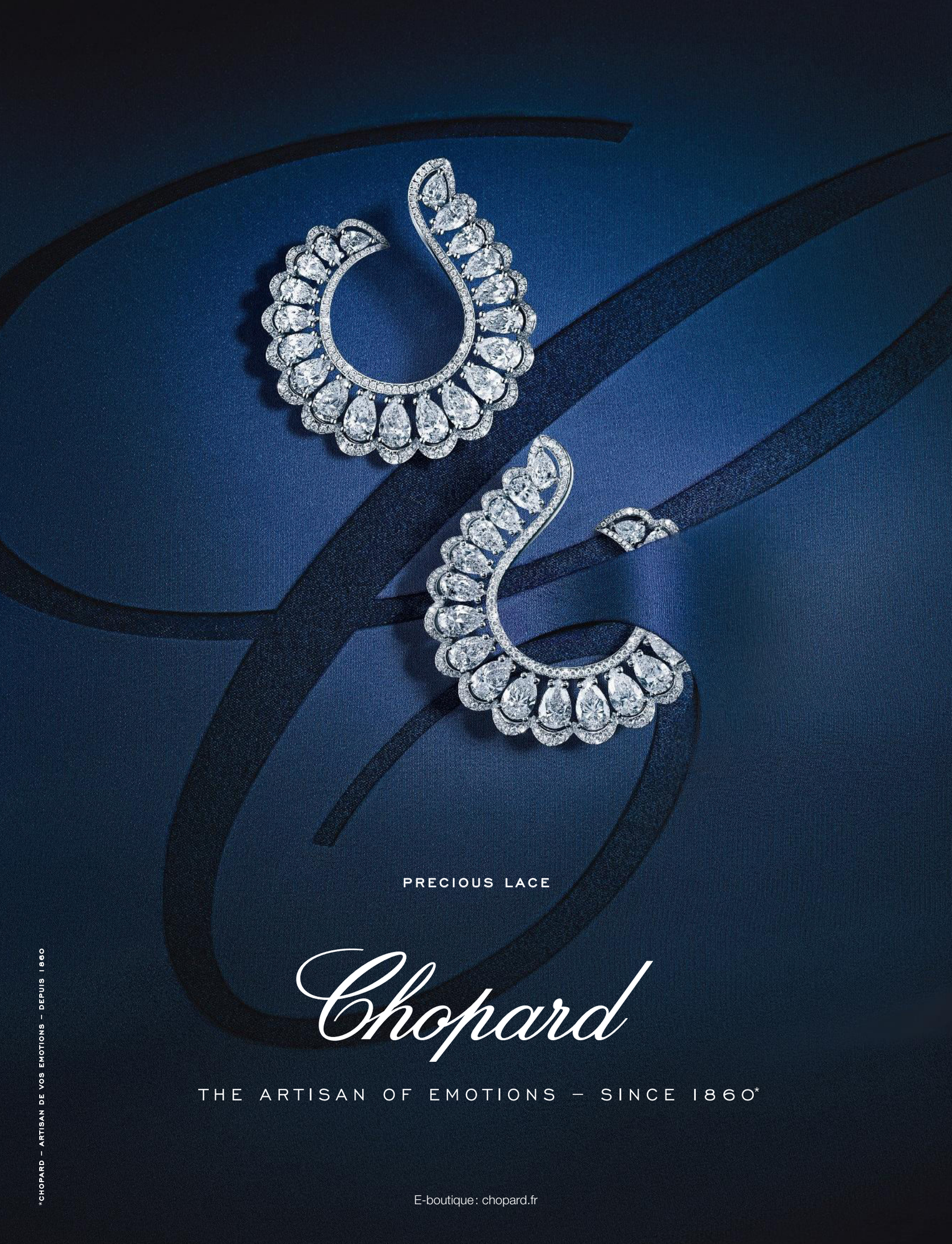
VOYAGE
254 Les fleurs du mal. Photographie Guido Mocafico

262 ENGLISH TEXT

270 L'INSIDER
Par Stéphane Feugère

274 ADRESSES

Tom Munro – Elina Kechicheva – Koto Bolofo.


PRECIOUS LACE
Chopard
THE ARTISAN OF EMOTIONS – SINCE 1860*
*CHOPARD – ARTISAN DE VOS EMOTIONS – DEPUIS 1860
E-boutique : chopard.fr

Numéro nº 247 septembre 2024

Paul-Emmanuel REIFFERS
directeur de la publication

Babeth DJIAN
directrice de la rédaction
assistée de Julie OHAYON

Samuel FRANÇOIS
rédacteur en chef mode

Delphine ROCHE
rédactrice en chef magazine

247

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO :
Jean-Marc AGOSTINI, Nathalie APTECAR, Anthony ARQUIER, Andrew AYERS, Koto BOLOFO, Laura BONNEFOUS, Joana DACHEVILLE, Fernando DAMASCENO, Ismène DUPRAT, Matéo FERREIRA, Stéphane FEUGÈRE, Colleen FINNERTY, Kenny GERMÉ, P.A HÜE DE FONTENAY, Olivier JOYARD, Maher JRIDI, Elina KECHICHEVA, Toby McFARLAN POND, Christelle MENTION, Guido MOCAFICO, Fabien MONTIQUE, Tom MUNRO, Thibaud ROMAIN, Ricky SAINGRE, Alexis THIBAULT, Mathieu TRAUTMANN, Nicolas TREMBLEY, Éric TRONCY, Louise VICTOR, Matthias VRIENS, Bastiaan WOUDT, Andrey ZOUARI

MODE

Rebecca BLEYNIE, Edem DOSSOU,
Irina MARIE, Charles VARENNE

MAGAZINE

Thibaut WYCHOWANOK rédacteur en chef adjoint
Alexandra DEJEAN secrétaire générale de la rédaction
Franck MONTEL rédacteur-réviseur

BEAUTÉ

Laurence HOVART DA beauté
assistée d'Aude BOISSOU

JOAILLERIE, HORLOGERIE

Rebecca BLEYNIE responsable joaillerie et horlogerie
Spela LENARCIC rédactrice

DIGITAL

Léa ZETLAOUI rédactrice en chef Web
Matthieu JACQUET chef de rubrique art
Violaine SCHÜTZ chef de rubrique culture
Aude BOISSOU rédactrice Web
Camille BOIS-MARTIN rédactrice Web
Nathan MERCHADIER rédacteur Web
Louise MENARD stagiaire Web
Thomas GUILLEMYN community manager

SERVICE ARTISTIQUE

Blandine CHABANI directrice artistique
Eva OLIVIER assistante DA
Marie BOULET stagiaire

Paul GRUBER
directeur de création digitale

PRODUCTION PHOTO

Nadia LESSARD
directrice de la production photo
Paul LOUISOR directeur de casting
Lucie ETCHEBES chargée de production
Gabriel LOPES, chargé de production
Tabatha RUSSO assistante de production

PROMOTION/DIFFUSION

Vincent HAM

ADMINISTRATION

Alla NEGER comptable

SERVICES GÉNÉRAUX

Véronique KERGO-LAMBERT

DIRECTION GÉNÉRALE

Paul-Emmanuel REIFFERS président
Grégory REIFFERS directeur délégué

Rédaction : 12, avenue Pierre-Ier-de-Serbie, Paris XVIe.
Standard-accueil, tél. 01 56 88 98 00

Pour envoyer un e-mail à votre correspondant, tapez l'initiale de son prénom suivie d'un point, de son nom et de @numero.com

PUBLICITÉ/COMMUNICATION

12, avenue Pierre-Ier-de-Serbie, Paris XVIe.

Emmanuelle HERMANT, directrice de la publicité,
tél. 01 56 88 98 35
e.hermant@numero.com
Clémence PERREAUD, directrice du développement,
tél. 01 56 88 98 36
c.perreaud@numero.com
Valérie FIAT, coordinatrice de la publicité,
tél. 01 56 88 98 37
v.fiat@numero.com
Eva WILZER, assistante de la publicité,
e.wilzer@numero.com

CORRESPONDANT ITALIEN :

JB MEDIA (Milan), Jeffrey BYRNES et Francesca FREGOSI,
tél. +39 02 29 01 34 27
jeffrey@jbmedia.com, fra@jbmedia.com

Relation abonnés/Vente anciens numéros
Ligne téléphonique réservée aux abonnés
(appel non surtaxé) : 05 34 56 35 60
Depuis l'étranger : +33 534 563 560
Par e-mail : numero@abomarque.fr

Numéro-ABOMARQUE
53, route de Lavaur – CS 60003
31240 L'Union Cedex

Tarif France métropolitaine : 69 €
(pour 10 numéros)

Abonnez-vous en ligne ou commandez les anciens numéros sur shop.numero.com

Distribution France : MLP

Ventes (dépositaires et diffuseurs exclusivement),
tél. 01 56 88 98 00 ou 06 14 49 74 44

Distribution à l'étranger : New Export Press

Réglages réseau : MP Conseil

Imprimerie : Aubin Imprimeur

Numéro est édité par Numéro Presse SAS (40 109,34 €)
Siège : 12, avenue Pierre-Ier-de-Serbie, Paris XVIe.
RCS Paris B 418 680 054.
Durée de la société : 99 ans.

Tous droits de reproduction réservés.

Numéro CPPAP : 0725 K 78678.
ISSN 1292-6213. Dépôt légal à parution.

ÉDITIONS INTERNATIONALES :

Numéro Berlin
Off One's Rocker Publishing Ltd., directeur de la publication : Götz OFFERGELD.

Numéro Brazil
F. Editores Ltda., directeur de la publication : Giovanni FRASSON.

Numéro China
Modern Media Co., Ltd., directeurs de la publication : Thomas SHAO et Alain DEROCHE.

Numéro Netherlands
PBQ Media B.V., directeur de la publication : Floris MÜLLER.

Numéro Suisse
Rochestein GmbH, directrice de la publication : Sandra ROCHE SCHAEREN.

Numéro Thailand
Fond Publishing International Co., Ltd., directrice de la publication : Amornsiri BOONYASIT.

Numéro Tokyo
Fusosha Publishing Inc., directeur de la publication : Keiichi MURAKAMI.

ARPP
autorité de régulation professionnelle de la publicité

Available on the App Store

PEFC
10-31-1601
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées

MOSCHINO

TM & © Smiley

P.A HÜE DE FONTENAY
photographe

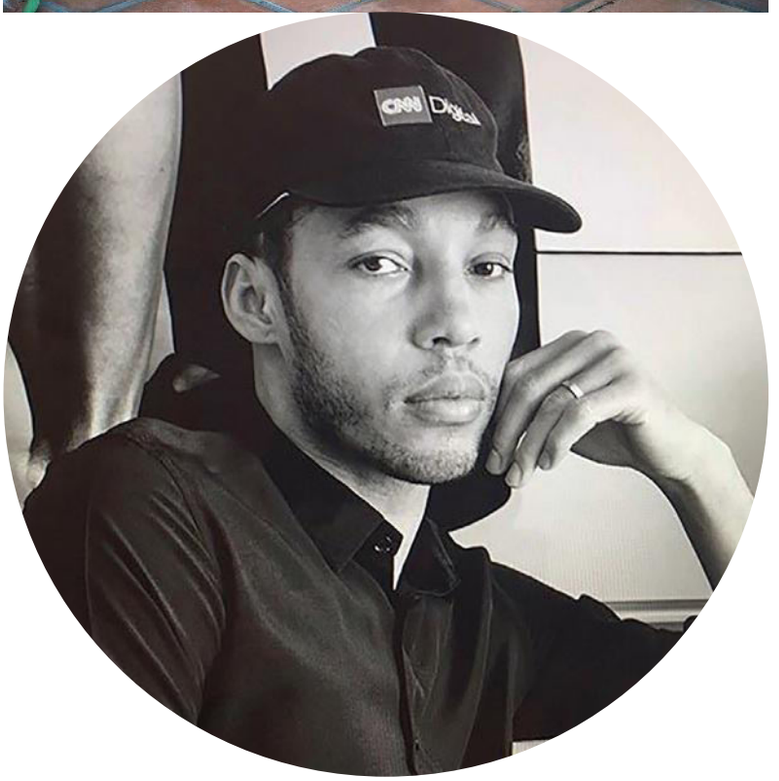
Après des études de droit et d'économie, P.A Hüe de Fontenay décide de se consacrer pleinement à la photographie, une passion qu'il entretient depuis l'âge de 15 ans. Installé à Paris, il privilégie une approche documentaire de la mode, cherchant à saisir une part de vérité chez ses modèles. Ses talents de portraitiste lui ont notamment valu de photographier des célébrités comme Pierre Niney ou Virginie Efira, et de collaborer avec de prestigieux magazines. En 2022, certains de ses clichés ont d'ailleurs eu les honneurs du Palais Galliera et de la Galerie Duret, à Saint-Germain-des-Prés. Dans les pages de ce *Numéro,* il a immortalisé la rencontre de Jean-Paul Gaultier avec le designer invité à interpréter cette saison sa collection haute couture, Nicolas Di Felice (p. 72). "*C'est la troisième fois que j'ai le privilège de photographier Jean-Paul Gaultier, et c'est toujours un immense plaisir pour moi d'essayer de capturer une facette de cette personnalité aussi exceptionnelle.*"

ELINA KECHICHEVA
photographe

Originaire de Bulgarie et aujourd'hui installée à Paris, Elina Kechicheva a gardé des paysages de son pays natal un sens unique de la lumière, dont elle apprivoise les plus fines nuances pour créer des images empreintes de poésie. Nimbées de mystère, de grâce et de pureté, ses photographies ont séduit des actrices comme Anya Taylor-Joy ou encore Vicky Krieps, mais aussi de grandes maisons de couture à l'instar de Dior. Dans les pages de cette édition, elle signe la série "Sensualisme" (p. 216) et dévoile des clichés intimistes pris en plein cœur de la forêt, dans lesquels elle confie avoir "*cherché à capturer toute la magnificence de* [son] *pays*".

Portrait P.A Hüe de Fontenay : Sébastien Hüe de Fontenay.

L'Oréal France - SNC - 30 rue d'Alsace 92300 Levallois-Perret - RCS Nanterre 919 434 894. Photographie retouchée.



MATTHIAS VRIENS
photographe

Né et élevé à Amsterdam, Matthias Vriens a fait de la photographie son langage de prédilection. Ayant occupé la fonction de directeur artistique au sein de grandes maisons comme Giorgio Armani ou le Gucci Group, le talentueux photographe, qui évolue désormais entre Paris et Los Angeles, a collaboré avec les plus prestigieux titres de mode, séduits par ses clichés puissants teintés d'irrévérence. Dans les pages de cette édition, il signe la voluptueuse série "Paris mon amour" (p. 186), véritable déclaration d'amour à la capitale française, shootée sur la Seine juste avant l'arrivée des jeux Olympiques et qu'il commente par ces mots : "*Paris est plus fun que jamais, surtout avec* Numéro."

FABIEN MONTIQUE
photographe

Réalisateur et photographe originaire de la Barbade, Fabien Montique a fait ses armes auprès du regretté Virgil Abloh en tant que consultant créatif. Parisien d'adoption, l'artiste est aujourd'hui un proche collaborateur de Louis Vuitton, de Givenchy et de Calvin Klein. Dans ce *Numéro* dédié à la sensualité, il signe l'une des couvertures ainsi que la série "Divine Joan" (p. 176), dans laquelle l'iconique mannequin Joan Smalls apparaît telle Vénus sortie des eaux devant les majestueuses falaises d'Étretat. "*Après avoir lutté contre la mer en furie toute la matinée, la complicité de l'équipe a fini par triompher de la nature,* déclare le photographe. *La magie de ces images doit tout au charisme de Joan et à l'osmose qui a régné entre nous tout au long de ce shooting.*"

Portrait Matthias Vriens : Dusan Vuksanovic.

Une part de moi

Une part de soi qu'on laisse aux autres

Francis Kurkdjian

APOM

Guest list

ANTHONY ARQUIER
photographe

Originaire de Paris, Anthony Arquier est reconnu pour ses images captivantes qui combinent avec brio architecture, nature et corps en mouvement. Dans cette édition, il est l'auteur de "Blue velvet" (p. 158). Allant à contre-pied de la vision radieuse d'autres photographes, il livre une évocation inattendue et vaporeuse de la sensualité, entre mer de nuages et dalles de béton... "*Dans une atmosphère froide, chirurgicale et surréaliste, j'ai voulu mettre en avant l'érotisme et le charme d'une créature des années 90. Mi-réelle mi-inventée, elle peut être n'importe quelle femme d'aujourd'hui.*" Une originalité et un talent qui valent aujourd'hui à ce photographe émérite de collaborer avec de prestigieuses maisons telles que Van Cleef & Arpels ou Yves Saint Laurent Beauté.

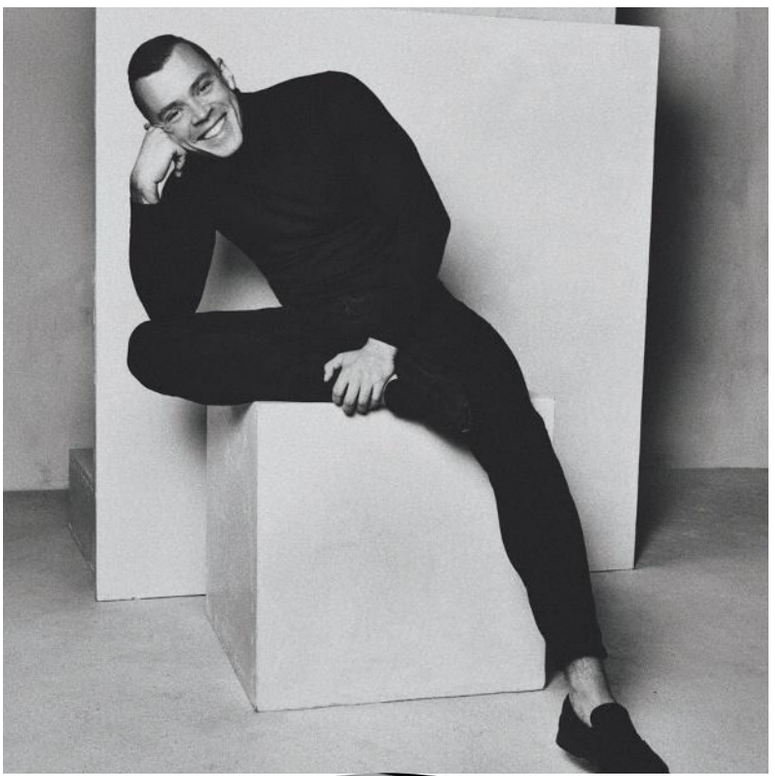
KOTO BOLOFO
photographe

Originaire d'Afrique du Sud, Koto Bolofo grandit à Londres où il impose rapidement sa signature dans le monde de la photographie. Dans ses clichés soigneusement composés, ce grand adepte du noir et blanc cherche à capter le mouvement même de la vie, et n'aime rien tant que l'imprévu qui s'invite dans les prises de vue en extérieur. Sa série "*À fleur de peau*" (p. 228) a justement été immortalisée sous une météo des plus capricieuses. "*Sur ce shooting, la météo a été absolument désastreuse toute la journée,* se remémore le photographe. *Mais tant qu'on n'abandonne pas sa bonne humeur et que l'on reste uni face à l'adversité, on triomphe de tout*", philosophe cet incorrigible optimiste.

Koto Bolofo.

LONGCHAMP

PARIS



BASTIAAN WOUDT
photographe

Le photographe néerlandais Bastiaan Woudt révèle son talent dans de magnifiques clichés noir et blanc à la composition épurée. Des portraits touchants aux paysages mystiques, ses images sont exposées dans le monde entier à travers des manifestations comme Paris Photo, AIPAD New York ou encore Fotografiska. Son tempérament entreprenant l'a aussi conduit à créer 1605 Publishers, une plateforme destinée à promouvoir les artistes émergents, ainsi qu'une maison d'édition. Dans ce *Numéro,* la maîtrise de l'image de ce grand photographe s'illustre sur trois couvertures extraites de la magnifique série "Couture charnelle" (p. 140). "*Photographier la haute couture pour* Numéro *est toujours un honneur,* souligne le photographe. *Chaque prise de vue pour ce magazine m'offre l'occasion d'affiner mon style et de repousser mes limites artistiques.*"

TOM MUNRO
photographe

Après des études à la très prestigieuse Parsons School of Design de New York au début des années 90, le jeune Tom Munro enchaîne les contrats avec les magazines de mode les plus réputés. Depuis lors, le photographe a su bâtir une œuvre puissante à travers des images à l'esthétique soignée. Il a ainsi collaboré avec les plus grandes maisons de mode telles que Yves Saint Laurent, mais aussi avec d'immenses stars comme Madonna, Leonardo DiCaprio ou encore Cillian Murphy. Dans ce *Numéro,* il est aussi l'auteur de la série "Volupté" (p. 202). "*J'ai travaillé pour la première fois avec* Numéro *en 1999, et depuis, Babeth n'a cessé de me soutenir. C'est l'histoire d'une merveilleuse rencontre*", commente le très talentueux photographe.

Portrait Bastiaan Woudt : Philippe Vogelenzang.

ROCHAS

MADEMOISELLE
ROCHAS
in Paris

LE NOUVEAU PARFUM

www.rochas.com

© GRAFF.COM

WILD FLOWER

GRAFF

ÉDITO

“*La sensualité est une forme de magie. C’est l’aptitude à rendre les gestes les plus simples envoûtants*”, a écrit Christian Bobin. Souvent réduite à sa dimension érotique, la sensualité est bien plus qu’un simple jeu de séduction, c’est une manière d’embrasser la vie avec passion et délicatesse, de ressentir et de faire ressentir les plus subtils frissons des sens. Magnétique, la divine Monica Bellucci incarne, dans ce *Numéro,* ce sentiment comme nulle autre. Envoûtante, elle resplendit dans le film très attendu *Beetlejuice Beetlejuice* de Tim Burton. Au même moment, un livre consacré à ses trente ans de collaboration avec Dolce & Gabbana célèbre son aura éternelle. Pour sa part, l’immense créateur Jean-Paul Gaultier n’a cessé de sublimer le corps des femmes sous toutes ses formes. Il a invité cette saison le très talentueux designer Nicolas Di Felice à interpréter sa collection haute couture. Ce dernier relève le défi à travers un hommage brillant au grand couturier et une ode magistrale à la sensualité. L’actrice et chanteuse Dove Cameron dévoile quant à elle toute la volupté de la nouvelle ligne de parfums Balmain sous la direction artistique du célèbre Olivier Rousteing. En effet, la sensualité possède bel et bien ce pouvoir troublant et magique de réenchanter chaque instant de notre vie pour nous permettre de vibrer, de sentir et d’aimer plus profondément.

BABETH

Par Léa Zetlaoui

1

2

3

1
LA COLLECTION
DE LINGERIE
CINDY BRUNA x AUBADE

Top model français à la reconnaissance internationale, muse des créateurs de mode Jean Paul Gaultier et Olivier Rousteing, et personnalité engagée contre les violences conjugales, Cindy Bruna conçoit sa toute première collection de lingerie avec Aubade. Égérie de la campagne automne-hiver 2024-2025 de la marque de corseterie française, Cindy Bruna a ainsi imaginé deux lignes de lingerie – des parures de jour et des ensembles de nuit – aussi élégantes que sensuelles. Broderies ondoyantes qui soulignent les courbes, tulles translucides qui révèlent la peau, la collaboration de Cindy Bruna avec Aubade mise avec subtilité sur les cachés-dévoilés.

Collection disponible dans les boutiques Aubade, dans une sélection de multimarques, dans les grands magasins et sur www.aubade.fr

2
LA BIOGRAPHIE DE
JEAN-CLAUDE JITROIS

Connu comme le maître incontesté du cuir Stretch, Jean-Claude Jitrois a eu mille vies. Autrefois psychologue formé à la psychomotricité enfantine à la Pitié-Salpêtrière, sous la tutelle de Françoise Dolto et de Jacques Lacan, il se réinvente à la fin des années 70 en ouvrant, à Nice, une boutique dédiée au cuir. En 1984, le créateur né dans le sud de la France s'installe à Paris et habille désormais Johnny Hallyday, Liz Taylor et Céline Dion. Aujourd'hui âgé de 80 ans, Jean-Claude Jitrois retrace sa passionnante histoire dans une savoureuse biographie à lire comme un témoignage sur une époque empreinte de créativité et de liberté.

Ma peau se souvient de Jean-Claude Jitrois, éd. Fayard/Pauvert. En librairie le 28 août.

3
LA NOUVELLE MARQUE
DE DENIM DURABLE
GUESS JEANS

Fils de Paul Marciano, cofondateur de Guess, Nicolai Marciano marche dans les pas de son père en lançant, au début de l'année 2024, sa propre marque dédiée au denim : Guess Jeans. Tandis que, côté inspiration pour le style, on retrouve l'Ouest américain, avec des pantalons et des vestes en denim aux coupes intemporelles pour hommes et pour femmes, c'est du côté de la fabrication que la jeune marque se distingue. Grâce à une technologie développée par Jeanologia, partenaire de longue date de Guess, Nicolai Marciano a ainsi mis au point un nouveau procédé durable – à base d'air et d'eau. Ce dernier, dont la marque a pour l'instant l'exclusivité, recrée l'aspect du denim délavé à la pierre, mais en diminuant considérablement la consommation d'eau et d'énergie.

La marque Guess Jeans est disponible dans une toute nouvelle flotte de magasins Guess Jeans dans le monde entier et sur www.guessjeans.com

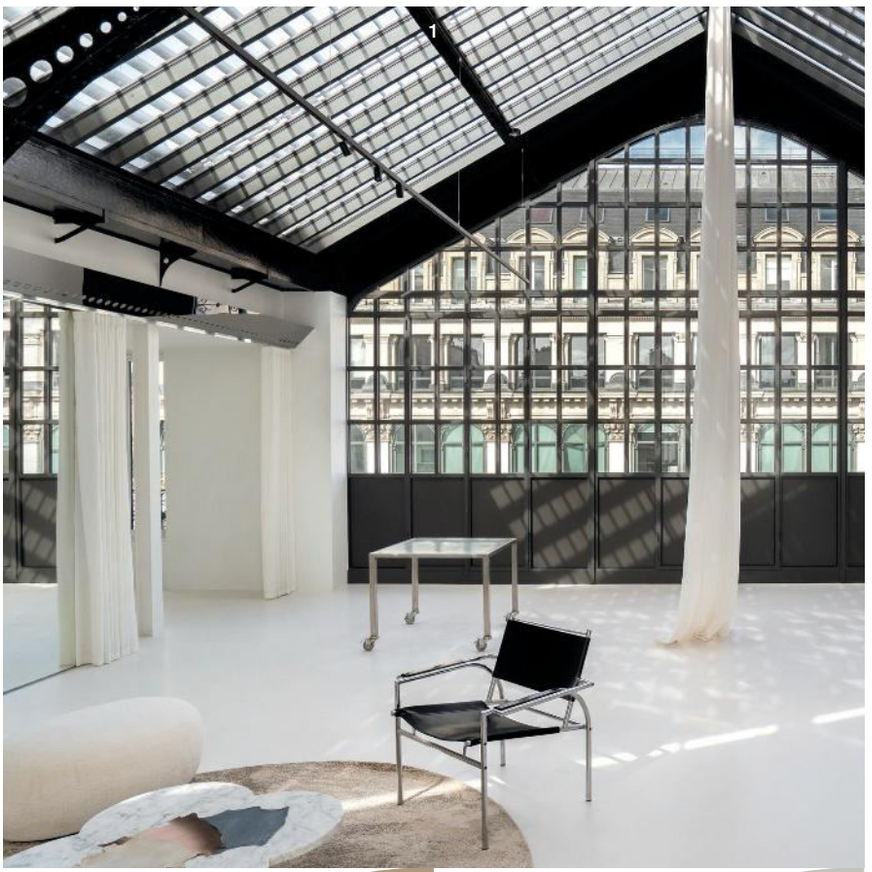
La sélection du mois

Événements, collections capsules, livres, collaborations exclusives…

2. Rankin. 3. Guess.

Poiray
Paris, Place Vendôme
Collection Dune de Poiray

Par Léa Zetlaoui et Matthieu Jacquet



1

2

3

1
LVMH INAUGURE SON ÉCRIN DÉDIÉ AUX MÉTIERS D'ART

Depuis bientôt dix ans, LVMH valorise les savoir-faire de la mode et du textile à travers sa structure LVMH Métiers d'art, réunissant les dix-sept manufactures qui mettent leurs talents au service des maisons de luxe du groupe aux quatre coins du monde. Afin d'étendre encore ce rayonnement international, elle ouvre cette année La Main, un lieu hybride en plein cœur du IIe arrondissement parisien. Installé dans un bâtiment de la fin du XIXe siècle, dont la grande verrière est signée Gustave Eiffel, la structure annonce un objectif majeur : renforcer les liens entre le pôle créatif et le pôle production des maisons. Bénéficiant d'un showroom, d'espaces de travail et de deux salles d'exposition, ce lieu permettra aux professionnels de présenter leurs nouveautés, entre peaux de python et de crocodile, soies et cuirs exceptionnels, ou encore, pour la bijouterie, travail minutieux du métal et de l'or. En octobre, lors de la Semaine de l'art à Paris, La Main présentera une exposition consacrée à l'artisanat japonais…

69, rue Réaumur, Paris IIe.
Tél. 01 44 13 22 22.

2
COURRÈGES OUVRE SA NOUVELLE BOUTIQUE DANS LE MARAIS

Quelques jours avant de présenter sa collection haute couture pour Jean Paul Gaultier en juin dernier, Nicolas Di Felice, inaugurait sa seconde adresse Courrèges dans le Marais, un quartier mariant monuments historiques, lieux d'art et espaces underground queer. Dans cette boutique de 235 m² rénovée par l'architecte Bernard Dubois, le style futuriste cher à la maison rencontre l'approche postmoderne du directeur artistique. Ici, les alcôves voûtées, les sols blancs, les murs en miroirs et les spots inspirés des codes du clubbing laissent s'exprimer les collections Courrèges homme et femme, ainsi que les accessoires minimalistes signés Nicolas Di Felice.

27, rue des Francs-Bourgeois, Paris IVe.
Tél. 01 53 67 30 26.

3
CALVIN KLEIN S'INSTALLE SUR LES CHAMPS-ÉLYSÉES

En pleine mutation, l'avenue des Champs-Élysées accueille le tout nouveau flagship de Calvin Klein. Sur 600 m² répartis sur trois étages, la boutique au design brut et épuré, agrémentée de plantes et de mobilier en bois, accueille les célèbres classiques de la marque américaine. On retrouve notamment les pièces en denim et en coton qui ont fait son succès dans les années 90, ainsi que des collections saisonnières et des accessoires pour hommes et pour femmes. Au sous-sol, Calvin Klein dévoile le plus grand espace dédié à ses célèbres sous-vêtements ainsi qu'à ses vêtements d'intérieur.

44, avenue des Champs-Élysées, Paris VIIIe.
Tél. 01 81 69 07 37.

Les nouveaux lieux

Boutiques, concept stores… les adresses incontournables

1. © Piercarlo Quecchia/DSL Studio. 2. Courrèges. 3. Benoît Florençon.

Photographie retouchée #SwarovskiSublima swarovski.com

Irina Shayk par Steven Meisel

SWAROVSKI

Par Léa Zetlaoui

1
SIENA
Derrière sa terrasse installée sur la charmante place du Marché-Saint-Honoré, Siena se révèle être un lieu de nuit animé idéal pour les noctambules parisiens et étrangers. Devenu célèbre pour avoir accueilli au sein de son bar et de son salon privé des personnalités comme Rihanna et Kylie Jenner durant les Fashion Weeks, le restaurant séduit également grâce à sa cuisine italienne généreuse et ses cocktails impeccables. Au menu, burrata des Pouilles crémeuse et son huile à la truffe, carpaccio de bœuf maturé, filet de bar et artichauts ou linguine à la sauce au pécorino (fromage de brebis) et au poivre, à déguster jusqu'à 2 heures du matin si on le souhaite.

35, place du Marché-Saint-Honoré, Paris Ier. Tél. 01 88 83 00 88.

2
PLUTO À LAFAYETTE ANTICIPATIONS
Ouverte en 2018, dans le Marais, la Fondation d'art contemporain Lafayette Anticipations a inauguré cet été son tout nouveau café-restaurant Pluto. À l'intérieur de ce bel espace chaleureux installé à l'entrée du bâtiment réhabilité par le grand architecte Rem Koolhaas et son agence OMA, le chef Thomas Coupeau (Carbón et We Are Ona) propose une cuisine de saison rehaussée de saveurs vietnamiennes, qu'il puise dans son héritage familial, mais aussi des produits venant des quatre coins du monde. Parmi ses plats savoureux et généreux, on trouve un gnoccho au tarama, huile de chili et parmesan ; des lasagnes au 'nduja (saucisson piquant) et mapo tofu (un plat sichuanais épicé) ; un chou pak-choï au beurre, tomates et naan, ou, pour le dessert, des fraises, rhubarbe et *jalapeño*. Mention très spéciale pour les sauces, qui relèvent à merveille chaque produit, et pour la carte des vins nature.

44, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, Paris IVe, instagram.com/pluto.paris

3
HANDO VENDÔME
Alors que sa première adresse rue de Sèvres affiche régulièrement complet, Hando confirme son succès avec un second comptoir japonais situé à deux pas de la place Vendôme. Accompagné de l'architecte Isabelle Stanislas, de la céramiste Suzie Lapierre D'argy, de la créatrice Mira Mikati et de la cheffe Chiharu Takada, le directeur artistique Adrien Albou propose un lieu à son image, à la fois élégant et raffiné mais aussi joyeux et chaleureux. Attablé autour d'un magnifique comptoir en bois et béton ciré, on déguste les fameux *hand rolls* préparés minute à base de poissons ultra frais, mais aussi des *nigiris* et des sashimis (une nouveauté) ainsi que des petites assiettes (tartare de thon, salade d'épinard...) à partager, ou pas. Pour compléter l'expérience, les playlists ont été confiées à des musiciens parisiens tels que Sam Quealy et La Femme.

25-27, rue Danielle-Casanova, Paris Ier, www.hando-paris.com

After hours

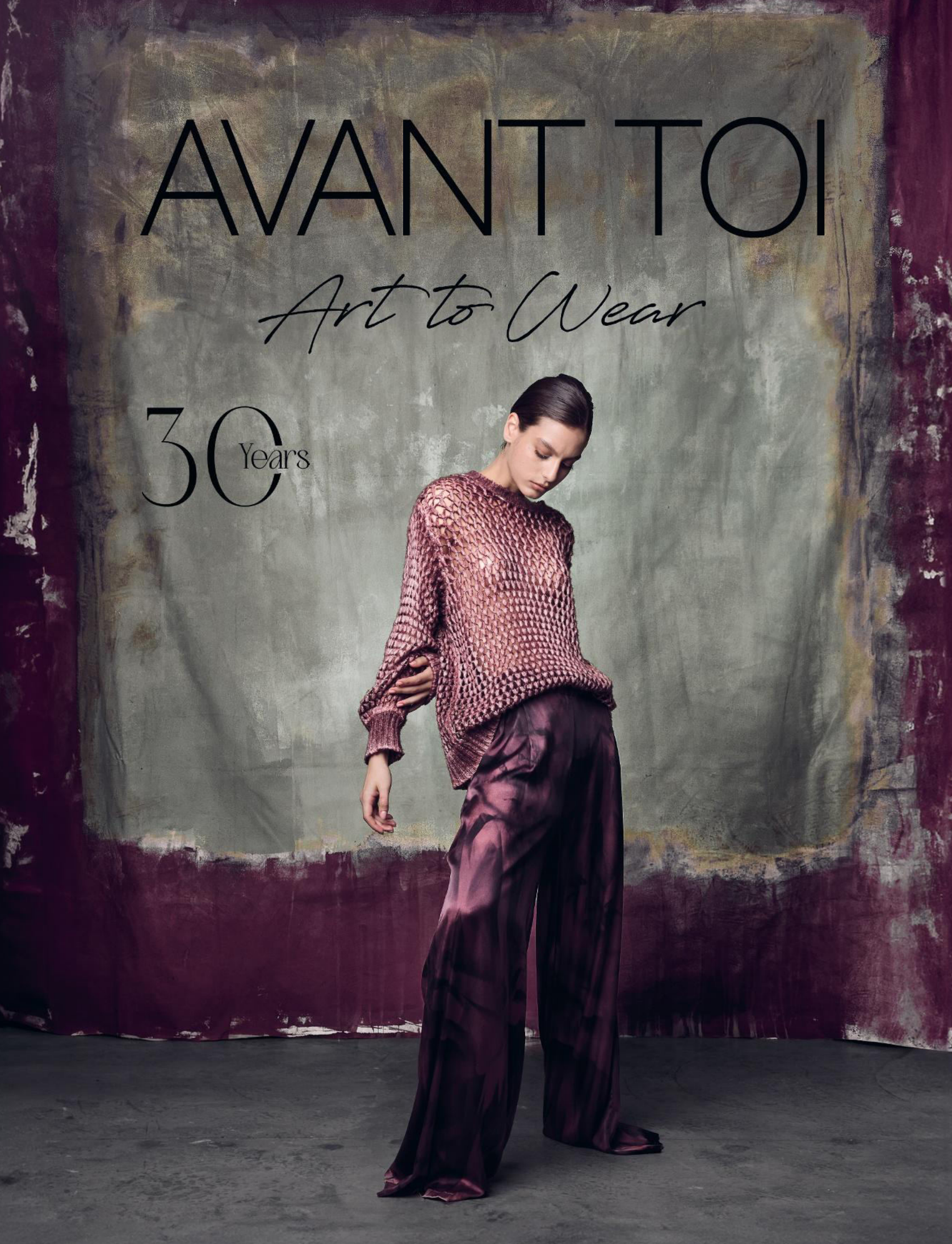
Restaurants, bars… notre sélection des nouvelles adresses

1. © Siena. 2. © Clélia Stevenard. 3. Pierre Lucet-Penato.

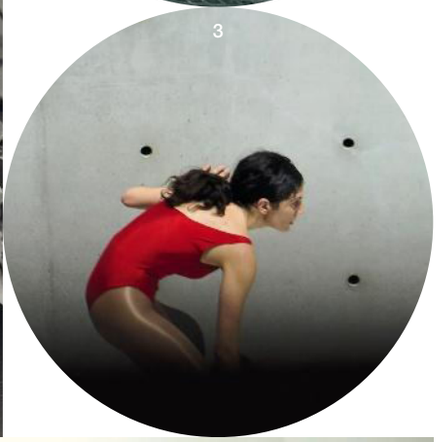
AVANT TOI

Art to Wear

30 Years



Par Matthieu Jacquet



60

1
YVES SAINT LAURENT ET LES FLEURS AU MUSÉE YVES SAINT LAURENT

Leitmotiv de la haute couture par excellence, la fleur n'a cessé d'inspirer les créateurs de mode. À l'instar d'Yves Saint Laurent, qui n'a jamais caché son intérêt pour le monde végétal et les jardins. Une thématique qu'explore le musée Yves Saint Laurent Paris dans une exposition riche de dizaines de créations iconiques datant des débuts de la maison dans les années 60 jusqu'aux années 2000.

Du 20 septembre 2024 au 4 mai 2025, Paris XVIe.

2
LA PHOTOGRAPHIE ET SES RÉVOLUTIONS AU CENTRE POMPIDOU-METZ

Camera obscura, chronophotographe, plaques autochromes… voilà quelques mots du jargon de la photographie qui, depuis sa création en 1826, ont marqué son histoire. Deux siècles d'innovation retracés par l'exposition *Voir le temps en couleurs.* En s'appuyant sur près de 250 œuvres signées Eadweard Muybridge, Saul Leiter ou Ann Veronica Janssens, l'exposition montre l'évolution – et les révolutions – de la discipline à travers ses techniques.

Jusqu'au 18 novembre, Metz (57).

3
LES 25 ANS DU PRIX FONDATION PERNOD RICARD

Parmi les nombreux prix décernés aux artistes français, le prix Fondation Pernod Ricard est devenu une référence grâce au soutien précieux qu'il apporte aux talents d'aujourd'hui et de demain. Cet automne, il dévoile sa 25e édition avec une exposition réunissant les sept finalistes : Clémentine Adou, Madison Bycroft, HaYoung, Lenio Kaklea, Charlotte Houette, Paul Maheke et Mona Varichon.

Le prix de cette année sera remis le 18 octobre, pendant la Semaine de l'art à Paris.

Du 10 septembre au 31 octobre, Paris VIIIe.

4
LA 17E BIENNALE DE LYON

Rendez-vous incontournable de l'art contemporain, la Biennale de Lyon revient cet automne avec une édition intitulée *Les voix des fleuves Crossing the water.* Centrée sur les flux entre les êtres humains et leur environnement, celle-ci présente les travaux d'une soixantaine d'artistes, des talents émergents Clément Courgeon et Nefeli Papadimouli aux grands noms Annette Messager et Christian Boltanski, en passant par Oliver Beer et Lina Lapelyté. L'occasion pour la manifestation d'investir un tout nouveau lieu : les Grandes Locos, hangars industriels immenses de l'Ouest lyonnais.

Du 21 septembre 2024 au 5 janvier 2025, Lyon (69).

5
CENT ANS DE SURRÉALISME AU CENTRE POMPIDOU

Nous sommes en 1924, et l'écrivain André Breton publie son premier *Manifeste du surréalisme,* théorisant l'un des mouvements artistiques et littéraires les plus importants du XXe siècle. Cent ans plus tard, le Centre Pompidou lui rend hommage avec une exposition historique où l'on (re)découvre les peintures des figures emblématiques de l'époque, de Salvador Dalí à René Magritte, en passant par Leonora Carrington et Dora Maar, ainsi que de nombreux manuscrits, photographies et dessins.

Du 4 septembre 2024 au 6 janvier 2025, Paris IVe.

Les expositions

à ne pas rater

1. *Yves Saint Laurent dans le jardin de Dar Es Saada, Marrakech* (1976) de Pierre Boulat. © Pierre Boulat. 2. *New York* (1971) de Helen Levitt. © Film Documents LLC. Courtesy of Thomas Zander, Cologne. 3. *Sonatas and Interludes* (2021) de Lenio Kaklea, Bourse de commerce. Photo : Léonard Méchineau. Courtesy of the artist. 4. *Afterscapes Playground* (B) [2005] d'Otobong Nkanga. Collection d'art Société Générale. 5. *Sans titre [Main-coquillage]* (1934) de Dora Maar. © Centre Pompidou, MNAM-CCI/Jacques Faujour/Dist. GP-RMN © ADAGP, Paris, 2024.

CLARINS

Innovation

Double Serum

Le traitement jeunesse intensif le plus complet[1]

94%
des femmes déclarent: "Ma peau paraît plus jeune qu'hier."[2]

LE POUVOIR DE CHANGER LE FUTUR DE VOTRE PEAU

5 ANNÉES DE RECHERCHE SUR L'ÉPIGÉNÉTIQUE
PROTÉGÉ PAR 6 BREVETS[3]
27 INGRÉDIENTS ACTIFS

1. Chez Clarins. 2. Test consommateurs, panel multi-ethnique, 353 femmes, après 28 jours. 3. En France sur une sélection d'ingrédients actifs.

MONICA BELLUCCI

Iconique, Monica Bellucci a mis son talent et sa beauté charnelle et fascinante au service des rôles féminins très diversifiés qu'elle a incarnés dans plus d'une soixantaine de films internationaux. Alors que l'actrice italienne est à l'affiche cet automne du très attendu *Beetlejuice Beetlejuice,* de Tim Burton, les éditions Rizzoli publient le livre *Monica* par Dolce & Gabbana, qui revient sur sa collaboration de plus de trente ans avec l'illustre maison italienne, dont elle reste encore aujourd'hui une muse éternelle.

Portraits Jean-Baptiste Mondino

Depuis plus de trente ans, Domenico Dolce et Stefano Gabbana collaborent avec leur muse Monica Bellucci, qui incarne à leurs yeux l'emblème éternel de la beauté italienne. Le livre *Monica* par Dolce & Gabbana célèbre cette superbe histoire de travail et d'amitié.

Propos recueillis par Delphine Roche

NUMÉRO : Que représente pour vous le livre *Monica* par Dolce & Gabbana, publié aux éditions Rizzoli et consacré à votre longue collaboration avec ces créateurs ?
MONICA BELLUCCI : Je suis honorée que Domenico Dolce et Stefano Gabbana aient pensé à faire ce livre pour célébrer nos trente ans d'amitié. Car c'est vraiment l'amitié qui nous lie, une affection profonde se traduisant dans une relation de travail qui a donné naissance à toutes les images regroupées dans ce livre. Cet ouvrage est aussi le fruit du travail magnifique de Babeth Djian, qui a sélectionné, avec Domenico et Stefano, toutes les photos qui incarnaient le mieux notre collaboration. Babeth, qui maîtrise si bien l'art de mêler la sensualité et l'élégance, a vraiment su créer la magie de ce livre.

Dans les campagnes de Dolce & Gabbana comme dans leurs défilés des années 90, vous étiez déjà une actrice, plus qu'une mannequin : vous interprétiez des archétypes féminins italiens.
Tout à fait, le travail de Domenico et Stefano fonctionne comme ça. Je les ai découverts à travers les images de leur première campagne, quand j'étais encore une jeune mannequin. Cette campagne mettait en scène la mannequin Marpessa, elle était signée du photographe Ferdinando Scianna. Elle racontait vraiment la Sicile, la beauté du Sud. Ferdinando Scianna est un photographe sicilien qui connaît bien l'esprit de la Méditerranée [entré en 1989 à l'agence Magnum, il a documenté, à partir des années 60, le quotidien sicilien, puis, dans les années 80, a introduit dans ses images documentaires la mannequin Marpessa]. À l'époque, cette toute première campagne m'avait frappée, elle soufflait un vent nouveau. Elle abordait des thèmes ancestraux, la Sicile, la Méditerranée. Marpessa y débordait de sensualité. Elle portait du noir et une robe qui ne révélait pas particulièrement son corps, mais malgré cela, sa féminité était explosive. Dans cette première campagne magnifique, on sentait toute l'italianité de Domenico et Stefano. Depuis, leur marque a grandi et a évolué, mais ils sont restés absolument fidèles à ce caractère profondément italien.

Votre travail avec Dolce & Gabbana a influé sur votre carrière d'actrice, puisque c'est en tournant l'une des campagnes de la marque que vous avez rencontré le réalisateur Giuseppe Tornatore, qui vous a ensuite appelée pour le film devenu culte *Malèna.*
En effet, Giuseppe Tornatore m'a filmée pour des campagnes Dolce & Gabbana. J'avais un immense respect pour lui parce que j'avais vu son film *Cinema Paradiso,* un chef-d'œuvre qui, je pense, restera dans l'histoire du cinéma. À la fin du tournage, il m'a dit qu'il avait une idée de scénario en tête qu'il aimerait me voir incarner, et que s'il venait un jour à pouvoir la réaliser, il m'appellerait. Et des années plus tard, alors que je tournais *Suspicion* à Porto Rico avec Morgan Freeman et Gene Hackman, il m'a proposé le rôle de Malèna. Le film a eu un grand retentissement, il a été sélectionné pour les Golden Globes et m'a ouvert des portes à l'international. Il résonne encore très fort, parce qu'il touche des sujets intemporels : qu'éveille la beauté quand on la croise ? Elle éveille la curiosité, mais aussi la violence, l'obsession. *Malèna* est aussi un film sur la différence : dans le film, c'est sa beauté qui rend Malèna si différente, mais cela pourrait aussi être autre chose. Dans ce film, Giuseppe Tornatore s'est donc emparé d'un sujet ancestral, en quelque sorte. Et il m'a choisie pour le raconter. L'une des scènes est devenue absolument culte – j'ai vu des comédiennes et des chanteuses la rejouer en photo ou en vidéo sur Instagram : Malèna, devenue pauvre pendant la guerre, est contrainte de se prostituer, c'est tout ce qui lui reste pour survivre. Avec ses cheveux coupés, teints en rouge, elle s'asseoit dans un bar, porte une cigarette à ses lèvres, et tous les hommes se pressent pour l'allumer. Giuseppe Tornatore, en s'intéressant à ce que la beauté a de primordial, a lui-même créé un archétype.

Commencée dans les années 90, votre collaboration avec Dolce & Gabbana perdure jusqu'à aujourd'hui, un fait très rare dans l'univers de la mode.
Domenico et Stefano ont bien sûr beaucoup de muses, et moi-même je collabore avec d'autres créateurs, mais nous sommes toujours connectés par un lien profond, un lien de cœur, qui nourrit une collaboration toujours renouvelée.

Vêtements, **DOLCE & GABBANA.**
Coiffure : John Nollet.
Maquillage : Letizia Carnevale.
Stylisme : Irina Marie assistée de Fernando Damasceno.

Très attendu, *Beetlejuice Beetlejuice* de Tim Burton ouvrira la Mostra de Venise. Dans cette suite du cultissime *Beetlejuice,* Monica Bellucci joue le rôle de Delores, épouse du héros masculin, aux côtés du casting original du film sorti en 1988.

Propos recueillis par Olivier Joyard

Les suites ne sont pas toujours indispensables, mais celle de *Beetlejuice,* le film de Tim Burton sorti en 1988, fait particulièrement envie. On y retrouve non seulement le casting original, mais aussi l'une des plus iconiques comédiennes contemporaines, qui illumine le cinéma français, européen et mondial depuis deux décennies : Monica Bellucci. L'actrice à la carrière foisonnante, d'*Irréversible* à la saga *Matrix,* en passant par des collaborations avec Philippe Garrel et Claude Lelouch, se lance dans le registre de l'horreur, à la manière poétique et gothique du réalisateur d'*Edward aux mains d'argent.* Avant la présentation événement de *Beetlejuice Beetlejuice* en ouverture de la Mostra de Venise, nous avons rencontré Monica Bellucci chez elle, à Paris, pour évoquer cette expérience hors norme.

NUMÉRO : *Beetlejuice Beetlejuice* arrive. Grande nouvelle, vous êtes dedans ! Comment est-ce arrivé ?
MONICA BELLUCCI : Tim m'a simplement dit qu'il pensait à moi pour un rôle-clé dans son film. Je suis heureuse et honorée de faire partie d'un casting aussi brillant, avec les acteurs et actrices du film original, Winona Ryder, Catherine O'Hara et Michael Keaton, mais aussi Jenna Ortega. Trois générations de femmes sont représentées. Je joue le rôle de l'épouse de Beetlejuice, Delores. Notre séparation va survenir d'une manière très particulière que je ne peux pas vous raconter. [Rires.] Ce qui lie ces deux personnages, c'est leur noirceur. Je suis une suceuse d'âme dangereuse, une vraie méchante, qui agit après la vie… Je m'occupe des gens morts, mais pas dans le bon sens du terme !

Vous apparaissez transformée…
Oui, je joue une femme pleine de cicatrices. Chaque jour, je passais trois heures au maquillage, mais cela ne m'a posé aucun problème. Artistiquement, de la création du personnage aux costumes magnifiques de Colleen Atwood, *Beetlejuice Beetlejuice* a été une expérience incroyable. Dans un film de Tim Burton, sur le plateau, tout est impressionnant, notamment les décors. Comme il n'utilise pas beaucoup d'effets spéciaux numériques, il crée l'illusion autrement. Tu as de vrais monstres devant toi. Cela aide à réagir avec sincérité. Sur les tournages en fond vert, à l'inverse, tu dois imaginer des objets et des êtres qui ne sont pas là, et c'est plus compliqué.

Comment définiriez-vous l'univers de Tim Burton ?
Choquant, drôle, poétique… Ses films touchent toutes les générations, des enfants aux personnes âgées, car Tim arrive à créer des situations imprévisibles. C'est pour cela qu'il est unique. Il fait beaucoup de dessins, ce qui rend le travail avec lui encore plus fascinant. Pour lui, les méchants comme les gentils ont un côté pur et naïf, mais aussi très onirique. C'est le cas de mon personnage, auquel on s'identifie facilement. Dans la vie, nous avons tous des cicatrices, chacun fait comme il peut pour y survivre.

Ce qui différencie Tim Burton des autres, c'est sa capacité à faire entrer du réalisme dans un monde très onirique.
Une vérité surgit dans un univers très construit, et même parfois maniéré. Souvent, une exagération nous est demandée dans le jeu, mais Tim parvient à donner de l'humanité à tout. Ses films paraissent loin de la vie, mais les sentiments y sont vrais : je me souviens par exemple de la beauté d'*Edward aux mains d'argent.* C'est comme si Tim arrivait à révéler les "monstres" en nous, pas forcément dans le sens horrifique mais plutôt au sens du terme latin "*monstrum*", qui signifie littéralement "*ce qui est différent*". Tim Burton met en lumière les êtres qui n'entrent pas dans les cases. Pour lui, c'est une philosophie.

L'idée d'être différente est ancrée en vous ?
Oui. Il m'est arrivé de jouer des rôles de femmes qui vivent dans un monde dominé par les hommes et qui doivent survivre à cela. Je pense à *Malèna, La Passion du Christ*, *Irréversible…*
J'ai aussi traversé des univers influencés par la bande dessinée, dans *Dobermann, Le Pacte des loups, Shoot 'em Up, Astérix et Obélix : Mission Cléopâtre, Les Frères Grimm* et même *James Bond,* qui avait ce côté-là. J'ai souvent joué des personnages *larger than life.* Mais le gothique, c'est la première fois.

“Tim Burton parvient à donner de l’humanité à tout. Ses films paraissent loin de la vie, mais les sentiments y sont vrais.”
Monica Bellucci

Appréciez-vous particulièrement l’univers de la bande dessinée ?
J’ai appris à lire avec la bande dessinée, j’aime les histoires fortes et métaphoriques qu’elle propose, comme si l’exagération racontait mieux la réalité. J’ai peut-être été sollicitée par des cinéastes qui aiment ce style à cause de mon apparence physique, lorsque j’étais jeune. Mon corps ouvrait l’espace à ce genre de choses. Maintenant, avec le corps d’une femme plus adulte, je peux donner vie à des personnages différents.

L’histoire du cinéma a souvent vu des cinéastes filmer la femme avec laquelle ils partagent leur vie. Dans ce sens, *Beetlejuice Beetlejuice* est un projet particulier pour vous.
En fait, le rôle de Delores n’était pas écrit pour moi. Le scénario existait déjà quand j’ai rencontré Tim, en novembre 2022. Au départ, il n’était même pas sûr de pouvoir tourner ce film, mais finalement cela s’est débloqué et il était heureux, car il l’avait en tête depuis longtemps. Je suis arrivée dans ce contexte. Je dirais qu’il m’a choisie, mais aussi que nous nous sommes choisis pour tourner ensemble. Cela a donné ce personnage, qui n’est pas un monstre classique, mais une créature. Malgré les cicatrices, Delores conserve une forme de beauté.

Vous aimez ce mot, créature ?
Une créature sort de l’ordinaire, alors oui ! Surtout qu’on peut y mettre tous les imaginaires : on peut y associer de la beauté, mais c’est aussi le monstre de Frankenstein. [Rires.]

Avez-vous regardé beaucoup de films pour préparer le tournage de *Beetlejuice Beetlejuice* ?
Tim m’a montré des films de Mario Bava [maître du cinéma d’horreur italien des années 60 et 70] dont il adore les décors et les images. Il m’a aussi conseillé de vieux films mexicains et espagnols des années 50 et 60. J’ai découvert la première version de *Docteur Jekyll et M. Hyde,* réalisée par Rouben Mamoulian en 1931, qui a valu à Fredric March l’Oscar du meilleur acteur. Absolument magnifique. Je suis entrée dans un genre de cinéma inconnu pour moi, alors que j’ai vu pas mal de films dans ma vie. Jeune, je pouvais en regarder trois par jour. Je pense que je possède une belle palette. J’apprécie beaucoup le cinéma classique, de la fin des années 30 aux années 60. Mon œil a toujours eu besoin d’images et de photographies.

On n’imagine pas toujours les acteurs et les actrices de cette manière.
On voit surtout les tapis rouges, les robes. Ça me va : je viens de la mode et j’ai du respect pour le travail derrière une robe. Mais le tapis rouge, c’est la cerise sur le gâteau de l’expérience du cinéma.

La mode participe de plus en plus à la vie du cinéma.
Les grandes maisons sont très présentes aujourd’hui dans l’art en général, comme Cartier, avec qui je travaille. Le cinéma a besoin de toutes ces forces. On a eu peur collectivement à la sortie du Covid que les gens s’en éloignent et se tournent vers les séries disponibles à la télévision. Il y a des séries magnifiques, je viens d’ailleurs de tourner *Ça, c’est Paris* avec Marc Fitoussi, dans laquelle je joue une meneuse de revue. Mais la magie du cinéma, c’est d’entrer dans une salle et de partager une émotion. Certains soirs, il m’arrive même d’y aller seule, au milieu des autres spectateurs, c’est un moment très profond pour moi.

Pourquoi faut-il aller voir *Beetlejuice Beetlejuice* ?
Dans *Beetlejuice Beetlejuice,* on sent le côté enfant rebelle de Tim Burton. Il est encore une fois fidèle à lui-même et parvient à réaliser un film qui peut être à la fois grand public et marqué par sa patte d’auteur... Cela me plaît beaucoup.

La rébellion, cela vous parle ?
Je suis une rebelle silencieuse. [Rires.] Les femmes se rebellent beaucoup en ce moment par rapport au passé. Dans le film de Tim, on le ressent. Les personnages féminins ont beau parfois se faire la guerre, on sent de l’amour entre elles et une grande complicité. Dans un moment comme celui-là, où les femmes ont un vrai impact social, cela prend tout son sens.

Beetlejuice Beetlejuice de Tim Burton. Sortie le 11 septembre.

JEAN-PAUL GAULTIER X NICOLAS DI FELICE

L'immense couturier Jean-Paul Gaultier n'a cessé de célébrer le corps des femmes sous toutes ses formes, tout au long de sa carrière éblouissante. Qui mieux que lui pouvait incarner ce *Numéro* dédié à la sensualité ? Depuis 2020, il invite des créateurs à interpréter sa collection de haute couture. Après Olivier Rousteing, Glenn Martens ou encore Haider Ackermann, c'est à Nicolas Di Felice, le très talentueux directeur artistique de Courrèges, qu'il a confié cette mission. Le designer relève le défi avec brio en s'inspirant de détails de corseterie subtils, de tombés, d'attitudes ou encore du savoir-faire tailleur impeccable de Jean-Paul Gaultier, dans une ode magistrale à la beauté charnelle. Ensemble, ils évoquent pour *Numéro* les dessous de cette collaboration.

Portraits P.A Hüe de Fontenay

Propos recueillis par Delphine Roche

NUMÉRO : Jean-Paul, comment avez-vous choisi Nicolas Di Felice ?
JEAN-PAUL GAULTIER : J'avais envie de lui proposer de collaborer avec ma maison de couture depuis pas mal de temps. Même si j'ai cessé de concevoir moi-même des collections, je n'ai pas arrêté de m'intéresser à la mode et de regarder ce qui s'y passe. Parmi les jeunes talents, j'avais remarqué Nicolas Di Felice. Je trouvais son travail pour Courrèges vraiment remarquable. J'admirais notamment beaucoup la scénographie de ses défilés. C'est donc un plaisir et un honneur qu'il ait accepté. C'est un grand luxe de pouvoir choisir chaque année la personne qui va dessiner la collection couture. Je suis content que Nicolas ait bien voulu se prêter au jeu parce qu'il aurait été en droit de refuser et de dire : "*Non merci, je ne mange pas de ce pain-là.*"

NICOLAS DI FELICE : Vous plaisantez ? Je n'ai pas hésité une seconde.

J.-P. G. : Merci à vous, mais dans tous les cas, la maison Courrèges aurait pu opposer son veto. Il vous fallait tout de même un mot d'excuse.

N. D. F. : Vous savez que la maison appartient à Artémis, la holding de la famille Pinault. François Pinault a investi dans Courrèges très tôt parce qu'il adorait vraiment la marque. Et c'est bien parce qu'il s'agissait d'une demande émanant de Jean-Paul Gaultier, évidemment, qu'on m'a permis de faire cette collection. Certaines personnes d'Artémis sont d'ailleurs venues assister au défilé.

J.-P. G. : J'ai rencontré François Pinault une fois, et je l'ai trouvé adorable, simple et ouvert d'esprit.

N. D. F. : Il collectionne deux de mes amis artistes, à qui il s'est intéressé très tôt dans leur carrière. Lorsqu'il m'a confié Courrèges, on ne disait pas de moi que j'étais "*the next big thing*". Mais il est attentif à tous les talents qui émergent.

Jean-Paul, aviez-vous déjà une idée de ce à quoi allait ressembler la collection, ou êtes-vous surpris par la direction empruntée par Nicolas ?
J.-P. G. : Je suis surpris, je ne savais pas ce qu'il allait faire, et c'est cela que j'attends aussi des créateurs que j'invite. Toutes les personnes que j'ai choisies sont celles dont j'admire le travail, donc, en fin de compte, je ne prends jamais un risque énorme. J'ai toujours été excité par le talent des autres créateurs. Je me souviens de l'arrivée des Japonais, dans les années 80 [Rei Kawakubo de Comme des Garçons, et Yohji Yamamoto]. Je trouvais ce qu'ils faisaient extraordinaire. À l'époque, j'admirais aussi Thierry Mugler, qui avait une vision totalement différente de la mienne.

N. D. F. : Je pense que cette idée généreuse d'inviter un autre créateur pour une collaboration est vraiment à l'image de Jean-Paul. Cela lui correspond complètement.

Nicolas, vous avez grandi en Belgique et découvert la mode pendant votre adolescence à travers les looks extrêmes des musiciens. Il semble donc parfaitement justifié que vous collaboriez avec la maison Jean Paul Gaultier, qui a bien sûr créé des looks forts et iconiques pour tant de musiciens pop.
N. D. F. : Pendant mon adolescence, le travail de Jean-Paul était très présent à la télévision, dans les clips vidéo. On évoque toujours à son sujet Madonna, mais il habillait tant d'autres artistes.

J.-P. G. : Les années 80 et 90 ont été celles de la génération vidéoclip. J'en suis moi-même un produit, je regardais les clips sur M6, puis sur MTV.

N. D. F. : Si je ne m'abuse, à l'époque vous habilliez aussi bien Madonna et Sade que Niagara… un vrai grand écart.

J.-P. G. : Et Yvette Horner aussi ! Là, nous sommes au-delà du grand écart. [Rires.]

N. D. F. : Pour tant de personnes qui ne pouvaient pas s'approcher de la mode et qui rêvaient de ce milieu, Jean-Paul Gaultier incarnait LA figure du créateur par excellence.

Nicolas, aviez-vous déjà en tête, d'emblée, quelques pièces que vous souhaitiez réinterpréter ?
N. D. F. : Je me suis inspiré d'une multitude d'éléments du vocabulaire Gaultier, parfois de plusieurs vêtements que je retravaillais en une seule pièce… La robe qu'on appelle la robe "punk", par exemple, est un mélange de deux robes-corsets provenant de deux saisons différentes. J'ai regardé tellement d'images des défilés de Jean Paul Gaultier. Parfois, c'est un détail de coupe qui me bluffe. D'autres fois, c'est l'attitude de la mannequin. Ou parfois, c'était juste l'épaule tombée.

J.-P. G. : J'ai adoré l'épaule qui tombe, qui dégringole. Vous êtes le premier à avoir travaillé sur ce détail. Évidemment, la pièce la plus connue de ma maison est le corset, et vous, au lieu de vous emparer des lacets ou des œillets qui servent à le fermer – des motifs assez évidents – vous avez plutôt opté pour des

agrafes, un détail très subtil. J'avoue que, parfois, Gaultier pouvait être à la limite du vulgaire, avec des effets assez voyants. Vous, au contraire, vous êtes resté dans la subtilité, le raffinement.

Justement, vous proposez notamment une incroyable robe entièrement ouverte sur les côtés, dont les pans de tissu sont retenus uniquement par des agrafes.
N. D. F. : [Montrant le détail de sa robe-corset couleur chair posée sur un Stockman dans le showroom.] Vous voyez, ce système d'agrafes… ce sont juste des patronages de jersey, et tout se défait, se dégrafe. J'adore mélanger deux choses très différentes. Regardez, ici, le corset est en crin, c'est la matière qui maintient le plus une forme. Et on vient gainer de la mousseline ou du tulle par-dessus. On mélange vraiment quelque chose de très raide et quelque chose de très fluide.

J.-P. G. : C'est hallucinant. Mettre les baleines comme ça, en dessous, maintenues par des agrafes, c'est très innovant. Je n'avais jamais vu, en matière de corseterie, la poitrine traitée de cette façon-là.

N. D. F. : [Montrant un autre modèle sur Stockman.] Je voulais aussi proposer ma propre version du manteau Gaultier, avec la taille étranglée et les hanches appuyées. J'adore le savoir-faire tailleur de Jean-Paul, et je trouve qu'il n'y en avait pas encore eu beaucoup dans les collaborations. Je voulais donc partir de sa forme de coque qui dessine les hanches. Ce manteau est une des pièces les plus simples de la collection, mais des drapés viennent s'accrocher dessus avec le système d'agrafes que nous avons développé… Ce que j'aime particulièrement dans le manteau coqué, c'est que l'on ressent de nouveau le corset, mais sans qu'il soit visible.

Dans la collection, vous travaillez le drapé de façon presque minimale, ce qui va totalement à l'encontre des effets très dramatiques façon rideau de théâtre que l'on associe généralement au drapé.
N. D. F. : J'ai été aidé par les propriétés de la matière. Je pense notamment à l'une de mes robes préférées, en gazar de soie lilas. C'est tout simplement un corset avec des agrafes placées au bon endroit sur les baleines, tenant un rectangle devant et un rectangle dans le dos, en gazar. C'est grâce aux propriétés de la matière qu'on a ce joli bénitier dans le dos, sinon ça ne fonctionnerait pas. C'est vrai que quand on pense au drapé, on imagine aussitôt un grand métrage de tissu. Alors que non, j'ai plutôt travaillé sur le corps. Je le fais aussi chez Courrèges, même si les gens ne s'en rendent peut-être pas compte. Même des chemises, j'ai besoin de les voir sur le corps.

J.-P. G. : C'est comme cela que le vêtement devient habité, que l'on crée une signature.

N. D. F. : Oui, c'est de cette façon qu'on crée une ligne. Quand on regarde les vestes de Jean-Paul, on voit bien que ce n'est pas juste un dessin désincarné. Il y a une ligne qui se tient, sur plus de trente ans de création.

Nicolas, vous proposez en quelque sorte une géométrie personnelle de la sensualité, tant dans cette collection Jean Paul Gaultier que chez Courrèges. Vous concevez des silhouettes parfois très couvertes, avec un sens de la construction, et vous révélez le corps avec des ouvertures inattendues, subtiles, comme ce système d'agrafes qui laisse entrevoir la peau, ou plus franches, dans des découpes géométriques.
N. D. F. : Découper le corps de manière géométrique, Jean-Paul Gaultier l'a fait énormément. Par exemple lorsqu'il conçoit la jupe longue avec un trou permettant de passer les jambes pour pouvoir aussi la porter comme une minijupe avec le reste du tissu derrière.

J.-P. G. : Pour ma part, à mes débuts j'ai été inspiré par Pierre Cardin, qui faisait des trous sur les côtés pour passer une ceinture, mais aussi par André Courrèges… Je n'ai jamais rien fait qui puisse appartenir à la maison Courrèges, mais j'ai ressenti de l'admiration pour son fondateur car, au sein de la mode, c'était lui le vrai révolutionnaire. Alors que les femmes s'habillaient en couture et que les jeunes filles s'habillaient comme leur mère, André Courrèges a tout renversé, et les mères ont voulu s'habiller comme leurs filles.

N. D. F. : Dans les années 60, la jeune fille est enfin née. Elle n'était ni petite fille ni mère. Courrèges avait une silhouette très nouvelle, géométrique.

J.-P. G. : Oui, il a inventé un vocabulaire formel fondé sur son métier originel d'architecte, alors que la révolution de Mary Quant, c'était une nouvelle longueur, la minijupe.

N. D. F. : J'ai de la chance car je suis entouré de femmes très inspirantes et fortes, pas du tout complaisantes. Je ne sais pas si cela a vraiment défini ce que je trouve sexy ou pas, mais peut-être que cela a influencé la manière dont je dévoile ou cache le corps. En tout cas, j'adore les hommes, j'adore les femmes, j'adore le corps… J'aime les vêtements sur les corps.

OLIVIER ROUSTEING x DOVE CAMERON

Nommé directeur artistique de Balmain en 2011, à tout juste 25 ans, Olivier Rousteing a transformé la maison en véritable *powerhouse* avec ses créations à la fois luxueuses et pop, et ses défilés spectaculaires prenant parfois la forme d'un véritable festival de musique. Le créateur toujours généreux et inventif lance aujourd'hui Balmain Beauty avec une édition de huit fragrances exclusives. Pour les incarner, il a choisi Dove Cameron, célèbre actrice et chanteuse qui, après avoir grandi devant les caméras en tant que "Disney Star", affirme avec audace sa personnalité, ses émotions et ses désirs à travers sa musique. Le duo s'entretient avec *Numéro* à propos de cette nouvelle aventure.

Portraits Kenny Germé

Robe, **BALMAIN.**

Face à face – Olivier Rousteing et Dove Cameron

Propos recueillis par Delphine Roche, réalisation Edem Dossou

NUMÉRO : Olivier, pourquoi lancez-vous aujourd'hui la beauté Balmain ?
OLIVIER ROUSTEING : Après plus d'une décennie aux rênes de Balmain, il était temps pour moi d'écrire un nouveau chapitre. La beauté va vraiment faire office de révolution pour la maison. Pierre Balmain a créé son premier parfum, Élysée 64-83 [le numéro de téléphone du salon de couture], dès 1946, juste un an après avoir fondé la maison. Il était important pour moi de m'inscrire dans son héritage : de nombreuses personnes ignorent sans doute que la maison a produit des parfums iconiques, comme Vent Vert, en 1947, Ivoire, en 1979, Ébène, en 1983. Pour ma part, je voulais proposer d'emblée huit parfums, car la maison est aujourd'hui connue pour la "Balmain Army", une *army of love,* beaucoup d'inclusivité, de diversité. Lancer un seul parfum n'aurait pas reflété cette diversité. Les huit fragrances représentent un vaste éventail de personnalités. Vent Vert mêle le vert de mandarine et le jasmin. Il correspond à un type de personnalité qui recherche la fraîcheur et une certaine énergie. Mon préféré, c'est Carbone, fondé sur du musc, qui dégage une certaine chaleur et reste mystérieux. Rouge est plus scintillant, plus sensuel. Ivoire reste dans un certain classicisme, celui des codes parisiens. Sel d'Ambre est plus épicé. Bleu, très solaire, évoque l'été et la Méditerranée. Ébène est un boisé. Au-delà des ingrédients, c'est surtout une histoire de personnalités très diverses qui peuvent se retrouver dans l'une ou l'autre des fragrances.

Votre credo, pour cette ligne de parfums que vous lancez, est que la beauté permet de se trouver soi-même. Qu'entendez-vous par là ?
O. R. : Je pense que la beauté est une façon d'exprimer sa personnalité avec une certaine pudeur. Le parfum est une invitation extrêmement élégante à se faire connaître : il permet de ressentir très fortement quel est l'univers d'une personne, et l'on sait intuitivement si elle pourrait nous attirer ou non. Le choix d'un parfum en dit long sur une personnalité. C'est ce que j'ai souhaité dire ici : choisir une fragrance, c'est se faire connaître ou se connaître soi-même. Il y a là une forme de thérapie, ou de catharsis.

Dove, vous élaborez avec soin vos looks beauté, qui sont très créatifs. Quelle importance accordez-vous au choix de votre coiffure, de votre maquillage ? Et quelle est votre relation avec les parfums ?
DOVE CAMERON : Pour moi, la beauté, les parfums et l'écriture de chansons permettent de traduire une partie de soi-même en quelque chose de tangible. La mode et la beauté permettent aussi de communiquer ce que l'on est aux autres, et je suis une communicatrice par nature. Je m'amuse beaucoup à trouver des idées de looks en rapport avec ce sur quoi je travaille, ou avec l'étape où je me trouve dans ma vie, pour aider les autres à me comprendre, et pouvoir me rapprocher d'eux. À mes yeux, c'est une forme d'intimité, une façon de se livrer, jamais de

Robe en maille, **BALMAIN.**

Body en velours noir, **BALMAIN.**

Robe bustier en velours noir, **BALMAIN.** Coiffure : Jacob Rozenberg chez The Wall Group. Maquillage : Lottie chez Forward Artists. Manucure : Mel Shengaris chez Forward Artists. Set design : Maxim Jezek chez WSM. Assistants photographe : Jai Crocker et Cem Engin. Assistante réalisation : Jade Delaunay. Numérique : Timothy R. Mahoney. Retouche : Mario Ernun. Production : Lyric Productions.

se cacher. Quant aux parfums, j'aime ceux qui me donnent confiance en moi. Les huit parfums Balmain sont tous uniques et intenses, mais Carbone est vraiment celui qui a le plus résonné en moi. Il me donne un sentiment de puissance. Il appartient à la famille des muscs, il est à la fois irrévérencieux et maximaliste, mais aussi innocent d'une manière vraiment sincère. J'aime le fait qu'il ait des notes à la fois masculines et féminines, ce qui me permet de m'exprimer pleinement. Je suis attirée par les parfums qui racontent une histoire lorsque la personne qui les porte entre et sort de la pièce, et c'est pleinement le cas de Carbone. Je suis très honorée d'avoir l'opportunité de participer au lancement de quelque chose qui m'enthousiasme vraiment. Travailler avec l'équipe de Balmain Beauty et Olivier est un rêve devenu réalité. Au fil des ans, Olivier a été un véritable ami et une source d'inspiration pour moi.

Olivier, les huit parfums Balmain sont non genrés, les avez-vous sciemment pensés comme tels ?
O. R. : La réalité, c'est que je n'ai jamais pensé à cette question. Jamais je ne me suis dit : "*Celui-ci est plutôt pour une femme, celui-là pour un homme.*" J'aime le fait, au contraire, que des femmes et des hommes puissent aimer les mêmes fragrances. Dans les huit parfums qui constituent cette collection, je serais bien en peine d'attribuer un genre à l'un ou à l'autre. Cela fait partie des éléments qui me rendent très fier.

Dove, en tant que personne queer, le fait que ces parfums soient non genrés vous touche-t-il particulièrement ? Par le passé, vous avez décrit le sentiment d'aliénation que vous éprouviez lorsque vous vous efforciez, pour plaire aux hommes, d'incarner certains archétypes féminins…
D. C. : J'aime le fait qu'Olivier ait conçu chaque parfum de manière à ce qu'il ne soit pas genré. Au fil des ans, j'ai beaucoup souffert de la différence entre ma relation à moi-même et la façon dont les autres me perçoivent, et plus particulièrement des attentes relatives aux normes archétypiques du genre. L'expérience humaine n'est pas monolithique. C'est un paysage. Plus nous accepterons les nombreuses facettes de la présentation et de la représentation de soi, mieux l'espèce humaine se portera. J'aime le message d'Olivier, qui souhaite créer une marque pour toutes les beautés. C'est une célébration de l'expression et de la non-conformité, ce qui est mon rêve personnel.

Olivier, pourquoi avez-vous souhaité construire ces fragrances sur une dualité entre deux notes fortes ?
O. R. : Pour moi, la dualité est ce qui rend le parfum le plus éngmatique possible, ce qui crée une magie. Je n'aimais pas l'idée d'extrapoler autour d'un ingrédient dominant. Ivoire, le parfum iconique lancé par Pierre Balmain en 1979, joue sur le contraste fort entre la tubéreuse et une note boisée. Les huit fragrances que nous proposons reprennent chacune ce principe. Carbone, par exemple, fait dialoguer le musc et la rose.

Dove, cela évoque pour moi des propos que vous avez tenus en interview au sujet de votre goût pour les rôles de méchants dans les films ou les séries – vous expliquiez que ces personnages sont plus complexes et intéressants. Dans le clip de votre chanson *Boyfriend,* les deux personnages

“Après plus d’une décennie aux rênes de Balmain, il était temps pour moi d’écrire un nouveau chapitre. La beauté va vraiment faire office de révolution pour la maison.”
Olivier Rousteing

féminins sont également deux “méchantes”... La complexité, la dualité des êtres (et des parfums qui l’expriment) résonne-t-elle fortement en vous ?

D. C. : Quand Olivier m’a expliqué qu’il explorait la dualité et la complexité des êtres, je me suis dit que c’était une bonne chose. La dualité fait partie de la nature humaine, c’est la raison pour laquelle je suis si fascinée par les personnages complexes. Je n’ai jamais rencontré un être humain qui ne soit pas une mosaïque de facettes. Souvent, les seuls personnages qui ont droit à cette complexité, à l’écran, sont les méchants. Dans le monde réel, les joies profondes et les traumatismes influencent ce que nous sommes. Je pense qu’il est important d’accepter des aspects de soi que nous pensons devoir dissimuler, souvent par peur que personne d’autre ne ressente ce que nous ressentons. L’acceptation de notre propre complexité mène à l’amour total de soi et à la guérison.

Comment décririez-vous votre relation ? Dove est venue assister à votre défilé printemps-été 2023, qui était aussi un festival de musique.

O. R. : Dove est une ambassadrice forte qui aime jouer avec les codes. Elle vit à Los Angeles, mais elle adore jouer avec la mode parisienne. C’est une actrice dont le talent de musicienne est également en plein accomplissement. C’est une des raisons pour lesquelles je l’ai invitée dans l’univers Balmain Beauty : en 2023, elle a publié son album *Alchemical: Volume 1,* et sa musique est en adéquation parfaite avec l’univers que je développe en ce moment. Une histoire d’amour est née quand nous nous sommes rencontrés. Elle est mystérieuse, et il émane d’elle une sorte de danger. Elle est très élégante, un peu femme fatale, et c’est une artiste très novatrice. Je suis extrêmement fier de faire partie de son histoire, de son monde. Et j’aime allier la musique, la beauté et la mode.

D. C. : Notre histoire est vraiment une histoire d’amour ! Dès le jour où nous nous sommes rencontrés, j’ai eu le sentiment qu’Olivier et toute l’équipe de Balmain étaient comme une famille pour moi. Quand j’étais enfant, je voulais vraiment devenir créatrice de mode. Mes parents concevaient des bijoux, j’ai donc grandi dans le milieu de la création. J’ai commencé à coudre des vêtements quand j’étais toute jeune sur une petite machine rudimentaire. J’ai donc toujours eu une sorte de vénération pour les créateurs de mode, ces visionnaires capables de matérialiser leur esprit. Non seulement j’étais une fan de longue date d’Olivier et de la marque, mais nous sommes devenus de vrais amis en 2022. Nous avons immédiatement sympathisé. Quelques mois plus tard, il m’a proposé de poser avec lui pour la couverture d’un magazine, et j’ai fondu en larmes. Lorsqu’il m’a appelée pour me proposer d’être l’ambassadrice des parfums de Balmain, j’ai été extrêmement émue, et j’ai vraiment eu l’impression que pour nous la boucle était bouclée. Je trouve tellement rare et magique que deux personnes se connectent d’une manière très humaine dans cette industrie, et encore plus lorsque cela aboutit à un magnifique partenariat. Je me sens profondément honorée de représenter la marque, vraiment.

www.balmainbeauty.fr

COCO JONES ÉTOILE MONTANTE DU R'N'B

Actrice et chanteuse américaine de 26 ans, elle incarne le personnage d'Hilary Banks dans la série *Bel-Air.* Nommée dans cinq catégories lors des derniers Grammy Awards, la charismatique artiste, militante de la cause noire, a remporté le titre de la Meilleure performance R'n'B. Rencontre.

Propos recueillis par Alexis Thibault

À quoi reconnaît-on une star américaine ? Peut-être à la façon dont elle entre dans une pièce en faisant virevolter l'ourlet de son luxueux manteau en cuir ? À ses expressions rieuses de femme ravie et sereine ? À la manière dont elle remue nonchalamment son matcha, enfoncée dans un divan démesuré, levant les yeux au ciel entre chaque question comme pour songer à la réponse la plus diplomate ? Avant de devenir Coco Jones, elle n'était que Courtney, la fille d'une choriste et d'un footballeur américain, née en 1998, à Nashville (Tennessee), berceau du rock et de la country. Mais à l'époque, ce sont plutôt les tubes d'Aretha Franklin qu'elle fredonne en classe, provoquant inévitablement l'ire de ses professeurs.

Elle n'a que 9 ans lorsqu'elle se produit pour la première fois sur un plateau de télévision, dans le *Maury Show.* On souligne déjà son talent prometteur. Un an plus tard, en 2008, elle participe au concours de chant *Radio Disney's Next Big Thing* et atteint la finale. Il n'en fallait pas moins pour que la merveilleuse écurie lui offre un rôle dans la série *Sketches à gogo* (2011), diffusée sur Disney Channel. Voilà Coco Jones officiellement actrice ! Une bonne raison de quitter son foyer natal, direction Los Angeles, comme toute star digne de ce nom. Mais la nouvelle enfant prodige des comédies musicales déchante très vite. Coco Jones a presque oublié qu'elle reste une Afro-Américaine confrontée à une industrie du spectacle phallocrate et majoritairement blanche où les femmes racisées ont rarement accès aux postes stratégiques. La firme Disney lui a promis monts et merveilles, puis a subitement changé d'avis, estimant qu'elle n'était pas assez… "*bankable*".

Coco Jones tient désormais sa revanche. En 2022, elle a été choisie pour incarner Hilary Banks, un personnage de la série *Bel-Air* (2022), *reboot* de l'incontournable programme *Le Prince de Bel-Air* popularisé par Will Smith. Aujourd'hui, elle a 26 ans et suit les traces des actrices Angela Bassett et Viola Davis en tant que fervente militante de la cause noire, et défend, en même temps, ses compositions musicales à la fois théâtrales et dramatiques. On la compare aux chanteuses SZA ou Victoria Monét, deux homologues qu'elle a devancées en 2024. Elle s'est en effet imposée dans la catégorie Meilleure performance R'n'B aux Grammy Awards grâce à son titre *ICU,* extrait étincelant de

Musique – Coco Jones

What I Didn't Tell You, son second disque studio. Sa musique raconte des histoires souvent tragiques, des mélodrames R'n'B embrasés qu'elle interprète sourire aux lèvres en faisant danser chaque semaine des foules transies qui en redemandent. On reconnaît bien là une star américaine… Rencontre.

NUMÉRO : Si votre musique était une œuvre d'art contemporain, à quoi ressemblerait-elle ?
COCO JONES : Ce serait certainement une grande toile. Avec du marron. Comme un rappel de ma couleur de peau et des défis qui l'accompagnent. Ma notoriété me pousse désormais à représenter les femmes qui me ressemblent. Mais sur cette toile, il y aurait aussi de l'or. Un clin d'œil à ma personnalité de femme ouverte, vive et charismatique ! [Rires.] Ce serait une œuvre lumineuse. J'aimerais vraiment que ma musique soit une source de motivation pour chaque petite fille. Mais elles ne comprendront certains morceaux que dans quelques années, lorsqu'elles auront grandi et seront tombées amoureuses pour la première fois…

Votre rôle de personnalité publique est-il plutôt de l'ordre de la responsabilité ou de celui du fardeau ?
Je suis l'aînée d'une fratrie et j'ai toujours senti que je devais montrer l'exemple. Petite, lorsque je chantais, je cherchais désespérément un modèle qui me ressemble. J'en voyais rarement. Finalement, ce n'est pas vraiment une responsabilité, c'est plutôt un honneur.

En 2024, vous étiez nommée dans cinq catégories différentes aux Grammy Awards. Vous avez finalement remporté le trophée de la Meilleure performance R'n'B pour le titre *ICU.* Recevez-vous des coups de fil intéressés depuis votre victoire ?
Il m'est effectivement plus facile d'obtenir certaines choses ! [Rires.] Disons que, depuis les Grammy Awards, certains artistes acceptent de collaborer avec moi, par exemple. Mais, pour tout vous dire, je me mettais déjà énormément de pression avant de remporter ce trophée. Depuis mon plus jeune âge, une phrase tourne en boucle dans ma tête : "*Ne pourrais-tu pas faire mieux ?*"

Votre succès est-il seulement lié à votre talent ou reconnaissez-vous une certaine part de chance ?
Je ne vais pas vous mentir, j'ai eu beaucoup de chance. Quant au talent, il est très lié au travail. Mais il faut aussi savoir saisir une opportunité lorsqu'elle se présente à vous. Et pour être prêt, il faut avoir fait des erreurs.

La célébrité vous a-t-elle dévorée ?
Malgré mon tempérament, j'ai toujours détesté ça, j'ai mis du temps pour apprendre à vivre avec. À Los Angeles, cela importe peu. Mais lorsque je rentre chez moi, dans le Tennessee, et que les gens me reconnaissent dans la rue, je me rends compte que je n'ai plus aucune échappatoire. Et puis, aujourd'hui, on vous poursuit également sur les réseaux sociaux. Je regrette l'époque où il ne s'agissait que de se faire photographier. Désormais les réseaux sociaux ont rendu les gens éternellement insatisfaits.

À ce propos, de nombreux artistes ont étrillé l'application TikTok où leurs morceaux accompagnent de très courtes vidéos. En d'autres termes, les gens n'écoutent qu'une quinzaine de secondes de chaque titre et sont incapables de les chanter en entier pendant les concerts. Qu'en pensez-vous ?
Je n'ai absolument pas peur de cela. Aujourd'hui, avec la démocratisation de la musique sur les plateformes de streaming, n'importe quelle chanson peut fonctionner ou échouer lamentablement. Cela pousse justement les musiciens à être de plus en plus productifs, de plus en plus performants. C'est un nouveau défi. N'oublions pas que les réseaux sociaux ont permis à de nombreux artistes de rencontrer de jeunes producteurs qui composaient dans leur chambre, ainsi que des réalisateurs de clips en herbe.

Quand avez-vous découvert que l'industrie musicale s'intéressait davantage au business qu'à l'art ?
Vers 17 ans, je crois, lorsque j'ai déménagé à Los Angeles. À l'époque, je participais à de très nombreuses auditions, et lorsque je n'étais pas recalée, je me demandais ce qui avait pesé dans la balance. Était-ce grâce à mon apparence ? Était-ce grâce au nombre de followers que je cumulais sur Instagram ? Oh ! surprise ! il n'était absolument pas question de musique ! Le plus souvent, il s'agissait effectivement d'une question de thunes : allais-je rapporter assez d'argent aux producteurs ? Peu importe. Quoi qu'il en soit, il a fallu que je trouve la bonne formule, la bonne recette. L'art en lui-même est déjà un business…

Si vous pouviez vous emparer de la compétence d'un autre artiste, que voleriez-vous et à qui ?
La réputation de Beyoncé. Car la réputation, c'est aussi la puissance. Je rêverais de dîner un soir avec elle et Rihanna. Je convierais aussi Whitney Houston, Aretha Franklin, Elon Musk et Jeff Bezos. Imaginez l'ambiance du repas, ce serait hilarant !

What I Didn't Tell You (version *deluxe,* High Standardz/Def Jam Recordings) de Coco Jones. Disponible.

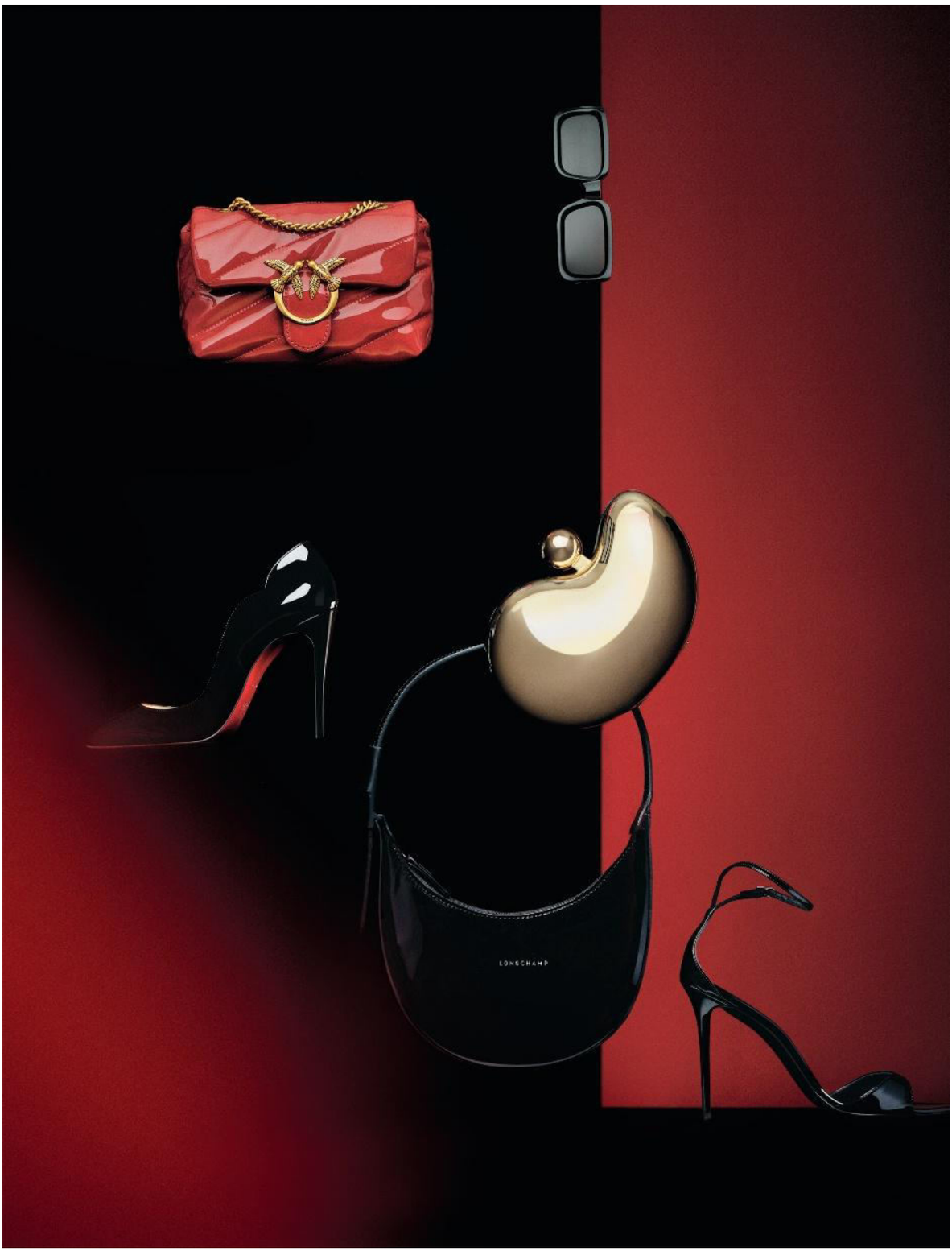
ICONIC IS

KARL LAGERFELD

Objets de désir

Photographie Laura Bonnefous,
réalisation Fernando Damasceno

Escarpin et sac “Kate” en cuir verni, et lunettes de soleil, **SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO.**



Dans le sens des aiguilles d'une montre : sac "Love Bag Puff" en cuir verni rouge, **PINKO.** Lunettes de soleil, **JACQUES MARIE MAGE.** Sandale en cuir verni noir, **GIUSEPPE ZANOTTI.** Sac "Le Roseau" en cuir verni noir, **LONGCHAMP.** Escarpin en cuir verni, **CHRISTIAN LOUBOUTIN.** Au centre **:** Minaudière "Minimalist" en métal doré, **AQUAZZURA.**

Dans le sens des aiguilles d’une montre : sac en cuir noir et métal, **CHANEL.** Sac rond en cuir verni frangé, **EMPORIO ARMANI.** Sac “Baguette” en cuir brodé de perles, **FENDI.** Chaussure en cuir verni, **GIANVITO ROSSI.** Sac “GG Milano” en cuir rouge, **GUCCI.** Escarpin en cuir verni, **VALENTINO GARAVANI.**

Dans le sens des aiguilles d'une montre : escarpin en cuir verni rouge, **GIANVITO ROSSI.** Sac "Wander" en cuir matelassé rouge, **MIU MIU.** Minaudière en satin brodé de perles, **PRADA.** Lunettes de soleil, **TOM FORD EYEWEAR.** Au centre : botte en cuir et fourrure, **GIANVITO ROSSI.**

Dans le sens des aiguilles d'une montre : sac "Miss Dior" en cuir verni noir, **DIOR.** Bottine en cuir verni noir, **GIVENCHY.** Sandale en cuir verni rouge, **GIANVITO ROSSI.** Lunettes de soleil "DiorCannage", **DIOR.** Minaudière en cuir, **HERMÈS.** Au centre : sac "Capucines" rouge à fleurs en cuir matelassé, **LOUIS VUITTON.** Set design : Aurore Piedigrossi. Assistant photographe : Thomas Jardin.

L'ARTISTE DU MOIS
JAMIAN JULIANO-VILLANI

Née en 1987, cette artiste américaine, déjà présente dans les collections du Whitney et

du Guggenheim, se fait l'écho du monde contemporain dans ses œuvres figuratives aux couleurs saturées, immergées dans la pop culture et la société de consommation.

Courtesy of Massimodecarlo.

L’artiste du mois – Jamian Juliano-Villani

Propos recueillis par Nicolas Trembley

L’énergie de Jamian Juliano-Villani semble sans limites, tout comme la culture de la consommation, qu’elle parodie dans ses peintures. Produites selon ses instructions dans des ateliers chinois, ses œuvres voyagent dans un univers figuratif ultra pop dans lequel on croise des références élastiques qui vont de Mike Kelley à la bande dessinée. L’image sous toutes ses formes constitue le cœur de la matrice créative de cette artiste qui secoue le monde de l’art américain.
À New York, où elle travaille, elle a ouvert un lieu d’exposition-galerie qui emprunte son nom à un pub imaginaire, O’Flaherty’s, qu’elle dirige avec l’artiste Billy Grant et une amie. Nous l’avons rencontrée alors qu’elle prépare à Paris un projet à l’occasion d’Art Basel Paris avec Pourquoi Paris, une structure fondée par la curatrice Julie Boukobza.

NUMÉRO : Quel a été votre parcours ?
JAMIAN JULIANO-VILLANI : Je viens du New Jersey, un État de la côte est coincé entre New York et le Connecticut. Mes parents voulaient que je fasse mes études dans une université publique du coin, et c’est comme ça que j’ai atterri à Rutgers, à la Mason Gross School of the Arts, où Allan Kaprow a enseigné et développé le mouvement Fluxus. D’autres artistes qui m’ont influencée sont aussi passés par l’école : Roy Lichtenstein, Robert Smithson, William Pope.L, Alice Aycock et tant d’autres. J’ai eu l’occasion également de donner un coup de main au Brodsky Center, où j’ai rencontré John Yau, qui m’a initiée à l’écriture. Le Zimmerli Museum, au sein de l’université Rutgers, a eu une très grande influence sur moi. Il réunit la plus grande collection d’art non conformiste soviétique au monde.

Vous souvenez-vous de votre première rencontre avec l’art ?
Non, je ne m’en souviens pas.

Quelles sont vos principales sources d’inspiration ? Y a-t-il des sujets qui vous captivent particulièrement ?
Pour qu’un sujet me captive, il faut surtout que je m’en sente proche. J’ai tendance à préférer les récits très personnels, mais cela peut se manifester sous n’importe quelle forme.

Outre votre activité d’artiste, vous dirigez également une galerie, O’Flaherty’s. Pourquoi et comment êtes-vous impliquée dans cette structure ?
La galerie O’Flaherty’s est née d’un constat : pour produire une exposition qui corresponde réellement à ses attentes, un artiste a besoin de l’appui d’un autre artiste. Je gère ce lieu avec Billy Grant, qui est lui aussi artiste. Nous sommes amis depuis plus de dix ans.

Quelle est, à vos yeux, l’importance de l’atelier ? Comment s’organise votre travail ?
L’atelier est extrêmement important pour moi. J’ai en effet une galerie, mais ce n’est pas un lieu consacré à mon travail artistique. J’ai un appartement, que je partage avec Billy, mais le temps que j’y passe n’est pas non plus un temps où je m’isole. L’atelier est donc le seul endroit où je me retrouve seule, où je peux “contrôler” le monde qui m’entoure.

Quand savez-vous qu’une œuvre est achevée, et d’ailleurs, que signifie ce mot pour vous ?
Ça, c’est la seule question à laquelle je n’ai pas de réponse.

La scénographie et l’architecture du lieu d’exposition sont-elles importantes pour vous ?
Il faut toujours penser aux corps et à la relation qu’ils auront avec l’œuvre – à la manière dont les gens vont aborder celle-ci. La question de l’échelle du lieu, notamment, est importante car elle peut parfois être ressentie comme quelque chose de menaçant, ou évoquer l’idée d’un fourre-tout brouillon. Donc, en effet, le lieu et la manière d’exposer les œuvres peuvent conditionner beaucoup de choses.

Où voudriez-vous que s’inscrive votre travail ? Dans quelle histoire en particulier ?
Je ne tiens pas du tout à l’inscrire où que ce soit – en tout cas pas dans l’histoire. L’enjeu, c’est d’abord celui d’une expérience.

Vous sentez-vous proche d’une communauté ou d’un mouvement ?
À l’adolescence, je me sentais des affinités avec le courant de rock progressif R.I.O., *rock in opposition.* C’était avant tout un mouvement musical et j’étais trop jeune pour y participer, mais j’étais fan. Maintenant, mon truc, ce serait plutôt les vrais orchestres.

Y a-t-il des choses dont vous aimeriez faire prendre conscience à travers votre pratique artistique ?
Que l’on fait de l’art tous les jours, partout – sans même s’en rendre compte.

Vous avez plusieurs projets à Paris. Pouvez-vous nous en dire plus ?
Ce que je peux vous dire, c’est que je vais faire un portrait de David Beckham dans un garage et en très bonne compagnie, pendant la Art Week.

Double page précédente : *Aggression of Green Square* (2023) de Jamian Juliano-Villani. Acrylique sur toile, 228,6 × 132 cm.

Ci-contre : *Upon Recommendation of the Faculty* (2019) de Jamian Juliano-Villani. Acrylique sur toile, 182,8 × 152,4 cm.

Jamian Juliano-Villani est représentée par les galeries MassimoDeCarlo, www.massimodecarlo.com et Gagosian, www.gagosian.com

Courtesy of Massimodecarlo.

CHIA HUANG, JEUNE TALENT SACRÉ À ARLES

La 7e édition du prix Dior de la Photographie et des Arts Visuels pour Jeunes Talents a couronné cette année Chia Huang, issue des Beaux-Arts de Paris, pour son regard plein de délicatesse porté sur le quotidien de deux enfants autistes.

Par Delphine Roche

Le prix Dior de la Photographie et des Arts Visuels pour Jeunes Talents présente cette année sa septième édition. Ce concours, initié par Christian Dior Parfums et mené en collaboration avec Luma Arles et l'École nationale supérieure de la photographie, revêt un caractère ambitieux. Loin de chercher la "relève" de la photographie de mode ou de beauté, il s'inscrit dans le cadre des Rencontres de la photographie d'Arles et participe, depuis ses débuts, d'une véritable mission de mécénat. Les jeunes artistes récompensés, issus d'écoles d'art du monde entier, s'illustrent aussi bien dans la veine documentaire que dans des mises en scène plus plastiques.

Cette année, le jury, présidé par la portraitiste d'envergure Brigitte Lacombe, adoubée par les plus grandes publications internationales (*The New Yorker, New York Magazine...*) a distingué treize lauréats, parmi lesquels le vainqueur du prix lui-même et une Mention spéciale (pour la vidéo très poétique de Yiding Wang). Autour de Brigitte Lacombe, les habitués Simon Baker (directeur de la Maison européenne de la photographie, MEP), Peter Philips (directeur de la création et de l'image du maquillage Dior) et Maja Hoffmann (fondatrice et présidente de la Fondation Luma) se sont adjoint les services de Julie Jones, historienne de l'art du cabinet de la photographie du Centre Pompidou, et de l'artiste Laurent Montaron.

Plus de 80 portfolios provenant des meilleures écoles d'art ont été examinés. "*Beaucoup de projets étaient très personnels et affrontaient des sujets difficiles,* souligne Brigitte Lacombe. *Je suis plus sensible à l'honnêteté, au fait de transmettre quelque chose de vrai, qu'à la technique et à la virtuosité.*" Parmi les treize lauréats, certains assument une démarche relevant de l'introspection, de l'autobiographie, voire de la thérapie, comme la Néerlandaise Charley Tengbergen qui évoque le viol qu'elle a subi plus jeune, se mettant en scène dans la peau des différents protagonistes du procès auquel il a donné lieu. Anastasia Troshkova, étudiante de la Royal Academy of Art de La Haye, confesse quant à elle son combat contre l'alcoolisme et l'addiction aux drogues, en combinant des Polaroid et une vidéo.

Parmi l'éventail de ces propositions, le prix Dior de la Photographie et des Arts Visuels pour Jeunes Talents est venu couronner une jeune artiste qui fait preuve, pour sa part, d'une grande empathie envers les autres. Étudiante de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, Chia Huang, née à Taïwan, a vécu pendant six mois dans une famille taïwanaise, au sein de laquelle elle partageait le quotidien de deux petits garçons autistes. Elle livre une œuvre collaborative où les dessins des enfants, les photographies de journaux qu'ils colorient et les clichés qu'elle prend de leur quotidien dialoguent, tissant un langage partagé, un espace de communication commun. "*L'appareil photographique instaure un rituel qui me plonge dans un état de méditation, et me permet de tomber sans cesse amoureuse du monde qui m'entoure,* explique Chia Huang. *Après avoir travaillé avec ces deux garçons, j'ai enseigné dans l'association à laquelle ils participent. Je ne vois pas ces enfants autistes comme des handicapés, mais au contraire comme des professeurs de vie. J'ai l'impression qu'ils sont habités par un dieu, et il me faut passer du temps avec eux pour découvrir ce dieu intérieur.*"

Prix Dior de la Photographie et des Arts Visuels pour Jeunes Talents, jusqu'au 29 septembre à La Lampisterie, Parc des Ateliers, Arles.

Chia Huang pour Christian Dior Parfums.

JULIE MEHRETU AU PALAZZO GRASSI

La peintre new-yorkaise, l’une des plus en vue de notre époque, se dévoile dans une exposition éclairante à Venise. Telles des peaux sensibles aux tumultes du monde, ses grandes toiles abstraites et tonnantes expriment dans leur chair notre époque incertaine et chaotique. Elles dialoguent avec des pièces majeures d’artistes tout aussi essentiels comme David Hammons, Huma Bhabha ou Nairy Baghramian.

Par Thibaut Wychowanok

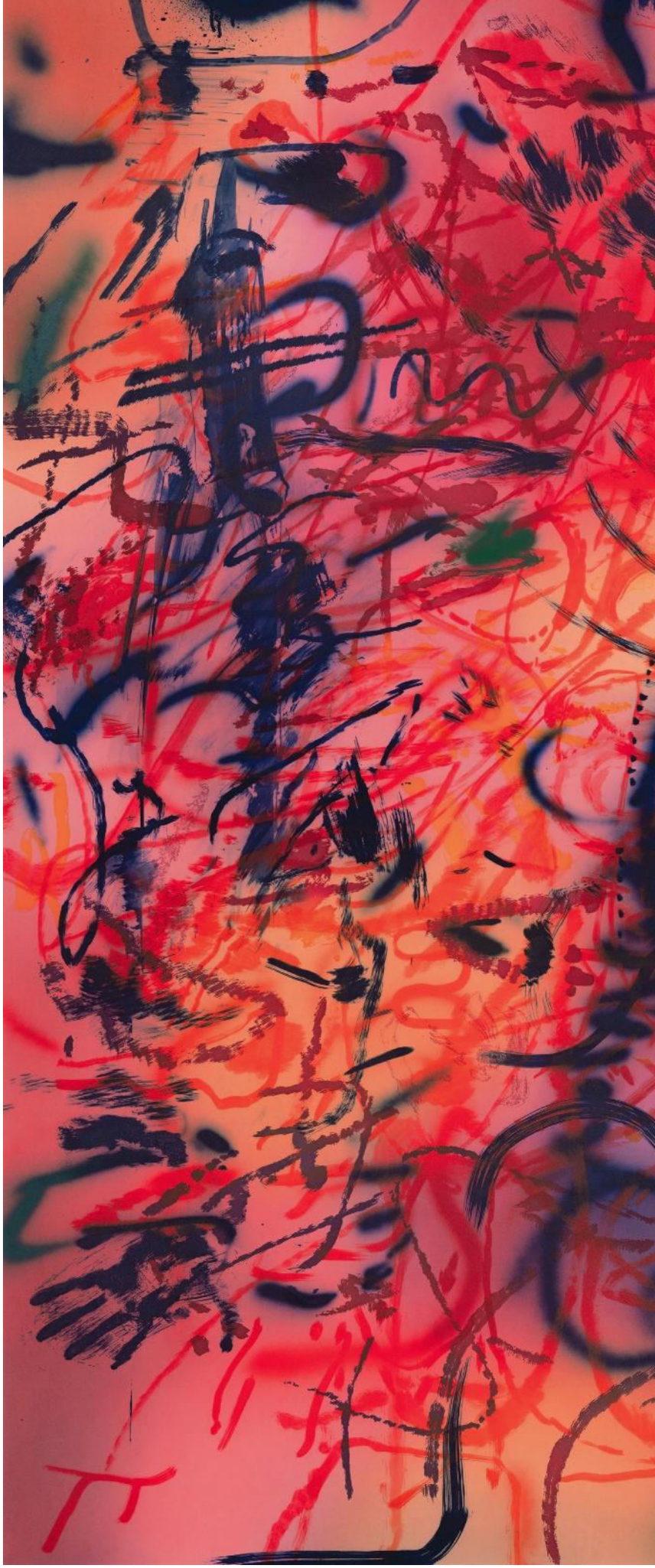
Le nom de Julie Mehretu ne disait sans doute rien jusqu’ici au grand public européen. On ne lui connaît, il faut l’avouer, aucune grande exposition monographique sur le continent, si ce n’est au Centre Botín à Santander en 2018. Sa présence en France, en Allemagne ou en Angleterre ? L’artiste la doit avant tout au travail de ses galeristes qui lui ont consacré plusieurs expositions : Marian Goodman à Paris en 2018 et 2022, White Cube à Londres en 2018 et 2023, ou encore Carlier Gebauer à Berlin en 2021. Le nom de Julie Mehretu résonne en revanche logiquement aux oreilles des collectionneurs. D’autant que ses toiles atteignent des records sur le second marché. En novembre 2023, son *Walkers with the Dawn and Morning* (2008) atteint les 10,7 millions de dollars chez Sotheby’s. La même année, elle cumulait ainsi 21 millions de dollars d’œuvres vendues aux enchères d’après Artprice.

Julie Mehretu ne saurait pour autant se réduire au label d’artiste du marché. Le monde institutionnel de l’art européen était juste, jusque-là, passé à côté d’une peintre et intellectuelle pourtant célébrée par le Guggenheim de New York dès 2010, par le Los Angeles County Museum of Art (LACMA) en 2019 ou le Whitney Museum en 2021. La Pinault Collection et la commissaire d’exposition Caroline Bourgeois réparent à Venise cette injustice.

Conçue comme une partition musicale (Caroline Bourgeois accroche en mélomane), l’exposition évite l’écueil de la présentation chronologique pour proposer un palimpseste sensible, où chaque toile abstraite se fait note superposée à la précédente et à la suivante. *Ensemble* (nom programmatique de l’exposition) donne cependant une vision très éclairante de la pratique de Julie Mehretu et des périodes qui la scandent. La symphonie free jazz est celle des tumultes du monde qui irriguent l’ensemble de l’œuvre de l’artiste. Viennent y répondre des moments plus sourds et minimalistes, mais intenses, incarnés par les œuvres d’amis artistes invités : un impressionnant totem d’Huma Bhabha, une célèbre *tarp painting* de David Hammons

Maahes (Mihos) Torch (2018-2019) de Julie Mehretu. Encre et acrylique sur toile, 243,8 x 182,9 cm. Pinault Collection.

Photo : Tom Powel Imaging. Courtesy of the artist and Marian Goodman Gallery, New York.



© Julie Mehretu. Courtesy of the artist and BORCH Editions.

Slouching Towards Bethlehem: Fourth Seal (R 6:7) [2020] de Julie Mehretu. Photogravure et aquatinte, 169,9 x 208 cm. Pinault Collection.

en bâches de plastique et papier kraft, ou une sculpture métallique tragique de Nairy Baghramian.

Chez Julie Mehretu, dans les années 2000, tout commence par le dessin. Sur de grandes toiles allant de trois à cinq mètres, l’artiste reporte au stylo technique différents plans d’architecture compilés. Ils sont par la suite figés par une couche d’acrylique transparente. Encre et acrylique, encore, viennent parfois y apporter des touches tumultueuses. De gigantesques panoramas urbains hybrides, noir et blanc, en émergent alors, tonitruants et volontairement brouillons, comme pour embrasser le mouvement de la ville – mouvement géographique autant qu’historique. Tout y est transitoire. Les espaces et les temporalités s’enchevêtrent dans un capharnaüm troublant où la gestualité de l’artiste trouve sa plénitude.

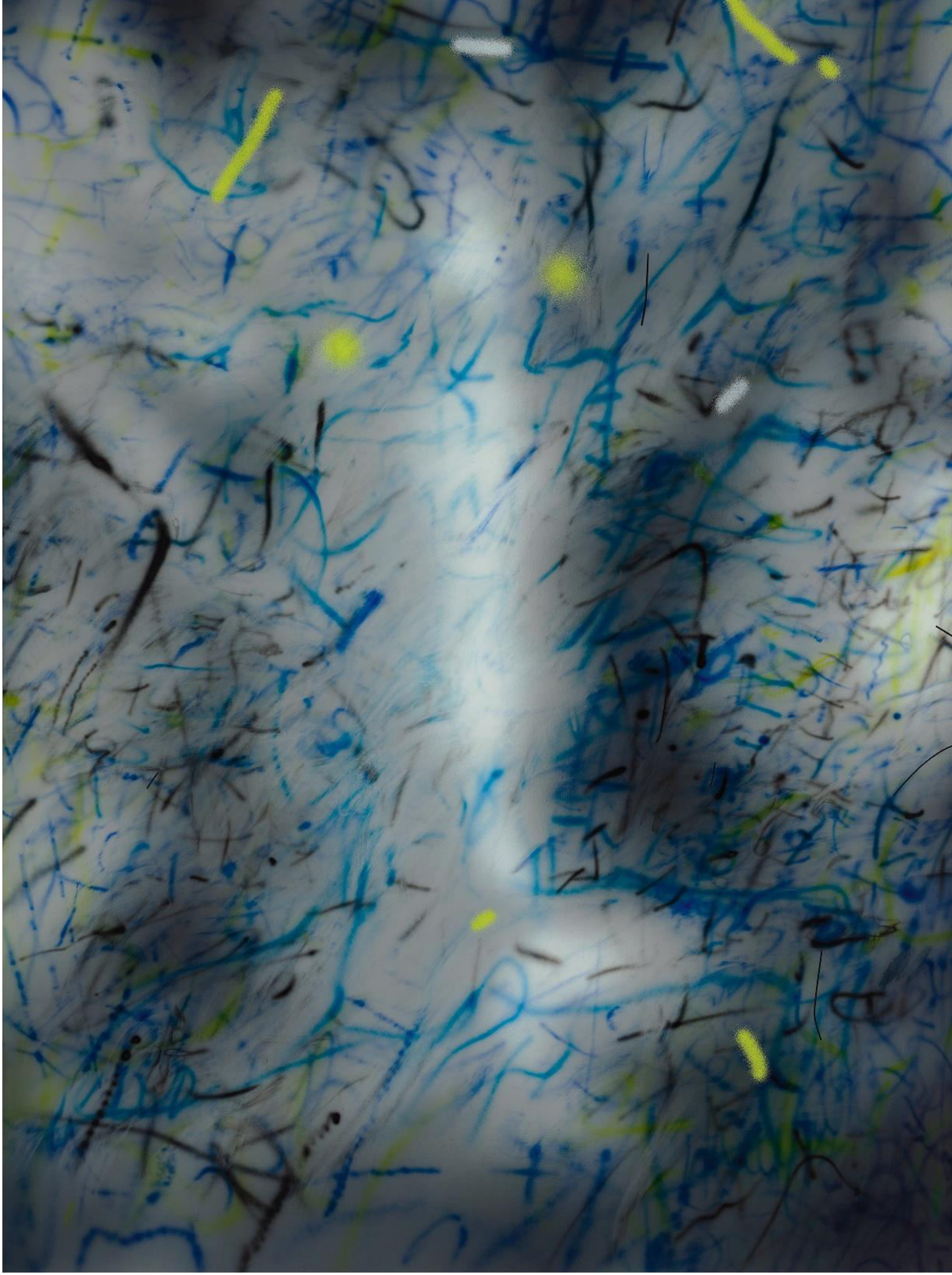
Ces villes fictives et composites forment les véritables joyaux de l’exposition. Avec *Vanescere* (2007), Julie Mehretu convoque différentes typologies urbaines de Berlin, ville où l’artiste a vécu : tout y est fragmenté et fragmentaire. Avec *Black City* (2007), vues de stades, d’amphithéâtres, d’aéroports, logos et drapeaux se recouvrent dans une peinture globalisée, ancrée dans une ère de mondialisation des signes, des architectures et des espaces. On y plonge dans une postmodernité vertigineuse entrechoquant symboles et signes de toutes époques et tous domaines (certaines formes géométriques rappellent jusqu’aux mobiles de Calder). Strates de l’histoire et de l’espace urbain se décomposent, se recomposent et se contaminent dans une dynamique inarrêtable. C’est une fragmentation explosive et libératrice : le monde, épuisé, vit à l’heure de la perte de son unicité et de sa cohérence, à l’unisson de ses violences, des dérives et des flux incessants. “*Il s’agit d’espace, mais aussi d’espaces de pouvoir, d’idées de pouvoir*”, commente l’artiste.

Les années 2010 voient peu à peu disparaître les dessins d’architecture. Leurs traces consistent désormais en des ruines, comme celles du bunker de Saddam Hussein bombardé par les forces américaines (*Chimera,* 2013). Julie Mehretu se mue alors en sismographe des tumultes du monde, et évoque de manière abstraite les soulèvements arabes ou la révolution en Syrie à travers des toiles plus étouffantes et une palette quasi monochrome. L’heure est à la grisaille et à l’avenir indéfini, en suspension, comme ses toiles. La décennie se poursuit et les œuvres prennent un tournant radicalement coloré, proche du graffiti : touches franches de vert, de jaune, d’orange, de bleu ou de rouge où pointent encore des zones sombres et ténébreuses. Mehretu s’engage dans une esthétique numérique proche des *glitches* et de la création par informatique, séduisante et lustrée. Ces formes floues sont obtenues en manipulant numériquement des photographies de presse faisant écho à la montée des autoritarismes, aux guerres ou au dérèglement climatique… L’image de la violence et de la vulnérabilité des êtres disparaît pour réapparaître de façon vague et chatoyante, à la manière d’un fantôme hantant la mémoire.

Les expérimentations se poursuivent dans les années 2020 avec une peinture désormais iridescente aux finitions métalliques (*Desire Was Our Breastplate,* 2022-2023) ou encore avec ses *TRANSpaintings* réalisées en 2023 avec son amie artiste Nairy Baghramian. La toile se libère du mur pour être disposée désormais dans l’espace, encadrée et portée par des supports sculpturaux. La lumière vénitienne traverse la maille de polyester peinte pour offrir des effets visuels éblouissants. Julie Mehretu semble à présent pleinement assumer son statut de “peintre à effets” tout en préservant dans ses toiles les états indéterminés qui font sa signature, créant des moments de transition et de déplacement. L’exposition offre en réalité un parfait aperçu de son programme expérimental depuis vingt-cinq ans : multiplication des façons d’intervenir sur la toile (stylo, pinceau, aérographe, impression…), photogravure, chine collé, aquatinte, eau-forte, pointe sèche et autres procédés de gravure. L’artiste s’impose indubitablement en prodige de la technique.

Une autre grande qualité de Julie Mehretu est de savoir s’entourer. La bande d’amis qu’elle invite à exposer à ses côtés partagent non seulement beaucoup de ses préoccupations intellectuelles, mais forment surtout un aréopage d’artistes parmi les plus passionnants aujourd’hui : David Hammons, Huma Bhabha, Paul Pfeiffer ou Nairy Baghramian, pour n’en citer que quelques-uns. Leurs engagements et leurs parcours éclairent celui de Julie Mehretu, née en Éthiopie en 1970, pays qu’elle fuit avec ses parents pour s’installer dans le Michigan à 7 ans. Nairy Baghramian quitte, elle, l’Iran pour Berlin à 13 ans. Huma Bhabha, le Pakistan à 19 ans… L’état transitoire du monde, ses guerres et ses violences, tout comme la réalité du déplacement géographique et de l’hybridation des références historiques, forment pour cette génération bien plus que des images et des concepts : une réalité vécue dans la chair.

Ensemble, exposition de Julie Mehretu au Palazzo Grassi, Venise. Jusqu’au 6 janvier 2025.



About the Space of Half an Hour (R. 8:1) 3 [2019-2020] de Julie Mehretu. Encre et acrylique sur toile, 243,8 x 182,9 cm. Pinault Collection.

Photo : Tom Powel Imaging. Courtesy of the artist and Marian Goodman Gallery, New York.

EMILIA PÉREZ DE JACQUES AUDIARD

Pour son nouveau film sur fond de narcotrafic mexicain, Jacques Audiard choisit la forme très inattendue d'une

comédie musicale et pour héroïne une femme transgenre. Un hymne flamboyant à la liberté.

Photo : Shanna Besson. Why Not Productions – Pathé Films – France 2 Cinéma.

Par Olivier Joyard

Palme d'or au Festival de Cannes 2015 avec *Dheepan,* Jacques Audiard est à nouveau monté sur la scène du Grand Théâtre Lumière cette année pour y recevoir le prix du Jury attribué à *Emilia Pérez,* sa réjouissante comédie musicale sur fond de narcotrafic et de transidentité. Juste avant lui, son quatuor d'actrices, composé de Karla Sofía Gascón, Zoe Saldaña, Selena Gomez et Adriana Paz, avait récolté un beau prix collectif d'interprétation féminine. Cette soirée en forme de double consécration a confirmé la cote d'amour du réalisateur de 72 ans, l'un des rares, avec Justine Triet, à être capable de donner au cinéma français une résonance mondiale et de construire des imaginaires filmiques sans passeport. "*Je suis très heureux que mon pays soit demandeur de films en espagnol et censés se tourner ailleurs, même si finalement j'ai tout rapatrié autour de Paris*", commente l'intéressé. Pour héroïne de son dixième long-métrage, il a choisi Karla Sofía Gascón, l'actrice principale du film, une femme transgenre révélée dans le rôle d'un ancien baron de la drogue mexicain, qui devient une activiste pour la justice et la liberté. Jacques Audiard avait initialement lancé le casting au Mexique, avant que l'Espagnole n'emporte le morceau. "*En rencontrant Karla Sofía, tout est devenu évident. Sans elle, je serais encore en train de chercher le film. Elle a donné une fluidité à une idée qui me paraissait complexe, amené le personnage à elle tout en gardant la richesse d'une composition. Elle a révélé mon film à lui-même, en lui apportant un charme que je n'imaginais pas, une émotion naturelle, beaucoup d'humour.*"

Pour mener à bien son projet, Jacques Audiard a arpenté le Mexique à la recherche des lieux de tournage idéaux, l'action se passant dans ce pays. "*J'ai cherché des décors naturels, mais après trois ou quatre voyages, je me suis rendu compte que ce désir était contradictoire avec le projet même du film, comme une réduction de l'imaginaire.* Emilia Pérez *réclamait autre chose. J'ai finalement ressenti un besoin de stylisation très fort, c'est la raison pour laquelle j'ai tourné en studio, en France.*" Tout a commencé en 2019, quand Audiard réfléchit à une histoire qui pourrait ressembler à un opéra. Une première pour le cinéaste. "*J'ai écrit une sorte de livret de trente pages, divisé en cinq actes, avec des personnages archétypaux et de grandes ellipses temporelles. L'idée était adaptée d'un chapitre du roman* Écoute [éd. Stock, 2018] *de mon ami Boris Razon. Dans ce livre, le personnage de l'avocate, incarné dans mon film par Zoe Saldaña, est un homme. Quand j'en ai fait une femme, tout a changé. C'est devenu un projet de film, mais sous une forme particulière : une comédie musicale.*"

La liberté d'un cinéaste s'exprime parfois par ce genre de saut dans le vide. Non seulement Jacques Audiard a renoncé à son opéra, mais il a décidé d'aborder un genre historique du cinéma ne l'ayant jamais attiré. "*Les classiques avec Fred Astaire ou les films de Busby Berkeley des années 30, ce n'est pas mon truc*", explique celui qui associe plutôt la comédie musicale à une certaine idée de la modernité au cinéma née dans les années 60. "*J'aime bien* Les Parapluies de Cherbourg *de Jacques Demy, les films de Bob Fosse des années 70,* Hair *de Miloš Forman. La comédie musicale me parle quand elle enchante quelque chose de difficilement enchantable, que ce soit la guerre d'Algérie pour Demy ou la montée du nazisme dans* Cabaret. *Les grandes comédies musicales ont eu à déjouer le sérieux d'une époque ou le tragique d'une situation, pour les montrer autrement.*" Les scènes musicales, toutes très différentes, traversent le film comme autant de moments de grâce où la réalité devient moins pesante. "*Quand on arrive à faire chanter et danser sur un drame, on commence à rendre perceptible ce drame sous un autre angle. Cette approche paradoxale me passionne.*"

Le drame dont il est question ici est celui de la violence présente dans la société mexicaine, dont les gangs incarnent la partie la plus visible. "*Même si* Emilia Pérez *est un film imaginaire, la réalité mexicaine reste ce qu'elle est. Des élections ont récemment placé au pouvoir une femme issue de la gauche, mais ce jour-là, il y a eu tout de même vingt morts parmi les candidats, flingués pour leurs idées. On ressent la tragédie dans l'air… Mon idée était de voir ce que donnerait un récit où la situation d'un pays épouse le destin d'une personne.*" Emilia est un personnage autant qu'un symbole, au-delà du Mexique. Elle éclaire à l'intérieur de nous-mêmes ce qui pourrait accueillir les mutations nécessaires à l'émergence d'un monde meilleur. Une question brûlante qui, pour Jacques Audiard, repose sur l'exigence d'un geste artistique plus libre. "*À travers la transidentité de l'héroïne, le film traverse lui-même des genres, du thriller narco à la comédie musicale, jusqu'à la* telenovela. *Il ne se fixe pas*", note le réalisateur.

Cette profession de foi queer, le cinéaste la revendique, loin de l'esprit d'un tract. *Emilia Pérez* n'est pas politique au sens commun du terme : il l'est dans les images, les rythmes, les couleurs qu'il déploie. "*Si la forme du film me fait arriver à la* telenovela, *après un chasse-neige et un virage, ce sera acceptable dans*

Photo : Shanna Besson. Why Not Productions – Pathé Films – France 2 Cinéma.

le contexte ! Ce virage, il va falloir le prendre, ne jamais se dire que c'est trop." Tout sera alors possible, comme d'imaginer une telle histoire dans le monde de haine et de repli sur soi qui est le nôtre. "*Mon film essaie de rendre normales des choses très belles. J'ai préféré considérer, d'un point de vue narratif, que les sujets étaient réglés, en ne questionnant pas la transidentité de l'héroïne, en me disant que je pouvais m'en emparer et en faire une comédie musicale, en espérant aussi que cela pourrait servir à Karla Sofía Gascón pour obtenir un véritable statut de comédienne. Dans la vie, la question de la transidentité n'est pas réglée du tout. Les personnes concernées sont toujours attaquées. Mais dans la fiction, je peux me permettre d'y croire.*"

La fiction, selon Jacques Audiard, sert à rectifier le monde quand tout semble gris. Cette évolution passe chez lui par une réflexion sur les limites du masculin. La "normalité" d'*Emilia Pérez* consiste à remplacer le patriarcat et ses violences par un matriarcat inventé en direct, dans le temps alloué au film. "*On peut se demander si cette héroïne croit vraiment que son âme a changé après sa transition de genre, mais l'effort qu'elle fait pour le croire est beau. C'est aussi l'effort que je demande au spectateur.*" Sur la question de la chute du masculin, Audiard se révèle intarissable, conscient qu'il tient là le sujet majeur de son œuvre depuis ses débuts. "*Le fait que, dans* Emilia Pérez, *la question de la transidentité soit mise en avant radicalise mon point de vue. Mais j'ai souvent abordé l'effondrement du masculin, qui me touche.*" On se souvient de la réflexion sur la virilité qui donnait son sens à *Un prophète,* ou, dans le western *Les Frères Sisters* avec John C. Reilly et Joaquin Phoenix, des assauts mortifères d'une figure de père écrasante, finalement enterrée. "*Les personnages masculins de mes films se retrouvent souvent en plein effritement,* confirme l'intéressé. *Mon premier long-métrage s'appelait d'ailleurs* Regarde les hommes tomber. *Le personnage de Jean-Louis Trintignant incarnait cette idée.*" Chez Jacques Audiard, fils du grand scénariste et dialoguiste Michel Audiard, cet état d'esprit est né d'une allergie aux effets de clan parfois liés à l'expérience masculine. "*Mon rejet des certitudes viriles et machistes n'est pas né par hasard,* confirme-t-il. *J'ai connu des expériences de sociétés d'hommes que j'ai exécrées, et quelque chose s'est aussi imprimé en moi en voyant certains films. Dans* Touchez pas au grisbi, *dès les années 50, la relation de Jean Gabin avec ses amis pose question. On voit, sans qu'ils en soient conscients, que quelque chose est en train de changer dans leurs certitudes. Contrairement à bien d'autres polars, on n'est plus forcément dans une virilité frontale. Cela m'a marqué très jeune. Dans un tout autre style, un film comme* L'Épouvantail *de Jerry Schatzberg me semble également remarquable.*"

Si *Emilia Pérez* pose de façon littérale la question de la sortie du masculin, sa force tient à la place laissée à ses quatre actrices. En plus de Karla Sofía Gascón, le réalisateur a fait appel à deux stars américaines, Zoe Saldaña et Selena Gomez, et à la Mexicaine Adriana Paz. Pleine d'une force vitale qui s'épanouit dans le chaos et permet à l'héroïne de briller, la première donne le ton du film, dans le rôle d'une avocate engagée par Emilia. Selena Gomez, quant à elle, démontre, douze ans après *Spring Breakers* d'Harmony Korine, sa capacité à habiter un cinéma très éloigné de l'image parfois lisse qui a pu être la sienne. Elle joue l'ancienne épouse du baron de la drogue, qui glisse peu à peu vers le ressentiment et la trahison. "*Selena a été très pro sur le tournage,* commente le cinéaste, *elle a répété depuis Los Angeles sur les parties chantées, et travaillé à New York avec Damien Jalet, le chorégraphe.*"

Si le film marque un tournant dans la carrière du réalisateur de *Sur mes lèvres,* c'est par sa manière de joindre des univers qui d'habitude ne communiquent presque pas : le cinéma français et Hollywood, le Mexique et la comédie musicale, la chute du masculin et la flamboyance du féminin. Avant de le quitter, nous lui demandons comment il rêve à ses films, de quelle manière certaines images s'imposent à lui pour devenir indispensables. "*J'ai l'impression de tenir un projet quand quelque chose s'éclaire dans le fond de ma tête ; alors j'imagine des formes*", décrit le cinéaste, presque énigmatique, avant de préciser sa pensée. "*La question de savoir comment nous vient une idée est assez étonnante. On peut s'allonger sur son lit et attendre. Ou alors, on peut, tous les matins que Dieu fait, se mettre à sa table, à son clavier, écrire ou ne pas écrire… On ne cherche pas un sujet, on s'inspire de partout. Je lis, je vois des expositions, je rencontre des gens. Je pense qu'il faut créer le champ de réception nécessaire à l'émergence d'une idée. De tout temps, j'ai été marqué par le domaine assyrien au Louvre. J'y suis allé la semaine dernière encore, on y apprend la grande histoire. Je peux aussi lire et relire* Histoire de la guerre du Péloponnèse *de Thucydide. Récemment, j'ai été impressionné par l'exposition de Matthew Barney à la Fondation Cartier, ou celle consacrée à Vermeer au Louvre. Tout cela crée un magma. Et puis là-dedans, une idée va tomber et se cristalliser.*"

Emilia Pérez de Jacques Audiard. En salle.

ZADIG&VOLTAIRE

MEGALOPOLIS DE FRANCIS FORD COPPOLA

© Le Pacte.

Œuvre pharaonique qui germait en lui depuis la fin des années 70, le nouveau film du cinéaste culte brosse le terrifiant portrait d'un monde dominé par l'affrontement entre populisme d'extrême droite et idéalisme.

Cinéma – *Megalopolis*

Par Olivier Joyard

En arrivant à la conférence de presse consacrée à *Megalopolis,* pendant le Festival de Cannes, Francis Ford Coppola a fait remarquer que lors de la dernière présentation d'un de ses films sur la Croisette, il portait sa fille Sofia sur ses épaules. Elle n'avait que 8 ans. Le double vainqueur de la Palme d'or (en 1974 pour *Conversation secrète,* en 1979 pour *Apocalypse Now*) en avait, pour sa part, à peine quarante. Un vrai jeunot, mais déjà une star. L'auteur de la trilogie du *Parrain,* entre 1972 et 1990, est aujourd'hui âgé de 85 ans. Sa seule présence en compétition dans le plus grand festival du monde a contribué à rassurer les cinéphiles sur la persistance d'une haute idée de leur art. Comme si, à travers lui, le cinéma pouvait toujours prôner une place centrale dans la culture, faire réfléchir collectivement, garder son rôle de phare dans la nuit, quand bien même il s'agirait d'une douce illusion. C'est ce que Coppola lui-même a sous-entendu, s'exprimant ce jour-là devant un parterre de journalistes internationaux transis d'admiration : "*Le rôle des artistes consiste à mettre en lumière la vie contemporaine, comme me l'a dit un jour le producteur de théâtre Joseph Papp. J'ai trouvé cela très pertinent. Ils peuvent éclairer notre lanterne. Ne pas le faire, c'est comme fabriquer un hamburger sans aucun pouvoir nutritif, et c'est d'ailleurs ce qui se passe souvent. Mon rêve serait que les artistes permettent aux gens de mieux voir.*"

Mieux voir, traverser le miroir et le champ des grandes illusions : Coppola a travaillé ces motifs tout au long de sa carrière faite de plus de vingt-cinq films, commencée dans les années 60 et parsemée d'œuvres amples, souvent très différentes, marquées par l'exploration des dynamiques familiales et intimes les plus profondes. En plus de ses grands classiques *seventies,* on n'oubliera pas la décennie 1980, souvent moins cotée mais non moins belle : *Outsiders, Rusty James, Cotton Club,* le sublime *Peggy Sue s'est mariée, Jardins de pierre,* récit militaire à haute intensité mélancolique, mais aussi le chef-d'œuvre maudit par excellence, *Coup de cœur.* Cette histoire d'amour déçu située à Las Vegas est arrivée dans la carrière de Coppola juste après le succès mondial d'*Apocalypse Now.* Le cinéaste se sent pousser des ailes et veut utiliser des techniques ultra sophistiquées pour tourner cette comédie romantique nouveau genre, aux décors somptueux. Personne ne s'intéresse au résultat, la sortie en 1982 est une catastrophe. Celui qui, dans l'histoire, perd autour de 25 millions de dollars n'est autre que Coppola lui-même, qui a investi de l'argent personnel via sa société Zoetrope. Et se retrouve sur la paille.

C'est à ce précédent plutôt héroïque que beaucoup ont songé devant *Megalopolis.* Le film, qui raconte en version dystopique un monde dominé par l'affrontement entre populisme d'extrême droite et idéalisme – toute ressemblance… –, est entré dans la tête du cinéaste dès la fin des années 70. Inspiré par l'historien antique Salluste, Coppola prend alors des notes sur la chute de Rome et finit par se lancer dans l'écriture d'un canevas en 1983, avant de prévoir un tournage en 1989 dans la capitale italienne. Cette perspective est finalement repoussée, faute de moyens financiers. Suite à des échecs en salle, le réalisateur a perdu de son aura aux yeux de l'industrie hollywoodienne et doit abandonner. Mais il y pense toujours, réécrit le scénario des dizaines de fois au fil des ans. Plus de trois décennies ont passé quand, en 2001, Coppola peut enfin organiser des répétitions avec des acteurs et prévoit de tourner à New York, mais le 11 septembre plombe tout. L'atmosphère apocalyptique du film cadre un peu trop avec ce qui vient de se passer. En 2019, alors qu'il vient d'avoir 80 ans, l'ex-enfant terrible du Nouvel Hollywood prouve qu'il n'a rien perdu de son côté frondeur. Pour lui, *Megalopolis* représente le film d'une vie et rien ne l'empêchera de le mener à bien. Après la vente d'une partie de son vignoble californien, Coppola réunit les 120 millions de dollars nécessaires au projet, tourné à la sortie des divers confinements, entre New York et l'État de Géorgie.

Son idée centrale ? Revenir en arrière vers l'Empire romain (New York s'appelle dans le film "*New Rome*") pour mieux éclairer le présent, comme Coppola l'a expliqué : "*Les fondateurs de l'Amérique ne voulaient pas de roi et ont mis en place une nouvelle forme de gouvernement qu'on appelle république, avec un sénat et des lois. Quand j'ai eu l'idée du film il y a plusieurs décennies, j'avais le sentiment que c'était pertinent, mais je n'avais pas idée que la réalité me rattraperait à ce point. Ce qui se passe dans notre démocratie ressemble à la manière dont Rome a perdu sa république il y a des milliers d'années.*" Le point de départ de *Megalopolis* est donc politique, le cinéaste devenant même frontal quand il s'agit de désigner l'ennemi principal à ses yeux. "*Il existe une tendance mondiale qui consiste à aller vers la néo-droite, et même vers la tradition fasciste. C'est très effrayant. Celles et ceux qui étaient là pendant la Seconde Guerre mondiale ont vu les horreurs que cela produit. On n'a pas envie de le répéter.*" Le nom de Trump n'est pas cité, mais son ombre plane dans *Megalopolis,* qui a pour héros un architecte accroché à ses utopies généreuses (Adam Driver), en proie à la folie d'un maire ultraconservateur

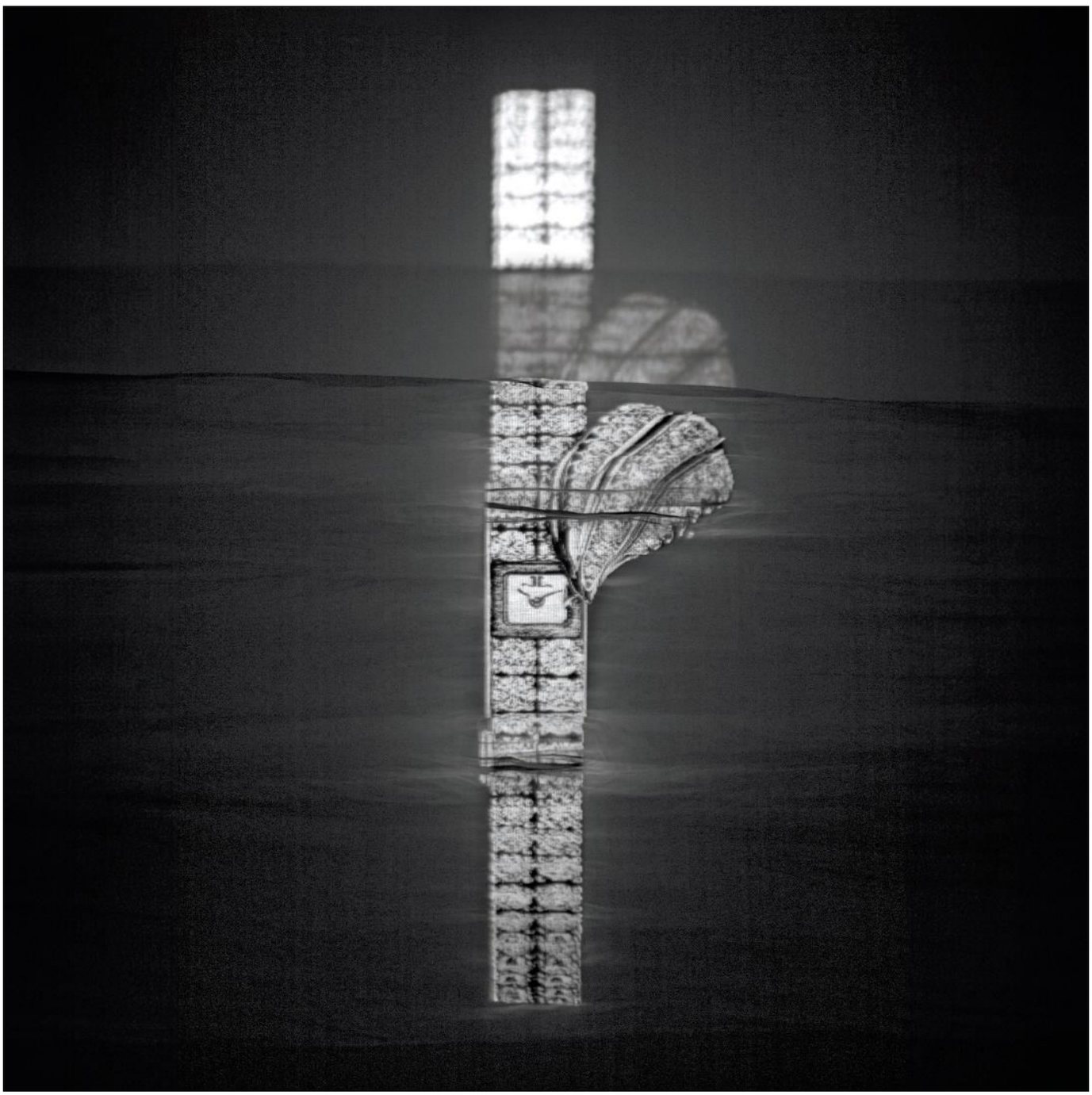
“Il existe une tendance mondiale qui consiste à aller vers la néo-droite, et même vers la tradition fasciste. C’est très effrayant. Celles et ceux qui étaient là pendant la Seconde Guerre mondiale ont vu les horreurs que cela produit.”
Francis Ford Coppola

(Giancarlo Esposito). Coppola situe ce dernier dans une lignée remontant à l’Allemagne des années 30. Cela ne fait pas de son film un modèle de légèreté : le caractère explicatif du propos l’empêche souvent de décoller. Mais si nous ne sommes pas devant un grand Coppola, *Megalopolis* intrigue souvent, fascine parfois, ne laisse jamais indifférent.

Parler de l’avenir de l’humanité et de la manière dont nos rêves se brisent, telle est l’ambition du cinéaste, qui se fiche assez radicalement de la bienséance narrative ou du bon goût. Nous sommes devant un objet totalement étrange, mêlant science-fiction, parabole politique, exploration romantique et comédie musicale pop. Coppola cherche à dénoncer la vulgarité de l’époque et sa fabrique d’images outrancières, mais il imagine simultanément la possibilité d’une beauté persistante, qu’il faudrait aller chercher à l’intérieur même de l’horreur. *Megalopolis* a beaucoup de limites, comme le traitement franchement rétrograde de certains personnages féminins, notamment la bimbo arriviste incarnée par Aubrey Plaza, ainsi qu’une forme de confusion dans le récit qui le rend retors. Mais on aime le souffle qui se dégage de l’ensemble et l’autoportrait terminal qui se dessine en creux, à travers ce héros architecte joué par Adam Driver, un homme brillant mais peu aimable, un artiste total capable d’arrêter le temps (“*Le sujet de l’art, c’est le contrôle du temps*”, a rappelé Coppola à Cannes), qui voudrait faire aboutir ses visions coûte que coûte. Autour de lui, les gens souffrent. Le monde sera-t-il plus beau malgré tout ? *Megalopolis* veut le croire, Francis Ford Coppola aussi, lui qui a jeté toutes ses forces dans la bataille pour mettre au monde ce projet pharaonique, événementiel, aussi fragile que le vieil homme qu’il est devenu. Dans un moment drôle et poignant, le cinéaste a précisé sa motivation : “*Tant de gens, au moment où ils meurent, se disent qu’ils auraient aimé faire ceci ou cela. Quand je mourrai, je pourrai me rappeler que je suis allé au bout de ce projet, que j’ai vu ma fille remporter un Oscar, que j’ai pu faire du vin comme j’en avais envie. Je serai tellement occupé à penser à tout cela que je ne remarquerai pas le moment où je disparaîtrai.*”

Megalopolis de Francis Ford Coppola. Sortie le 25 septembre.

Secrets

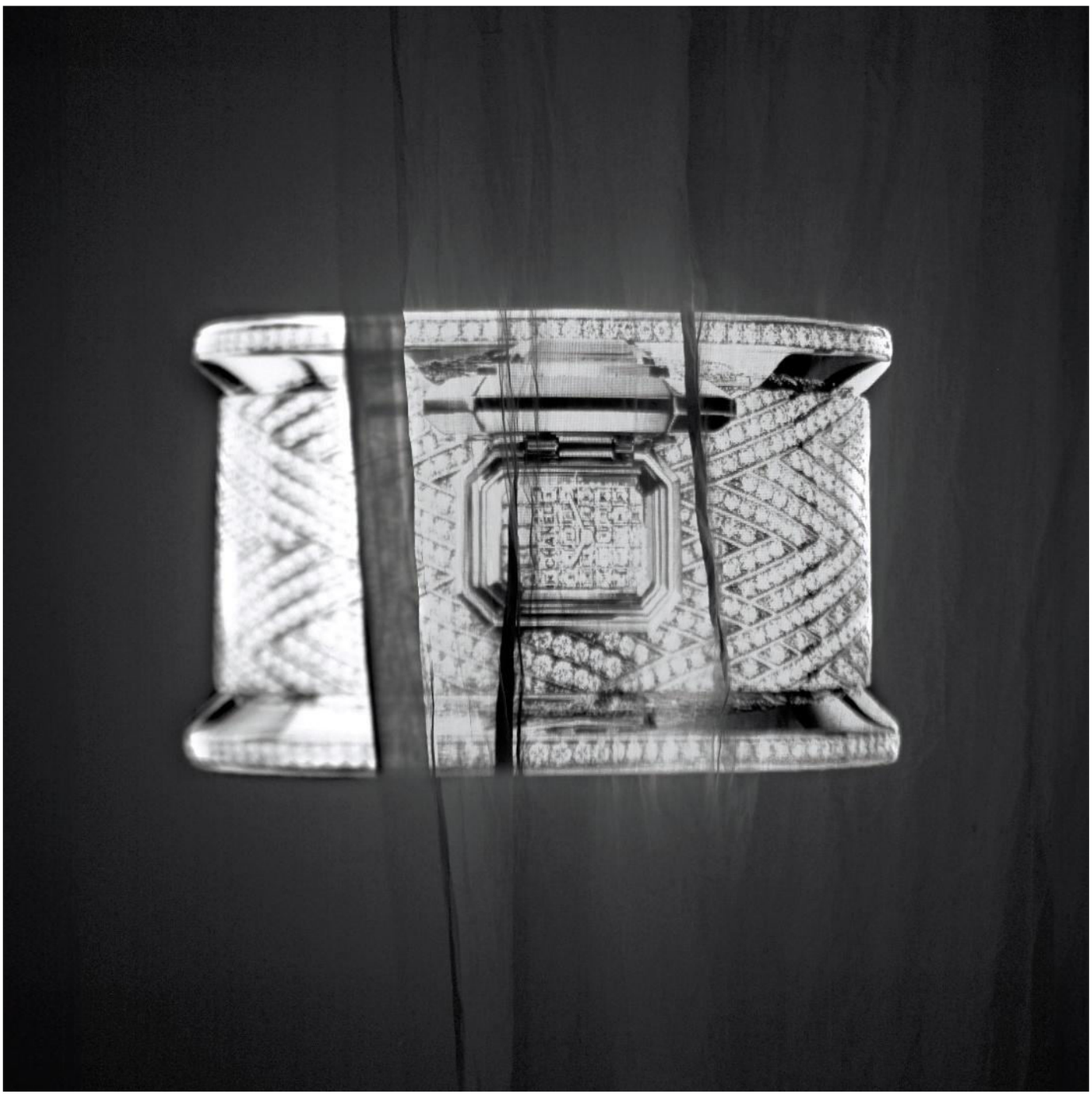


Par Rebecca Bleynie, direction artistique Blandine Chabani, illustration Eva Olivier

Chef-d'œuvre horloger, la montre à secret 101 Feuille doit son nom à l'illustre calibre JAEGER-LECOULTRE 101 dont elle est équipée. Il s'agit du plus petit mouvement mécanique au monde – 98 éléments assemblés à la main pesant à peine un gramme. Dans cette nouvelle version en or blanc, ce système de précision se dissimule sous une délicate feuille ornée de 171 diamants, eux aussi sertis à la main, un à un.

Éloge de la métamorphose, la collection Polymorph de CARTIER propose des bijoux transformables, telle cette exceptionnelle montre-broche. Inspirée par la majestueuse panthère signature de la maison, cette pièce entièrement pavée de diamants et rehaussée d'onyx évoque les griffes du majestueux félin sous la forme de quatre pierres de lune, dont l'une occulte avec grâce le cadran.

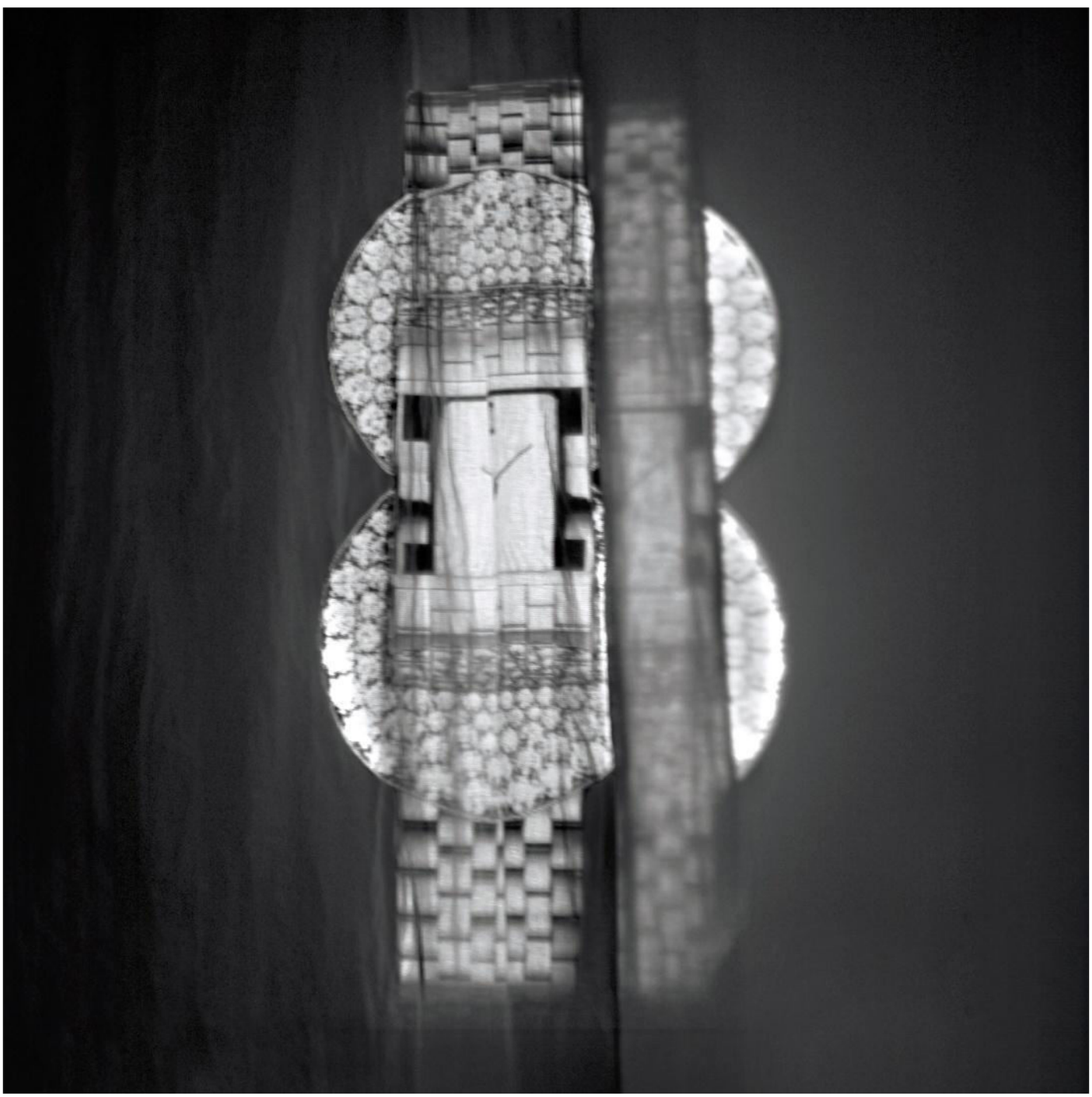
Intitulée Galons Dior, la nouvelle collection imaginée par Victoire de Castellane, directrice artistique de la joaillerie DIOR, s'incarne dans 81 créations inédites. Cette ligne de haute joaillerie s'inspire de la délicatesse des motifs et des finitions chers au grand couturier fondateur de la maison, comme sur cette montre La D de Dior Précieuse à Secret Galons, en or blanc entièrement serti de diamants.



La collection CHANEL Couture O'Clock célèbre le savoir-faire unique des ateliers de la rue Cambon. Flamboyant hommage à la haute couture, elle s'incarne notamment dans cette élégante montre à secret en or jaune serti de diamants. Revisitant les lignes graphiques d'une bobine de fil, elle dissimule son cadran derrière un éblouissant saphir jaune.

Présent sur de nombreuses créations de la maison HERMÈS, l'iconique clou pyramidal occulte le cadran de la célèbre montre à secret Médor née en 1993. Déclinée en haute joaillerie, celle-ci est proposée en quatre versions – l'une en or gris et trois en or rose –, toutes sublimées par un sertissage de diamants.

Jaeger-LeCoultre – Cartier – Dior – Chanel – Hermès – Van Cleef & Arpels.



Baptisé d’après le surnom de Louis Arpels, l’un des fondateurs de la maison VAN CLEEF & ARPELS, le bracelet Ludo, créé en 1934, connut un succès immédiat. Sa structure souple composée de mailles briquettes a aussi inspiré la montre Ludo Secret. Ornée d’un cadran de nacre, cette sublime création est désormais disponible en or jaune à motifs guillochés, en or rose et saphirs roses, ou en or rose et diamants.

Délectation

Photographie Mathieu Trautmann
Réalisation Laurence Hovart

À gauche : “Chloé L’Eau de Parfum Intense”, **CHLOÉ.**
Dentelle, SOPHIE HALLETTE.
À droite : “N°5 L’Eau”, eau de toilette, **CHANEL.**
Dentelle, HUREL.

“I Want Choo Le Parfum”, parfum, **JIMMY CHOO.**
Dentelle, SOPHIE HALLETTE.

“Sì Passione”, eau de parfum intense, **GIORGIO ARMANI.**
Dentelle, SOLSTISS.

“Apom”, eau de parfum, **MAISON FRANCIS KURKDJIAN.**
Dentelle, SOLSTISS.

“Million Gold For Her”, eau de parfum, **RABANNE.**
Dentelle, SOLSTISS.

“Carbone”, eau de parfum, collection Les Éternels, **BALMAIN BEAUTY.**
Dentelle, SOPHIE HALLETTE.

“La Nuit de HJ”, parfum, collection Les Classiques, **HENRY JACQUES.**
Dentelle, SOLSTISS.

“Barénia”, eau de parfum, **HERMÈS.**
Dentelle, SOLSTISS.

Retouche : Odalisques.

“Ambre Nuit”, extrait de parfum, collection Les Esprits de Parfum, **LA COLLECTION PRIVÉE CHRISTIAN DIOR.**
Dentelle, SOLSTISS.

MODE

Couture charnelle

Photographie Bastiaan Woudt
Réalisation Rebecca Bleynie

Masque, **DOLCE & GABBANA ALTA MODA.**

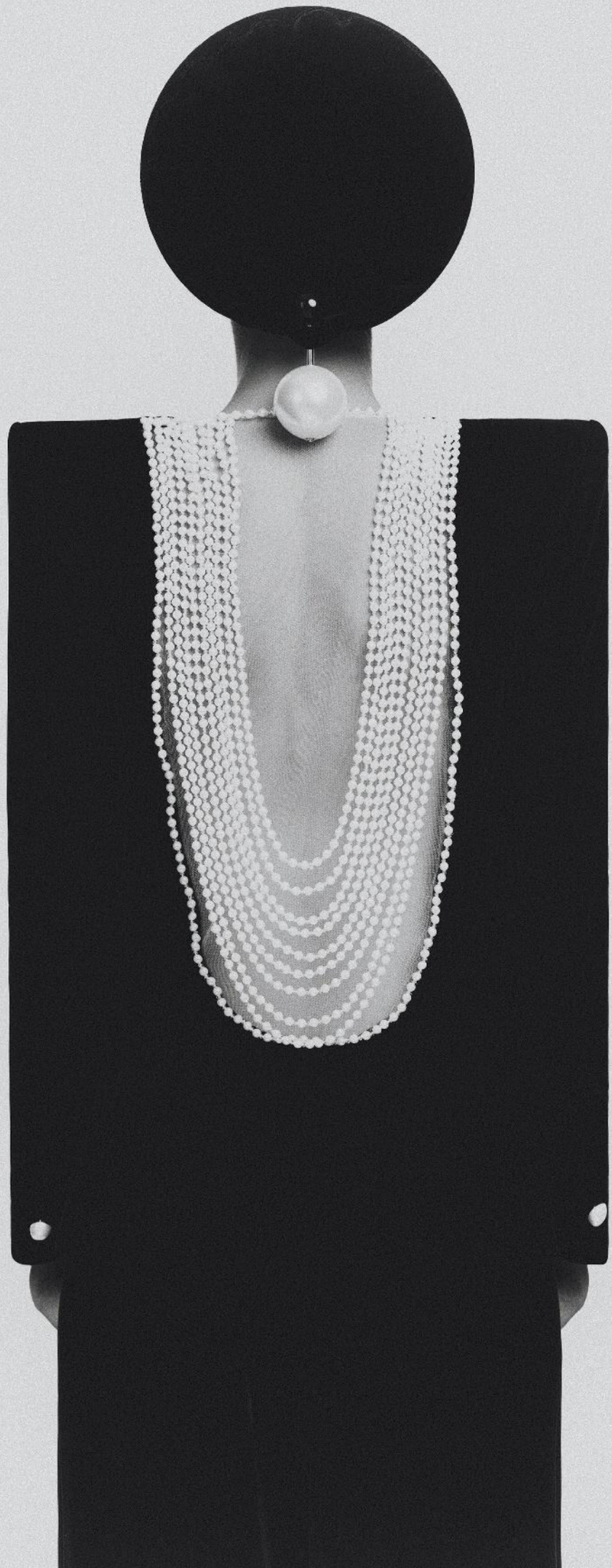
Robe en Nylon et escarpins,
BALENCIAGA.

Manteau-cape en taffetas, bustier et culotte en jersey brodé, **CHANEL HAUTE COUTURE.**

Cape en taffetas,
DOLCE & GABBANA
ALTA MODA.

Haut bénitier drapé
et jupe droite portefeuille
en laine, **CHRISTIAN
DIOR HAUTE COUTURE.**

Robe bustier en velours brodé de perles et de strass, et gants, **SCHIAPARELLI HAUTE COUTURE.**



Veste en velours de soie
et tulle brodés de perles, et
pantalon en velours de soie,
GIORGIO ARMANI PRIVÉ.

Robe rectangle en organza,
JEAN PAUL GAULTIER HAUTE COUTURE BY NICOLAS DI FELICE.

Boucle d’oreille, **JEAN PAUL GAULTIER HAUTE COUTURE BY NICOLAS DI FELICE.**

Robe asymétrique en gazar et crêpe de laine, et broche en diamants jonquille, **STEPHANE ROLLAND HAUTE COUTURE.**

Veste structurée en faille
et short en satin de papier,
VIKTOR & ROLF HAUTE COUTURE.

Robe sans manches en ersey, **DIDIT HEDIPRASETYO.**
Gants, **AGNELLE.**

Corset et jupe crayon achromatiques brodés à la main, **RAHUL MISHRA COUTURE.**

Robe longue fuseau
à grand col sculptural
en moiré de soie,
NATAN COUTURE.

Structure en métal recouverte d'un lainage tailleur et jupe en lainage, **CHARLES DE VILMORIN COUTURE.** Mannequins : Laura Reyes chez IMG Models. Lulu Wood chez Oui MGMT. Coiffure : Anne Sofie Begtrup avec les produits Oribe chez Wise & Talented. Maquillage : Maria Olsson avec les produits Byredo chez Wise & Talented. Creative partner : Janneke Schrey. Assistant photographe : Pietro Frizzi. Assistants réalisation : Thibaud Romain et Louise Victor. Retouche : Jan Hibma.

Photographies retouchées

BALENCIAGA

Blue velvet

Photographie Anthony Arquier
Réalisation Joana Dacheville

Robe en drap de laine, collant
et chaussures, **MIU MIU.**

Boucle d’oreille, **SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO.**

Veste et jupe en cuir, **MUGLER.**
Body, **MATERIEL.**

Robe et short en crêpe de soie, et chaussures, **PRADA.** Sac, **BARBARA BUI.**

Haut en tulle brodé et bonnet,
GIORGIO ARMANI.

Robe et gants en cuir, **VERSACE.**

Robe en drap de laine, **MAX MARA.** Chaussures, **COPERNI.** Bracelet et collier, **AREA.**

Pull en laine et jupe à franges en cuir, **ALAÏA.** Bracelets, **SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO.**

Body en mesh brodé de plumes, **COURRÈGES.** Ceinture, **CHANEL.** Boucles d'oreilles, **CHANEL HAUTE JOAILLERIE.**

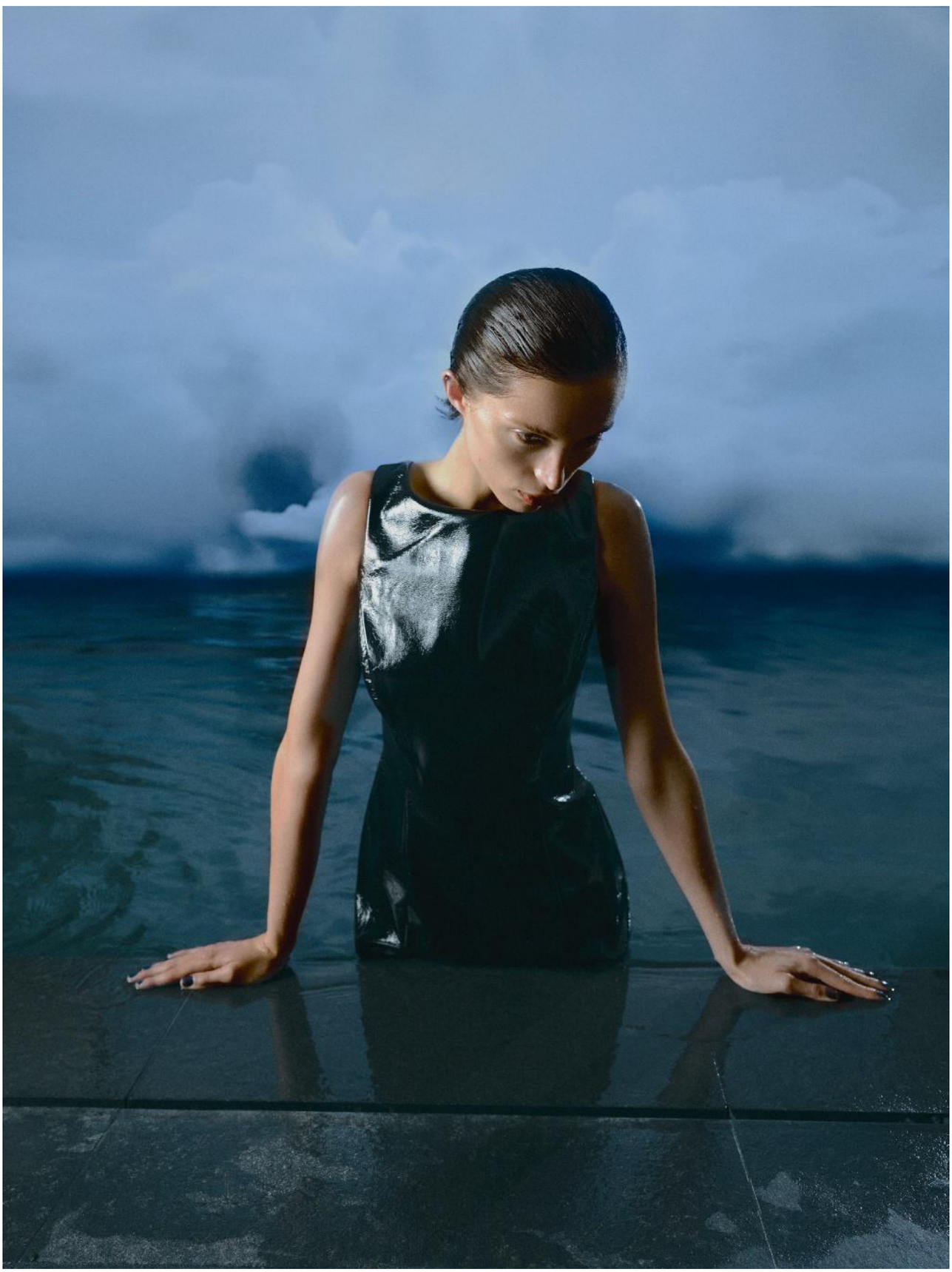
Haut et jupe en jersey brillant, ceinture, bracelets et boucle d'oreille, **SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO.**

Robe en velours, collant et chaussures, **BALENCIAGA.**

Robe en drap de laine et
collant, **MIU MIU.**

Robe en cuir et chaussures,
DSQUARED2.

Veste en cuir clouté et pantalon, ceinture et bagues, **HERMÈS.**



Robe en vinyle, **GUESS.**

Manteau en cuir et fausse fourrure, **BURBERRY.** Chaussures, **ALAÏA.** Collant et boucles d'oreilles, **SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO.** Collier, **ZYLBERSTEIN.** Gants, **EVANBENJAMIN.** Mannequin : Lulu Wood chez Oui MGMT. Coiffure : Anastasiia Tymoshchuk chez Agence Saint Germain. Maquillage : Marielle Loubet chez Calliste Agency. Manucure : Séverine Loréal chez Call My Agent. Set design : Alexandre Roy. Assistant photographe : Kevin Drelon. Assistants réalisation : Matéo Ferreira et Andrey Zouari. Production : Aurea Productions.

Divine Joan

Photographie Fabien Montique
Réalisation Maher Jridi

Haut, jupe et turban en tulle transparent, culotte, ceinture, bijoux et sandales, **SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO.**

Body et jupe en laine, gants
et escarpins, **ALAÏA.**

Robe drapée en jersey, masque et bracelet, **BALENCIAGA.**

Robe en matière technique
brodée et legging en maille,
LOUIS VUITTON.

Manteau en laine, **STELLA McCARTNEY**. Cuissardes, **CHLOÉ**.

Robe en coton et gants,
MIU MIU.

Veste en cuir, pantalon en laine, boucle d'oreille, ceinture et boots, **SCHIAPARELLI.**

Trench et chapeau en cuir, **ROBERTO CAVALLI.** Bijoux, **ALEXANDRE VAUTHIER.**

Manteau et pull en laine, et cuissardes, **FENDI**. Mannequin : Joan Smalls chez No Smoking Period. Coiffure : Anne Sofie Begtrup avec les produits Oribe chez Wise & Talented. Maquillage : Harold James chez The Wall Group. Manucure : Joanna Memmi chez Home Agency. Assistants photographe : Philip Skoczkowski et Clovis Tanguy. Assistant réalisation : Ricky Saingre. Retouche : SAM-Retouch. Production : Psychic Prod.

Paris mon amour

Photographie Matthias Vriens
Réalisation Samuel François

Robe en crêpe de coton
et laine, **MIU MIU.**

Manteau en soie et cachemire,
LORO PIANA.

Robe en soie et casquette, **PRADA.**

Robe en soie imprimée et ceinture, **CHANEL.**

Veste en laine, **SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO.**

Pull en laine et jupe en maille métallique, **TOD'S.** Lunettes de soleil, **COURRÈGES.**

Robe en drap de laine, **LOUIS VUITTON.**

Chemisier en soie, culotte et guêtres, cuissardes, collier et lunettes de soleil, **CHLOÉ.**

Smoking en grain de poudre et satin duchesse, et soutien-gorge, **NINA RICCI.** Cuissardes, **CHLOÉ.**

Blazer et short en coton et laine, et foulard en soie, **GUCCI.** Chaussures, **SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO.**

Robe en soie brodée de perles, **HERMÈS.**

Smoking sans manches en laine et soie, et soutien-gorge en satin et dentelle, **DOLCE & GABBANA.**

Trench en coton et chapeau, **DIOR.** Mannequin : Merlijne Schorren chez Viva Model MGMT. Coiffure : Rimi Ura avec les produits Hair Rituel by Sisley. Maquillage : Thomas Lorenz avec les produits Dior Beauté chez by_janekate. Manucure : Sophie Adam avec les produits Kure Bazaar chez Calliste Agency. Assistante réalisation : Ismène Duprat. Retouche : Post By BJ. Merci aux Bateaux-Mouches de Paris.

Volupté

Photographie Tom Munro
Réalisation Charles Varenne

Robe en mousseline de soie, **FERRAGAMO.**

Robe en soie et dentelle,
et collier, **GUCCI.**

Combinaison bustier en organza et soie, **ALEXANDRE VAUTHIER HAUTE COUTURE.** Sandales, **SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO.**

Robe en mousseline de soie, **FERRAGAMO.**

Robe en résille, soutien-gorge et culotte, **DOLCE & GABBANA.**

Robe en soie brodée,
LOUIS VUITTON.

Haut en maille et jupe en laine, **SPORTMAX.** Sandales, **SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO.**

Veste en fausse fourrure et culotte, **EMPORIO ARMANI.**

Veste et pantalon en crêpe, et boucles d'oreilles, **SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO.**

Pull en laine, **FALCONERI.**

Robe en jersey drapé, **BALENCIAGA.** Sandales, **SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO.** Mannequin : Beauïse Genç chez Viva Model MGMT. Coiffure : Peter Gray chez Home Agency. Maquillage : Wendy Rowe chez Artlist Paris. Assistants photographe : Shane Ryan et Luke Regan. Assistante réalisation : Colleen Finnerty. Retouche : Big Sky Post. Production : 2b Management.

De gauche à droite : robe en mousseline, robe en georgette de soie, haut et jupe en organdi laqué et plumes d'autruche, **FERRAGAMO.** Bottes, **AIGLE.**

Sensualisme

Photographie Elina Kechicheva
Réalisation Irina Marie

De gauche à droite : robe longue en tulle et robes en maille de soie et perles, **DIOR.**

Manteau en laine, **FENDI.**

Haut en sequins et jupe en tulle,
GIORGIO ARMANI.

De gauche à droite : robe en soie, **MAISON MARGIELA.** Bustier en soie, **MAISON MARGIELA.** Parka en coton laqué brillant, **CHLOÉ.** Bottes, **AIGLE.**

De gauche à droite : robe longue en cuir, robe longue en matière technique à effet cristal et redingote en laine et cachemire, **LOUIS VUITTON.**

De gauche à droite : manteau noir, **LONGCHAMP.** Robe en tulle brodé de sequins, **ELISABETTA FRANCHI.** Robe longue en laine noire, **LONGCHAMP.**

Veste et short en jacquard de laine, **GUCCI.**

Long manteau en jacquard irisé,
et robe en cachemire, **CHANEL.**

Robe en viscose, **BOTTEGA VENETA.** Mannequins : Boyka Matova, Yasmina Rade et Yana Kotseva chez Ivet Fashion Model MGMT. Coiffure : Parashkev Todorov Finchi. Maquillage : Eliza Popova. Assistant photographe : Alexander Osenenski. Assistant réalisation : Fernando Damasceno. Production : Krasi Genova et Viktor Popov. Merci à Junó Hotel, Sofia, Bulgarie.

À fleur de peau

Photographie Koto Bolofo
Réalisation Rebecca Bleynie

Gilet sans manches en laine, **MOSCHINO.** Culotte, **INTIMISSIMI.** Collant en résille, **CALZEDONIA.**

Robe en dentelle et velours,
et culotte, **GUCCI.**

Pull en soie brodée de plumes,
BRUNELLO CUCINELLI.

Soutien-gorge et culotte, **INTIMISSIMI.** Chapeau, **BENJAMIN BENMOYAL.**

Combinaison en résille brodée de cristal et sandales, **TOM FORD.**

Combinaison en dentelle,
SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO.

Soutien-gorge et culotte, **SIMONE PÉRÈLE.** Gant, **THOMASINE.**

Robe en satin, dentelle
et tulle, **PINKO.**

Bustier, **BALMAIN.** Culotte, **INTIMISSIMI.**

Robe en mousseline et dentelle,
ANIYE RECORDS.

Gants, **THOMASINE.** Mannequin : Bo Exters chez Next Management. Coiffure : Anne Sofie Begtrup avec les produits Oribe chez Wise & Talented. Maquillage : Maria Olsson avec les produits NARS chez Wise & Talented. Assistants réalisation : Thibaud Romain et Nathalie Aptecar. Numérique : Daniele Sedda. Retouche : Processus. Production : ArtSphere.

Haute joaillerie

Luxure

Photographie Toby McFarlan Pond
Réalisation Rebecca Bleynie

À gauche : collier “Vision” en platine, or jaune, saphirs jaunes et diamants, collection Awakened Hands, Awakened Minds, **LOUIS VUITTON HAUTE JOAILLERIE.**

À droite : collier haute joaillerie “Chyseis” en platine, rubellites, calcedoines, onyx et diamants, collection Nature Sauvage, **CARTIER.**

Collier transformable “Endless Horizon” en or blanc, saphir de Ceylan, lapis-lazuli et diamants, collection Monsieur Fred Ideal Light, **FRED.**

Collier “Protection, Forces of Nature” en or jaune et diamant jaune intense,
DE BEERS.

Collier “Sable Noir” en or blanc, sable noir et diamants, collection haute joaillerie Carte Blanche, Or Bleu, **BOUCHERON.**

Collier “Serenity” en platine, perles Akoya, tanzanites, aigues-marines, saphirs, spinelles et diamants,
TASAKI ATELIER.

Collier en platine, or blanc, émeraudes et diamants,
GRAFF.

Collier haute joaillerie “Tubogas” en or rose, onyx, grenat mandarin et diamants,
BULGARI.

L'ÉROTISME AMBIGU DE GAHEE PARK

Les toiles figuratives de cette artiste contemporaine plongent le spectateur dans d'incongrues situations intimes où il est placé en position de voyeur. Sous ses yeux apparaissent des scènes érotiques semées de détails surréalistes, lointaines réminiscences de l'enfance de l'autrice…

Par Éric Troncy

Fun and Games, sa récente exposition à la galerie Perrotin de New York, juste avant l'été, a montré une fois encore l'extrême singularité de sa peinture, que la critique d'art australienne Jennifer Higgie décrit comme "*fantastique, sensuelle, parfois sinistre*". Elle a toutes ces qualités en effet – et aussi bien d'autres bizarreries, telle la présence récurrente de poissons et de crustacés dans les scènes qu'elle figure et qui, personnages ou non, semblent des natures mortes. Sa peinture est destinée à être vue, mais elle la fait aussi "*pour voir*", voir où son esprit la conduit, où la porte sa fantaisie, comme une sorte d'outil d'introspection. Elle n'est pas autobiographique mais garde en elle, fondamentalement, le lien qu'elle entretient avec l'histoire personnelle de son autrice, qui en a fait, dès son enfance passée en Asie, un instrument d'émancipation – et de libération !

En ce qui concerne les poissons, GaHee Park esquisse un semblant de justification : "*Ma grand-mère vendait du poisson sur les marchés en Corée, et j'ai passé beaucoup de temps au milieu des poissons – morts – et des crustacés. Les avoir observés depuis mon plus jeune âge me donne sans doute envie de les peindre. Pour moi, ils ont à la fois quelque chose de familier, mais aussi de très étranger…*" Pour le reste, les choses sont moins littérales : "*Il est difficile de décortiquer des motifs individuels. Ils proviennent tous d'une combinaison de ce qu'ils signifient et de ce qu'ils représentent, de la façon qu'ils ont d'évoquer des thèmes, des sujets ou des états d'âme qui m'intéressent, et de la manière dont ils fonctionnent en tant qu'éléments formels d'une composition. Et enfin, du type de narration qu'ils allument en moi.*"

Elle a grandi à Séoul, où elle est née en 1985 et où elle demeura jusqu'à ses 20 ans, dans une famille qu'elle décrit comme "*très catholique*" et qui avait pour elle des ambitions bien précises : "*Mes parents voulaient que je me marie, que je sois très catholique, que j'enseigne le catéchisme à l'église. À l'origine, ils m'auraient bien vue pianiste, mais j'étais vraiment trop peu douée dans ce domaine.*" Un peu accablés par les faibles dispositions dont la jeune GaHee fit preuve avec un piano, et constatant qu'elle passait l'essentiel de son temps à dessiner, ses parents l'inscrivirent à un atelier de dessin chez une vieille dame dont, elle s'en souvient, le jardin était planté de kakis – aujourd'hui, ils apparaissent parfois dans ses compositions. Elle s'y rendit tous les après-midi, acquérant sans même s'en rendre compte une solide technique. Surtout, elle trouvait dans cette activité artistique un exutoire à son incompréhension de la société coréenne de

Photo : Paul Litherland. Courtesy of the artist and Perrotin.

Under Cover (2023) de GaHee Park. Huile sur toile, 152,4 x 116,8 cm.

Point de vue – GaHee Park

Photo : Paul Litherland. Courtesy of the artist and Perrotin.

Marine Dreams (2024) de GaHee Park. Huile sur lin, 203,2 x 345,4 cm.

l'époque, qu'elle jugeait insupportablement sexiste. Dans ses carnets, elle dessinait des sexes d'homme et des sexes de femme – puis collait les pages entre elles afin que sa mère, qui avait pris la fâcheuse habitude de fouiller sa chambre depuis qu'elle savait qu'elle fumait des cigarettes, ne puisse pas les voir. *"Je pense qu'il est courant chez les enfants élevés dans les principes catholiques, comme moi, de devenir sournois."*

Lorsque, au cours de ses études, elle émit le souhait d'aller aux États-Unis pour apprendre l'anglais, il fallut négocier. *"Mes parents répliquèrent : 'Eh bien, si tu enseignes le catéchisme à l'église pendant un an, nous t'enverrons pendant un an en Amérique étudier l'anglais.'"* Elle accepta sans regimber, se leva tous les matins à 5 heures pour aller jouer de l'orgue à l'église et obtint gain de cause. *"Et ils m'envoyèrent en Amérique, à Miami, où, pour tout vous dire, je fis la fête tous les soirs non-stop pendant un an."* Le retour à Séoul fut brutal. *"Mes camarades étudiants commencèrent à me traiter de traînée parce que j'étais allée en Amérique..."* Elle partit donc étudier l'art à Philadelphie. Elle se souvient de Dona Nelson, l'une de ses professeures. *"Elle voulait louer une voiture, une très belle voiture américaine. Et de Philadelphie, elle voulait conduire les étudiants qui avaient envie de l'accompagner au Met, où elle se répandit en exclamations en face de chaque œuvre accrochée devant elle. Elle s'y rendit cinq fois dans l'année, et elle allait chaque fois devant la même peinture, une œuvre de Balthus, et s'écriait devant elle que c'était la meilleure !"* Comme tous les autres professeurs de la Tyler School of Art de Philadelphie à cette époque, Dona Nelson enseignait la peinture abstraite, et, par conséquent, GaHee Park reçut une formation en peinture abstraite – une information utile pour l'appréhension de son œuvre.

Natures mortes ou situations mettant en scène des personnages, ses peintures semblent toujours être des natures mortes. Les personnages, les animaux ou les fruits y occupent une place strictement identique : celle d'éléments décisifs à la composition tout autant qu'à la narration. Ses personnages sont toujours dans un état d'immobilité absolue, allongés ou prenant la pose. Ils ne sont engagés dans aucune action importante ou hautement significative. Ils sont, surtout, avares d'émotions. GaHee Park répond à cela de curieuse manière : *"Je cherche également à ne pas exprimer certaines émotions. Je pense qu'il n'est pas juste que les artistes donnent tout."* On voit dans sa peinture, sans aucun doute, le souvenir de Balthus, et aussi du Douanier Rousseau, autant de surréalisme que de maniérisme italien et, comme bien des œuvres figuratives contemporaines, elle combine pléthore d'influences hétéroclites.
On reconnaît dans le traitement des chevelures un peu de Fernand Léger, dans les aplats de couleur très légèrement modelés un peu d'Alex Katz, dans l'exposition et la posture des corps un peu de Pierre Molinier, dans les personnages à deux yeux ou trois bouches un peu de cubisme… Ses sujets sont principalement des scènes de la vie domestique, mais le spectateur y est toujours placé dans la position du "voyeur", et quelque chose d'incongru s'y exprime : même les fruits et les fleurs – avec une évidente préférence pour les anthuriums – de ses natures mortes semblent avoir de douteuses connotations érotiques.

***"J'adore les belles choses. Je ne peux tout simplement pas m'empêcher** d'apprécier tout ce qui se trouve autour de moi, je pense que cela est un cadeau qui nous est offert. Mais je peux aussi utiliser ces choses pour lutter contre ce qui est construit, c'est-à-dire engendré par l'homme"*, souligne GaHee Park. À la surface de ses tableaux cohabitent en effet une certaine forme de calme exprimée par un style presque décoratif (des peaux impeccables, comme si on les voyait à travers un filtre TikTok) et les pulsions sourdes de toutes sortes d'inconvenances. Rien, dans le récit, n'est explicite, et l'artiste cultive l'ambiguïté comme valeur cardinale. Il faut faire avec ce qu'elle nous donne et se laisser perturber par le moindre détail.

Ainsi m'est-il apparu que la décision qui la conduisit à représenter, sur la table d'*Under Cover* (2023), l'une des œuvres exposées à New York, deux poissons qui semblent avoir été vidés (plutôt que deux poissons entiers tels qu'on les trouve dans la nature), n'allait pas de soi. De même qu'une légère protubérance, à la surface de la nappe blanche, et qui maintient en place un demi-citron. Souvent inconsciemment, l'esprit enregistre ces détails, ces informations comme autant de bugs entravant le raisonnement, et qui nous libèrent d'un sens unique pour nous faire accéder aux joies de l'équivoque.

Son œuvre – c'est ce que l'on voit dans l'exposition new-yorkaise – s'est un peu émancipée de ses origines, et GaHee Park semble désormais affranchie des récits personnels. Comme si, après avoir contribué à son émancipation, elle s'était émancipée à son tour. Juste retour des choses. *"Pendant un temps, j'ai pensé que je travaillais sur l'identité parce que ma propre expérience comptait énormément, les relations avec mes parents, mon pays d'origine… Mais je ne pense plus que l'identité ou cette expérience personnelle m'inspirent autant qu'avant. D'ailleurs, je ne peins même pas de personnages coréens !"*

Photo : Paul Litherland. Courtesy of the artist and Perrotin.

Fun and Games (2023) de GaHee Park. Huile sur toile, 172,7 x 182,9 cm.

Voyage

Les fleurs du mal

Photographie Guido Mocafico

Série photographiée pour *Numéro* 33 (2002). Réalisation Nelson Sepulveda. Traitement de l'image : Marie Zacchi.

English text

What a number!
263 MONICA BELLUCCI
Interviews by Delphine Roche and Olivier Joyard, portraits by Jean-Baptiste Mondino

Exhibition of the month
266 JULIE MEHRETU AT THE PALAZZO GRASSI
By Thibaut Wychowanok

Viewpoint
268 GAHEE PARK, AN ART OF AMBIGUOUS EROTICISM
By Éric Troncy

What a number!

MONICA BELLUCCI

In a career of over 60 international movie productions, Monica Bellucci has used all her talent and fascinating beauty to portray a whole variety of different roles. This autumn, as well as starring in the much-awaited *Beetlejuice Beetlejuice*, the latest movie from director Tim Burton, the iconic Italian actress is appearing in Rizzoli's new book *Monica by Dolce & Gabbana*. With photos selected by Babeth Djian, it looks back over her 30-year collaboration with the illustrious fashion duo, for whom she represents an eternal muse.

Interview by Delphine Roche, portraits by Jean-Baptiste Mondino

For over 30 years, Domenico Dolce and Stefano Gabbana have remained faithful to their muse, who represents for them the eternal emblem of Italian female beauty. A new book, *Monica by Dolce & Gabanna*, celebrates both their friendship and their collaboration.

NUMÉRO: What are your feelings about *Monica by Dolce & Gabbana*?
MONICA BELLUCCI: I'm very honoured that Domenico Dolce and Stefano Gabbana decideded they'd like to do this project to celebrate our 30 years of friendship. For it really is friendship that links us, a deep affection that expresses itself in a professional relationship. And that relationship produced all the pictures you see in the book. We couldn't have done it without the magnificent Babeth Djian, who, alongside Domenico and Stefano, selected all the photos that best represent our collaboration. Babeth is such a master at mixing sensuality and elegance, and it was she who created all the magic in the book.

In both Dolce & Gabbana's publicity campaigns and their 1990s runway shows, you were always more of an actor than a model, playing Italian female archetypes.
Absolutely – that's how Domenico and Stefano's work functions. I discovered them through their first campaign, when I was starting out in fashion. Shot by Ferdinando Scianna, and starring the model Marpessa, it really captured the atmosphere of Sicily and the beauty of the south. Scianna is a Sicilian photographer, and he really understands the Mediterranean spirit [a member of Magnum, he starting documenting everyday Sicilian life in the 1960s, and in the 1980s began to feature Marpessa in his shots]. That first campaign really struck me at the time – it felt as though a new wind was blowing. It tackled ancestral themes, such as Sicily and the Mediterranean, while Marpessa was overflowing with sensuality. She wore a black dress that wasn't particularly revealing, but her femininity

was absolute dynamite. In that first campaign, you really felt all Domenico and Stefano's *italianità*. Since then, their brand has grown and evolved, but they've remained entirely faithful to that profoundly Italian character.

Your work with Dolce & Gabbana also had an effect on your acting career, since you met the director Giuseppe Tornatore while shooting one of the brand's campaigns. He would later cast you in the cult film *Malèna*.

Yes, that's right. I had enormous respect for Giuseppe Tornatore because I saw his movie *Cinema Paradiso*, a masterpiece that I believe will go down in the history of cinema. At the end of our Dolce & Gabbana shoot, he told me he had a script in mind that he'd like to see me lead, and that if one day he managed to make it happen, he would call me. Years later, while I was in Puerto Rico shooting *Suspicion* with Morgan Freeman and Gene Hackman, he offered me the role of Malèna. The movie made a big splash, was nominated for the Golden Globes, and offered me the possibility of an international career. It still very much resonates today, because it deals with a timeless theme: what does beauty awake in us? Curiosity, but also violence and obsession. *Malèna* talks about difference too – in the film, her beauty makes her different, but it could easily have been something else. So you could say that Tornatore tackled a sort of ancestral subject, and chose me to illustrate it. One of the scenes in the movie has become totally cult – I've seen singers and actors reprising it on Instagram. After becoming poor during the war, Malèna is forced to prostitute herself, because that's the only way she can survive. With her hair cut short and dyed red, she sits down in a bar, lifts a cigarette to her lips, and all the men in the room rush to light it for her. By looking at what is absolutely primordial in beauty, Tornatore himself created an archetype.

You first started working with Dolce & Gabbana in the 1990s, and you're still working with them today. That kind of longevity is very rare in the fashion world.

Obviously Domenico and Stefano have many muses, and I myself work with other designers. But a deep bond has always linked us, an affair of the heart. It's a constantly evolving collaboration.

Interview by Olivier Joyard

Tim Burton's much-awaited *Beetlejuice Beetlejuice* will open this year's Venice Film Festival. Though follow-ups are not always welcome, this one truly whets the appetite, for not only does the sequel to the cult movie *Beetlejuice*, Tim Burton's 1988 megahit, feature the original cast, it also gives a starring role to one of our most iconic actors, who has lit up French, European, and international cinema for the past two decades: Monica Bellucci.

After an extraordinarily varied career – she has starred in films as different as *Irreversible* or *Matrix*, collaborating with figures such as Philippe Garrel and Claude Lelouch along the way – she is now trying her hand at Gothic horror, of the wry, poetic, *Edward Scissorhands* kind. In *Beetlejuice Beetlejuice*, she plays the role of Delores, the wife of the main character. Ahead of the film's screening at this year's Venice Film Festival, *Numéro* met up with the actor in her Paris home to discuss this unforgettable shoot.

NUMÉRO: *Beetlejuice Beetlejuice* is here! And what's more, you're starring in it. How did that come about?

MONICA BELLUCCI: Well, Tim just said that he was thinking of me for a key role in his movie. I'm honoured and delighted to be part of such a brilliant cast, with the actors from the original film, Winona Ryder, Catherine O'Hara, and Michael Keaton, but also Jenna Ortega. Three generations of women are represented in the movie. I play the role of Beetlejuice's wife, Delores. In the film, we split up in a very particular way that I won't spoil for you. [Laughs.] What links the two characters is their darkness – I play a dangerous soul guzzler, a true baddie, who deals with dead people, but not in a good way!

I have to say you look rather different in the movie…

Yes, my character is covered in scars. Make-up took three hours every day, but that didn't faze me in the least. Artistically, from building the character to donning Colleen Atwood's incredible costumes, *Beetlejuice Beetlejuice* has been an amazing experience. When shooting a Tim Burton movie, everything is impressive, especially the set design. He doesn't use a lot of digital effects, creating illusion in other ways. So you have real monsters in front of you, which helps you react with sincerity. When you're doing a shoot in front of a green screen, you have to imagine objects and people that aren't there, which makes it more complicated.

How would you define Tim Burton's universe?
Funny, shocking, poetic… His movies speak to every generation, from children to grandparents, because Tim manages to create unpredictable situations. That's what makes him unique. He likes to draw an awful lot, which makes working with him even more fascinating. For Tim, both the goodies and the baddies have a pure, naïve side to them, but also something very dreamlike. It's the case for my character, who you can easily identify with. In real life, we all have our scars, and we do what we can to survive.

What makes Burton so different is his ability to bring reality into a very dream-like world.
A truth comes through in a world that's a construct, sometimes a highly mannered one. At times we're asked to overact, but Tim manages to bring humanity to it all. Though his movies appear distant from real life, the emotions always ring true, like the beauty in *Edward Scissorhands*. It's as though Tim were able to reveal the "monsters" in all of us, not necessarily in the negative sense, but in the meaning of the original Latin, *monstrum*, literally "that which is different." Tim shines the spotlight on those who don't comply with society's canons and codes. It's a philosophy for him.

Would you say you have a drive to be different?
Yes. Some of the characters I've played have to survive in a world dominated by men. In *Malèna*, for example, or *The Passion of the Christ*, or *Irreversible*. I've also been in movies influenced by the world of cartoons, like *Dobermann, Brotherhood of the Wolf*, *Shoot 'Em Up*, *Asterix & Obelix: Mission Cleopatra*, *The Brothers Grimm*, and even James Bond, which has a cartoon side to it. I've often played larger-than-life characters, but this is the first time I've ever done Gothic horror.

Would you say you're a fan of the cartoon aesthetic?
I learned to read with cartoons, and I like the strong, metaphorical stories they tell, as though exaggeration helped represent reality better. Perhaps the fact that I've worked with many filmmakers who like the style can be explained by my physical appearance when I was young. My body opened up a space for that kind of thing. Now, with the body of a more mature woman, I can breathe life into different types of character.

In cinema, there's a whole history of male directors shooting the woman in their life. As Tim Burton's partner, *Beetlejuice Beetlejuice* must have been a rather special experience for you.
The role of Delores wasn't actually written for me – the script was already finished when I met Tim, in November 2022. At the beginning, he wasn't even sure he'd be able to make the movie, but in the end everything fell into place, and he was very happy about it, because he'd had it in mind for quite a while. That's when I came along. He chose me, but I'd also say we chose each other to do this shoot. The result is this character, who isn't what you'd call a classic monster, but rather a creature. Despite her scars, Delores is still beautiful in her own way.

Do you like the word creature?
A creature is something that departs from the ordinary, so yes! Especially since you can imagine a creature in many ways, from a great beauty to Frankenstein's monster. [Laughs.]

Which films did you watch in preparation for *Beetlejuice Beetlejuice*?
Tim showed me movies by Mario Bava [the Italian horror master of the 60s and 70s] whose sets and images he adores. He also pointed me towards old Spanish and Mexican films from the 50s and 60s. I discovered the first *Dr Jekyll and Mr Hyde*, directed by Rouben Mamoulian in 1931, which earned Fredric March the best-actor Oscar. Magnificent! Doing this shoot opened the doors to a film genre I knew little about, even though I've seen quite a few movies in my life – I used to watch three a day when I was younger! I think I've seen a pretty good selection. I'm very much into classic cinema from the late 30s to the 60s. My eye constantly needs images and photographs.

> "The magic of cinema is sitting down in a movie theatre and sharing emotions with others."

One doesn't imagine you like that.
Most people imagine the red carpet and the frocks. That's fine with me, I come from fashion and I have a lot of respect for the work that goes into a gown. But the red carpet is the cherry on the cake where movie-making is concerned.

Fashion is playing an ever greater role in the movies.
Today the major brands have a high profile in art in general, like Cartier, which I work with. Cinema needs all the help it can get. After COVID, we were all terrified that audiences would stay home to watch series. Of course there are some wonderful series, and in fact I just shot *Ça, c'est Paris* with Marc Fitoussi, in which I play the lead dancer in a revue. But the magic of cinema is sitting down in a movie theatre and sharing emotions with others. Some nights, I go on my own, and it's a very deep moment for me to be alone in the midst of an audience.

Why should audiences go see *Beetlejuice Beetlejuice*?
Because you really feel Tim's rebellious-child side in the movie. He's truer to himself than ever, and while the film appeals to a very wide audience it still bears his auteur's mark… I think that's fantastic.

Does rebellion speak to you?
I'm a silent rebel. [Laughs.] Women are rebelling a lot right now in comparison with the past. And you feel it in Tim's film. Though the female characters sometimes go to war with each other, you can feel the love and understanding between them. At a time like now, where women are having a real social impact, that has enormous resonance.

English text

Exhibition of the month

JULIE MEHRETU AT THE PALAZZO GRASSI

One of the most promising painters of her generation, the New York-based artist is currently showing at the Pinault Collection in Venice. In the exhibition *Ensemble*, her thunderous abstract canvases compose a tumultuous free-jazz symphony, dialoguing with works by artist friends, among whom are David Hammons, Huma Bhabha, and Nairy Baghramian.

By Thibaut Wychowanok

Until recently, the name Julie Mehretu probably didn't mean much to a general European audience – she's had just one institutional solo show on the Old Continent, at Santander's Centro Botín in 2018. Her visibility in France, Germany, and the UK is due to the efforts of her gallerists, who have put on several monographic exhibitions: Paris's Marian Goodman in 2018 and 2022, London's White Cube in 2018 and 2023, and Berlin's Carlier Gebauer in 2021. Mehretu is well-known to collectors, however, especially since her works regularly break records on the secondary market: in November 2023, her 2008 *Walkers With the Dawn and Morning* fetched $10.7 million at Sotheby's, and that same year her aggregate resale figure reached $21 million according to Artprice. That's not to suggest that Mehretu is a mere market artist, simply that the European museum world failed to take stock of a painter and intellectual who was celebrated by the Guggenheim as early as 2010, by LACMA in 2019, and by the Whitney in 2021. An injustice that the Venice arm of the Pinault Collection and the curator Caroline Bourgeois have together set out to repair.

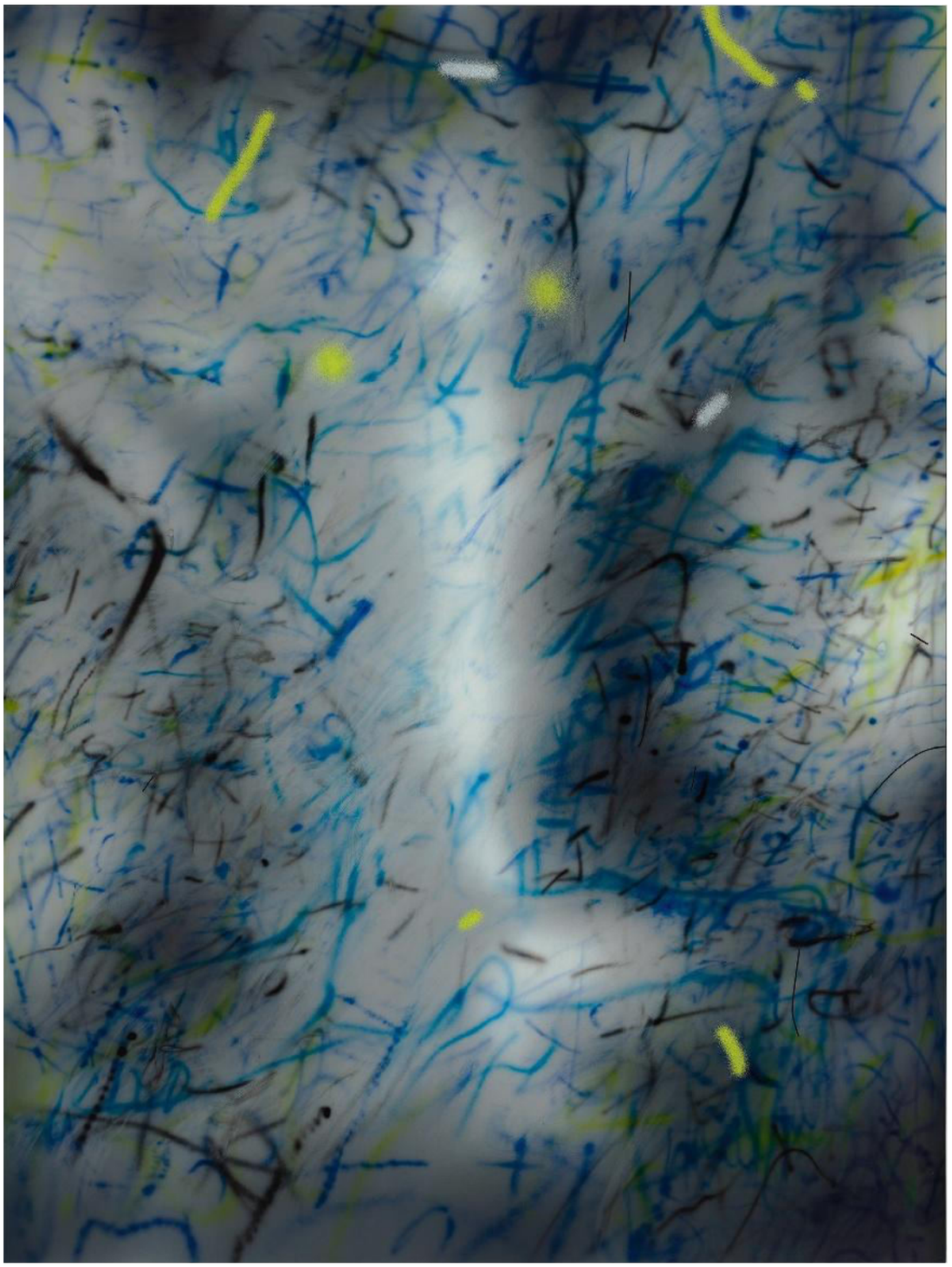
Conceived like a musical score, the show avoids the trap of a chronological hang, and instead proposes a sensitive palimpsest in which each abstract work acts as a note superimposed on those that precede and follow. Nonetheless, *Ensemble* (the exhibition's programmatic title) offers a clear vision of Mehretu's career trajectory and the periods into which it can be divided. Echoing the tumultuous state of the world, her free-jazz symphony dialogues with works by invited artist friends – moments that, though more muted and minimalist, are just as intense, including an impressive totem from Huma Bhabha, one of David Hammons's famous *Tarp Paintings*, which is made from plastic sheeting and Kraft paper, and a tragic metallic sculpture by Nairy Baghramian.

At the turn of the millennium, Mehretu started out by drawing. On giant canvases 3 to 5 m tall, she traced out architectural plans with a technical pen, which she afterwards fixed with transparent acrylic. Sometimes, huge, hybrid urban panoramas emerge in black and white, tumultuous and deliberately muddled, as if to embrace the city's movement, geographical as much as historical. These fictive cities are among the show's jewels: everything is transitory, eras and spaces becoming entangled in a disturbing chaos in which the artist's gesture finds all its plenitude. In *Vanescere* (2007), in which Mehretu combines different urban typologies from Berlin, a city where she lived, everything is fragmented and fragmentary. In *Black City* (2007), views of stadia, amphitheatres, airports, logos, and flags drown in a chaos that parallels the era of the globalization of emblems, architecture, and spaces, sucking us into a vertiginous Postmodernity that bangs together signs and symbols from every era and every field (certain geometrical forms even recall Calder's mobiles). Strata of history and urban space decompose, recompose, and contaminate each other in an unstoppable dynamic, an explosive and liberating fragmentation. The exhausted world has reached the hour where it loses its oneness and coherence in an orgy of violence, excess, and never-ending ebbs and flows. "It's

> Mehretu is well-known to collectors, especially since her works regularly break records on the secondary market: in November 2023, her 2008 *Walkers With the Dawn and Morning* fetched $10.7 million at Sotheby's.

> Strata of history and urban space decompose, recompose, and contaminate each other in an unstoppable dynamic, an explosive and liberating fragmentation.

Julie Mehretu, *Maahes (Mihos) Torch*, 2018–19 (Pinault Collection). Photo Tom Powel Imaging. Courtesy of the artist and Marian Goodman Gallery, New York



Julie Mehretu, *About the Space of Half an Hour (R. 8:1) 3*, 2019–20 (Pinault Collection). Photo Tom Powel Imaging. Courtesy of the artist and Marian Goodman Gallery, New York

about space, but also about spaces of power and ideas of power," comments Mehretu.

Over the course of the 2010s, the architecture drawings slowly disappear, their traces remaining in the form of ruins, like those of Saddam Hussein's bunker after it was bombed by the Americans (*Chimera*, 2013). Here Mehretu becomes a seismograph of the world's troubles, abstractly evoking the Arab Spring or the Syrian revolution through suffocating, quasi-monochrome works. We have reached a moment of grisaille and undefined futures, left in suspense like her canvases. As the decade continues, her work takes on a radically colourful turn that is close to graffiti: bold dashes of green, yellow, orange, blue, or red, where sombre, tenebrous regions still lurk. Now, Mehretu is trying out a digital aesthetic, close to the glitch and to the slick seduction of CGI, her blurry forms obtained by digitally manipulating press photos that recount wars, the rise of authoritarianism, and the climate crisis. As the sharp image of the violence and vulnerability of beings is dimmed, it reappears in a hazy, shimmering way, like a phantom haunting the memory.

She continued experimenting into the 2020s, for example with iridescent metallic canvases (*Desire Was Our Breastplate*, 2022–23) or with *TRANSpaintings*, made in 2023 with Baghramian. Freeing itself from the wall, the canvas moves forward into space thanks to its sculptural frame and support, the Venetian light playing dazzling tricks as it shines through the painted polyester mesh. Mehretu seems comfortable with her status as a "painter of effects," all the while continuing to produce the indeterminate states that have become her signature – states through which she creates moments of transition and displacement. In reality, the show offers a perfect analysis of her experimental programme of the past 25 years, as well as demonstrating all the range of her technical prowess: a multiplication of ways of making marks on the canvas (pen, paintbrush, airbrush, printing, etc.), photogravure, chine-collé, aquatint, etching, dry point, and other engraving techniques.

The show offers a perfect analysis of her experimental programme of the past 25 years, as well as demonstrating all the range of her technical prowess: a multitude of ways of making marks on the canvas, as well as photogravure, chine-collé, aquatint, etching, dry point, etc.

Another of Mehretu's great talents is her knack for choosing exactly the right company: as well as sharing many of her intellectual preoccupations, her guest artists are among the most exciting practising today (Baghramian, Bhabha, Hammons, and Paul Pfeiffer to name just a few). And their lives and political engagements help inform our understanding of Mehretu's own oeuvre: born in 1970 in Ethiopia, she and her family fled to Michigan when she was only seven; Baghramian left Iran for Berlin when she was just 12; Bhabha quit Pakistan when he was 19… For this generation, the transitory state of the world, its wars and its violence, along with the reality of geographical displacement and the hybridization of historic references, are far more than mere conceptual images – over the course of their young lives, these artists have experienced it all in their flesh.

English text

Viewpoint

GAHEE PARK
AN ART OF AMBIGUOUS EROTICISM

When contemplating her unsettling canvases, we the beholders are turned into voyeurs, scrutinizing erotic Surrealist scenes that evoke distant memories of the painter's childhood…

By Éric Troncy

Fun and Games, her show at Perrotin New York just before the summer, once again demonstrated the extreme particularity of her work, which Australian art critic Jennifer Higgie has described as "fantastical, sensual, occasionally sinister." It's all of that and more, filled with oddities such as the recurring presence of fish and crustaceans, which, whether or not they are meant to be characters, always seem to be still lifes. She paints for an audience, but also in order to see – to see where her mind leads her, where her fantasy takes her – using the medium as a tool for introspection.

Though it is not autobiographical, the work maintains the fundamental link between itself and its author's personal history – after growing up in Asia, she used painting as an instrument of emancipation and liberation. Where the fish are concerned, GaHee Park attempts a justification. "My grandmother sold fresh fish in a market in Korea, and I have always spent time with dead fish and seafood. Observing them from a young age probably makes me want to paint them. There is something familiar about them for me, but they also still seem very alien." Where the rest is concerned, her ideas are less literal. "It's difficult to dissect individual motifs. They all come out of some combination of what they mean and what they look like… How they invoke themes, subjects, or moods that interest me, and how they function as formal elements of the composition. And then, also, what kind of loose narrative they spark for me."

> "My grandmother sold fresh fish in a market in Korea. Observing them from a young age probably makes me want to paint them."

She was born in 1985 in Seoul, where she lived till the age of 20, to parents she describes as "very Catholic," and who had very particular ambitions for her. "They wanted me to get married, be very Catholic, teach the Bible at church. Initially, they wanted me to become a pianist, but honestly, I was very bad at it." Dismayed by the young GaHee's lack of pianistic prowess, and aware that she spent most of her time sketching, they sent her to a drawing class run by an old lady whose garden, she remembers, was planted with kakis – today they feature in some of her pictures. She went every afternoon, and without realizing it acquired a solid technique. Above all, she found an outlet for her incomprehension of Korean society, which seemed unbearably sexist to her. In her sketchbooks, she drew both male and female genitalia, and then glued the pages together so that her mother, who took to searching her bedroom when she discovered she'd starting smoking, wouldn't see them. "I guess it's common, kids with Catholic upbringings, such as myself, getting naughty," she remarks. When she announced that she'd like to go to the US to learn English, her parents

> "I guess it's common, kids with Catholic upbringings getting naughty."

GaHee Park, *Fun and Games*, 2023. Photo Paul Litherland. Courtesy of the artist and Perrotin

negotiated. “They said, ‘Well, if you teach Bible at church for a year, we’ll send you to America to study English.’” She accepted without flinching, getting up every morning at five to play the organ in church. Afterwards, “they sent me to America, to Miami, where to be honest I just partied every night for a year, nonstop.”

Whether they are still lifes or situations featuring characters, her paintings always seem to be still lifes. The characters, animals, or fruit play an identical role as decisive elements in both the composition and the narration. Always completely immobile – either lying down or striking a pose – her characters do nothing important or symbolic, and express almost no emotion. She offers a curious explanation for that: “I also do not want to express certain emotions. I feel it’s not fair for artists to give everything.” Hovering in her pictures, we see the shadow of Balthus, but also of the Douanier Rousseau, as well as memories of Surrealism and Italian Mannerism – as in much contemporary figurative work, she combines a plethora of different influences. In the way she paints hair, one recognizes Fernand Léger; in her slightly modelled expanses of colour, there’s a bit of Alex Katz; in the exposure and posture of the body a touch of Pierre Molinier; in the characters with impossible eyes or three mouths a dash of Cubism. She primarily paints domestic scenes, but the beholder is always placed in the position of voyeur, and something rather incongruous comes through: everything, right down to the fruit and flowers – she has a clear preference for anthuriums – seems to have erotic connotations.

In her pictures, we find a cohabitation between a certain form of calm and the indistinct urges of all sorts of improprieties. Nothing is explicit – ambiguity is cultivated as a cardinal virtue. We must make do with what we’re given and allow ourselves to be troubled by the slightest detail.

Returning to Seoul was brutal. “My colleagues, students, started calling me a whore because I had been to America…” So she went to study art in Philadelphia. She remembers Dona Nelson, one of her professors. “She would rent a car, a really fancy American car. And from Philadelphia she would drive some students, if they wanted to follow her, to the Met, where she was screaming with excitement in front of each and every painting displayed there. We went there five times a year, and every time she went to the same painting, a Balthus, and yelled at it that it was the best!” Like the other

“I love beautiful things. I just can’t help myself indulging things around me, I think it’s given to us. But I can use those things to fight against something that is built by, you know, some manmade idea,” she says. And indeed, on the surface of her pictures, we find a cohabitation between a certain form of calm expressed through a style that is almost decorative (perfect skin, as though we were seeing it through a TikTok filter) and the indistinct urges of all sorts of improprieties. Nothing is explicit; ambiguity is cultivated as a cardinal virtue. We must make do with what we’re given and allow ourselves to be troubled by the slightest detail.

And so it was that her decision to paint, on the table in *Under Cover* (2023 – one of the works shown in New York), two fish that seem to have been gutted (rather than two whole fish, as you would find them in nature), appeared to me to have nothing obvious about it. Just like the slight protuberance, on the surface of a white tablecloth, that keeps half a lemon in place. Often unconsciously, the mind records these seemingly minor details like so many gremlins that hinder reasoning; freeing us from a single reading, they transport us to the joys of the equivocal.

Her oeuvre – as could be seen in the New York show – has evolved away from its origins. Park now seems freed from the need for personal storytelling, as though, after contributing to her emancipation, the stories have in turn decided to let her go. “For a while, I thought I was working on identity, because my experience really mattered. You know, relationships with my parents, my homeland. I don’t think identity or my own experience inspire me that much anymore,” she concurs. “Besides, I don’t even paint Korean characters!”

GaHee Park, *Marine Dreams*, 2024. Photo Paul Litherland. Courtesy of the artist and Perrotin

LES DÉFILÉS HOMME ET HAUTE COUTURE À PARIS

Helen Lasichanh et Pharrell Williams

Babeth Djian

Miss Fame

Tahar Rahim

Yseult

Naomi Campbell

Léna Mahfouf et Kendall Jenner

Demi Moore

Rihanna

Alicia Vikander et Nicolas Ghesquière

Natalia Vodianova

Shay

Omar Sy

Emma Roberts et Selma Blair

Katy Perry

Robert Pattinson

Cate Blanchett et Eva Green

LES DÉFILÉS HOMME ET HAUTE COUTURE À PARIS

Catherine Deneuve, Jean-Paul Gaultier et Farida Khelfa

Vanessa Paradis

Teyana Taylor

Deva Cassel

Alexandre Mattiussi

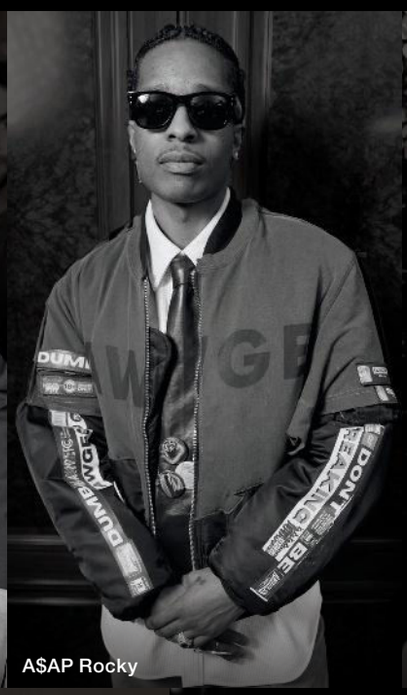
Blanca Li

Angèle

Greta Gerwig et Nile Rodgers

Lou Doillon

Elisabetta et Pietro Beccari


A$AP Rocky

Jennifer Lopez

Maluma

Kerry Washington

JR

Juliette Binoche

Michelle Williams

Doja Cat

Nicole Kidman et Sunday Rose Kidman-Urban

Adresses

AGNELLE. 19, rue Duphot, Paris Ier.
AIGLE. 139, boulevard Saint-Germain, Paris VIe.
ALAÏA. 5, rue de Moussy, Paris IVe.
ALEXANDRE VAUTHIER HAUTE COUTURE. www.alexandrevauthier.com
ANIYE RECORDS. www.aniyerecords.com
AQUAZZURA. 420, rue Saint-Honoré, Paris VIIIe.
AREA. Printemps, 64, boulevard Haussmann, Paris IXe.
ASHI STUDIO. 9, avenue Hoche, Paris VIIIe.
BALENCIAGA. 336, rue Saint-Honoré, Paris Ier.
BALMAIN. 374, rue Saint-Honoré, Paris Ier.
BARBARA BUI. 50, avenue Montaigne, Paris VIIIe.
BENJAMIN BENMOYAL. www.benjaminbenmoyal.com
BOTTEGA VENETA. 12, avenue Montaigne, Paris VIIIe.
BOUCHERON. 26, place Vendôme, Paris Ier.
BRUNELLO CUCINELLI. 14-16, avenue Montaigne, Paris VIIIe.
BULGARI. 23, place Vendôme, Paris Ier.
BURBERRY. 376-378, rue Saint-Honoré, Paris Ier.
CALZEDONIA. 96, rue de Rivoli, Paris IVe.
CARTIER. 23, place Vendôme, Paris Ier.
CHANEL. 31, rue Cambon, Paris Ier.
CHANEL HAUTE COUTURE. 31, rue Cambon, Paris Ier.
CHANEL JOAILLERIE. 15, rue de la Paix, Paris IIe.
CHLOÉ. 253, rue Saint-Honoré, Paris Ier.
CHRISTIAN DIOR HAUTE COUTURE. 30, avenue Montaigne, Paris VIIIe.
CHRISTIAN LOUBOUTIN. 400, rue Saint-Honoré, Paris Ier.
COPERNI. Galeries Lafayette Champs-Élysées, 60, avenue des Champs-Élysées, Paris VIIIe.
COURRÈGES. 27, rue des Francs-Bourgeois, Paris IVe.
DE BEERS. La Samaritaine, 9, rue de la Monnaie, Paris Ier.
DIDIT HEDIPRASETYO. contact@didithediprasetyo.com
DIOR. 30-32, avenue Montaigne, Paris VIIIe.
DOLCE & GABBANA. 3-5, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris VIIIe.
DOLCE & GABBANA ALTA MODA. 3-5, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris VIIIe.
DSQUARED2. Galeries Lafayette, 38-40, boulevard Haussmann, Paris IXe.
ELISABETTA FRANCHI. www.elisabettafranchi.com
EMPORIO ARMANI. 2, avenue Montaigne, Paris VIIIe.
EVANBENJAMIN. www.evanbenjamin.studio
FALCONERI. 10, rue Tronchet, Paris VIIIe.
FALKE. www.falke.com
FENDI. 51, avenue Montaigne, Paris VIIIe.
FERRAGAMO. 45, avenue Montaigne, Paris VIIIe.
FRED. 14, rue de la paix, Paris IIe.
GIANVITO ROSSI. 40, rue du Mont-Thabor, Paris Ier.
GIORGIO ARMANI. 41, avenue George-V, Paris VIIIe.
GIORGIO ARMANI PRIVÉ. 2, avenue Montaigne, Paris VIIIe.
GIUSEPPE ZANOTTI. 12, avenue Montaigne, Paris VIIIe.
GIVENCHY. 36, avenue Montaigne, Paris VIIIe.
GRAFF. 17, place Vendôme, Paris Ier.
GUCCI. 2, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris VIIIe.
GUESS. www.guess.eu/fr
HENRY JACQUES. 2, avenue Montaigne, Paris VIIIe.
HERMÈS. 17, rue de Sèvres, Paris VIe.
HUREL. www.hurel.fr
INTIMISSIMI. 80, rue de Rivoli, Paris IVe.
JACQUES MARIE MAGE. L'Éclaireur, 10, rue Boissy-d'Anglas, Paris VIIIe.
JAEGER-LECOULTRE. 7, place Vendôme, Paris Ier.
JEAN PAUL GAULTIER HAUTE COUTURE BY NICOLAS DI FELICE. fashion@jpgaultier.fr
JIMMY CHOO. 41, avenue Montaigne, Paris VIIIe.
LONGCHAMP. 77, avenue des Champs-Élysées, Paris VIIIe.
LORO PIANA. 38, avenue Montaigne, Paris VIIIe.
LOUIS VUITTON. 101, avenue des Champs-Élysées, Paris VIIIe.
LOUIS VUITTON HAUTE JOAILLERIE. 2, place Vendôme, Paris Ier.
LYDIA COURTEILLE. www.lydiacourteille.com
MAISON FRANCIS KURKDJIAN. 5, rue d'Alger, Paris Ier.
MAISON MARGIELA. 33, avenue Montaigne, Paris VIIIe.
MATERIEL. www.materieltbilisi.com
MAX MARA. 31, avenue Montaigne, Paris VIIIe.
MIU MIU. 1, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris VIIIe.
MOSCHINO. 54, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris VIIIe.
MUGLER. Printemps, 64, boulevard Haussmann, Paris IXe.
NATAN COUTURE. 71, rue des Saints-Pères, Paris VIe.
NINA RICCI. Galeries Lafayette Champs-Élysées, 60, avenue des Champs-Élysées, Paris VIIIe.
PINKO. 4, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris VIIIe.
PRADA. 12, avenue Montaigne, Paris VIIIe.
RAHUL MISHRA COUTURE. www.rahulmishra.in
ROBERTO CAVALLI. www.robertocavalli.com
SAINT LAURENT. 53, avenue Montaigne, Paris VIIIe.
SCHIAPARELLI. 21, place Vendôme, Paris Ier.
SCHIAPARELLI HAUTE COUTURE. 21, place Vendôme, Paris Ier.
SIMONE PÉRÈLE. 61, rue de Rennes, Paris VIe.
SOLSTISS. 22, rue du Pont-Neuf, Paris Ier.
SOPHIE HALLETTE. https://store.sophiehallette.com
SPORTMAX. 31, avenue Montaigne, Paris VIIIe.
STELLA McCARTNEY. 231, rue Saint-Honoré, Paris Ier.
SWAROVSKI. 146, avenue des Champs-Élysées, Paris VIIIe.
STEPHANE ROLLAND HAUTE COUTURE. www.stephanerolland.com
TASAKI ATELIER. 15, place Vendôme, Paris Ier.
THOMASINE. 23, galerie Véro-Dodat, Paris Ier.
TOD'S. 17-21, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris VIIIe.
TOM FORD. 48 bis, rue François-Ier, Paris VIIIe.
TOM FORD EYEWEAR. 378, rue Saint-Honoré, Paris Ier.
VALENTINO GARAVANI. 27, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris VIIIe.
VAN CLEEF & ARPELS. 22, place Vendôme, Paris Ier.
VERSACE. 249, rue Saint-Honoré, Paris Ier.
VIKTOR & ROLF HAUTE COUTURE. www.viktor-rolf.com
ZYLBERSTEIN. www.zylberstein.com

8-13 OCTOBER 2024
BERKELEY SQ

#PADLondon
padesignart
www.padesignart.com

PAD

LONDON

DESIGN + ART

Ruinart

Jetfly

BAZAAR dezeen MilK DECORATION Galerie Numéro art BILLIONAIRE

GIORGIO ARMANI